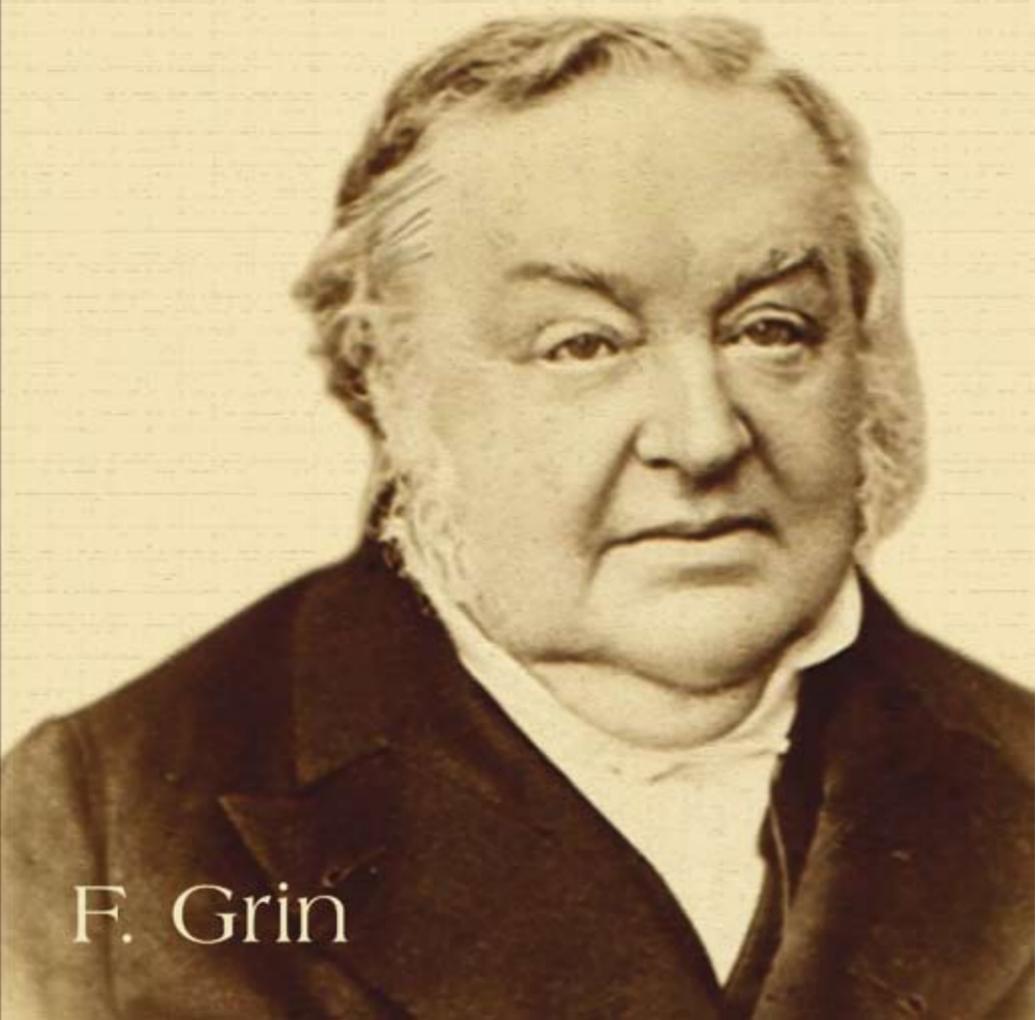


Jean-Christophe
Blumhardt
Homme de grande foi



F. Grin

Jean-Christophe
Blumhardt
Homme de grande foi

F. Grin



The Plough Publishing House

Veillez partager ce livre numérique avec vos amis. N'hésitez pas à poster un lien sur votre site web ou à envoyer un lien par courriel. Vous êtes également autorisé à imprimer le livre en partie ou dans son ensemble. Toutefois, vous êtes prié de ne pas le modifier de quelque façon que ce soit, ni de poster the fichier pour téléchargement d'un site web ou tel autre service de téléchargement numérique.

Si vous désirez distribuer des copies multiples imprimés, ou si vous voulez réimprimer des extraits dans un bulletin ou une revue, veuillez observer les limitations suivantes :

1. Vous êtes formellement interdit de le reproduire à but lucratif ; et
2. Vous êtes exigé d'ajouter la mention de source suivante :
Copyright © 2011 by The Plough Publishing House.
Utilisation autorisée.

Ce livre numérique est une publication de
The Plough Publishing House
Rifton, NY 12471 USA
(www.plough.com)
et
Robertsbridge, E. Sussex, TN32 5DR
Royaume-Uni
(www.ploughbooks.co.uk).

Copyright © 2011 par
The Plough Publishing House
Rifton, NY 12471
Etats-Unis
Tous droits réservés.

TABLE DES MATIÈRES

Premières années.....	1
Le candidat.....	7
Installation et mariage.....	21
Le combat.....	27
Le réveil.....	40
Les guérisons.....	80
Le pasteur et la paroisse.....	99
Les bains de Boll.....	123
Le cercle de famille.....	135
Vie quotidienne.....	144
La cure d'âmes.....	164
Blumhardt hors de chez lui.....	182
Dernières années.....	190
Conclusion.....	195

Nous tenons à remercier ici M. F. Zündel, pasteur à Winterthour, qui a bien voulu nous autoriser à tirer parti de la biographie publiée par lui sous ce titre : *Pfarrer Johann-Christoph Blumhardt*. Nous avons également profité de l'excellente notice due à la plume du Révérend W. Guest : *Pastor Blumhardt and his Work*.

Nous avons lu aussi avec intérêt les articles fort bien écrits, signés G. H., que le *Journal religieux de Neuchâtel* a consacrés à ce sujet, ainsi que la conférence de M. le pasteur Herzog, parue dans le *Chrétien évangélique*.

Suchy, novembre 1882
F. GRIN, pasteur

PREMIÈRES ANNÉES

La personnalité dont nous allons retracer ici la carrière est trop marquée au coin de son époque et porte trop l’empreinte du milieu dans lequel elle a vécu pour qu’il ne soit pas nécessaire de rappeler, en quelques mots, les circonstances au sein desquelles elle s’est formée.

L’Allemagne de la fin du siècle dernier, que l’on nous représente volontiers comme entièrement irrégieuse, nous offre au contraire, quand on l’examine avec attention, le spectacle d’une société tourmentée de besoins spirituels profonds. Si la minorité est élevée à l’école sceptique et railleuse de Voltaire, la majorité, c’est-à-dire la nation elle-même, se montre animée de dispositions bien différentes. Avec quelle avidité ne prête-t-elle pas l’oreille aux accents émus que font entendre les hommes pieux, qui lui parlent de Dieu et des choses de son royaume ! Ces multitudes, que n’attire plus le culte froid et mort de l’église officielle, s’organisent en associations indépendantes, et forment des églises nouvelles, où l’Evangile vivant est annoncé.

Dans le Wurtemberg, en particulier, où nous transporte la biographie qu’on va lire, ces réunions ont un succès immense. Les villes, les villages même, ont leurs assemblées, où se pressent en foule des hommes de culture fort diverse. On y voit des pasteurs, des commerçants, des employés, qui tous ont faim et soif de la Parole de vie. Les besoins sont si grands que l’on voit

surgir partout des communautés semblables à celles des frères moraves. Il semble même que le Wurtemberg aura aussi son émigration religieuse, à la façon de l'Angleterre. Des centaines de familles se déclarent, en effet, prêtes à franchir l'Océan, pour aller fonder, au delà des mers, une société nouvelle, basée sur la seule loi de Dieu. Il y a, sans doute, dans ce mouvement, des exagérations, souvent même des excentricités. Il n'en reste pas moins vrai, cependant, que des besoins religieux réels, profonds, agitent ces cœurs.

C'est à ce moment et dans ce milieu, que naquit et fut élevé Christophe Blumhardt. La piété était en quelque sorte héréditaire, et même parfois excessive dans sa famille. On cite, entre autres, un de ses membres, cocher à la cour, qui, rencontrant un jour le père de sa future belle-fille, le force à s'agenouiller avec lui, au bord du chemin, pour demander à Dieu de bénir leurs deux enfants, qu'uniront bientôt les liens du mariage.

Le père de Christophe subissait, lui aussi, l'influence de cet esprit de la famille. Son fils nous parle souvent de l'éducation austère qu'il a reçue dans la maison paternelle. « Notre père nous réunissait régulièrement chaque soir, » nous dit-il, « pour le culte de famille. On lisait la Bible, on chantait des cantiques, et, par tous les moyens possibles, on cherchait à nous intéresser aux choses de Dieu. Je n'oublierai jamais l'émotion qui s'empara de moi, certain soir, lorsqu'après nous avoir parlé des persécutions et des martyrs, notre père s'arrêta soudain dans son récit, et de sa voix la plus solennelle, nous dit : « Enfants, faites-vous tuer, plutôt que de renier Jésus-Christ. » Une éducation pareille était bien propre à frapper de jeunes imaginations et nous croyons volontiers Christophe, quand il lui attribue la part la plus grande dans son développement religieux.

NÉ EN 1805, À STUTTGART, Christophe, dès ses premières années, fait preuve d'aptitudes exceptionnelles. A l'âge de trois ans, il commence à fréquenter l'école et étonne déjà par la

vivacité de son intelligence. Son maître le rapportant un jour sur ses épaules à la maison, dit au père : « Votre enfant est d'une précocité vraiment extraordinaire, faites-lui faire des études, il deviendra, je vous l'assure, un homme remarquable. »

Tout jeune encore, il obtient une entrée gratuite au gymnase ou il fait de rapides progrès.

Dès sa plus tendre enfance, son livre de prédilection est la Bible. À l'âge de douze ans, il l'avait déjà lue deux fois, d'un bout à l'autre. Les récits qu'elle renferme le frappent à un tel point qu'il en entretient sans cesse ses frères et ses sœurs. Le soir, alors qu'ils sont tous couchés, Christophe les tient éveillés longtemps encore, en leur racontant ce qu'il a lu pendant la journée.

Il était travailleur si acharné que rien ne le détournait de ses devoirs. Il eut cependant à passer par les temps de guerre et de famine des années 1815 et 1816. Plus tard, tous les membres de sa famille, père, mère et cinq enfants, furent en même temps atteints du typhus. Christophe était seul à les soigner tous, mais, malgré cela, il trouva moyen de continuer ses études. C'est grâce à cette volonté opiniâtre qu'il triomphe des difficultés, parfois si grandes, qu'il rencontre sans cesse sur son chemin.

Sa famille était fort pauvre. Son père, après avoir été boulanger, se fait coupeur de bois. Christophe, qui est l'aîné de ses enfants, doit de bonne heure déjà apprendre à se rendre utile, et nous le trouvons partout où son concours peut être de quelque avantage. Tantôt il transporte les lourds fardeaux de bois que son père vend au marché, tantôt il seconde sa mère dans tous les travaux du ménage. Ceux qui l'ont connu plus tard ont pu remarquer d'ailleurs que sa main, petite mais rude, avait dû jadis faire autre chose que de tenir la plume.

À quatorze ans, il est admis à la confirmation. L'année suivante, après un brillant examen, il entre au séminaire de Schœnthal.

Il existait à cette époque, en Wurtemberg, un usage dont l'origine remonte au temps de la réformation. Dans quelques-uns des séminaires de l'Etat, une trentaine d'entrées gratuites étaient offertes aux étudiants du pays qui se consacraient au saint ministère. Un concours avait lieu, et ces places étaient données aux élèves les plus distingués. C'est grâce à cette circonstance que le jeune Blumhardt dut de pouvoir entrer Schoenthal.

Cet établissement, ancien couvent transformé en séminaire évangélique au commencement du siècle, est situé au bord de la Jaxt, dans une vallée ravissante. Tout près de là se trouve le château de la famille de Berlichingen, où l'on voit encore la célèbre « main de fer » de Goetz de Berlichingen.

C'est dans cette contrée charmante que Christophe passe plusieurs années, années heureuses et bénies pour lui. Avec quel enthousiasme il parle plus tard de son séjour dans ce site enchanteur ! Il est vrai qu'il fut, de toutes manières, choyé et entouré. Ses professeurs lui sont tout particulièrement dévoués. C'est là aussi qu'il rencontre ceux de ses amis dont l'affection l'accompagnera toute sa vie. Parmi ces derniers, aucun ne lui est plus cher que Guillaume Hoffmann, qui était destiné à devenir, dans la suite, le célèbre prédicateur de la cour, à Berlin.

La mort de son père surprend Christophe au milieu de ses études (mars 1822). Cet excellent père venait de succomber à une maladie de langueur dont il souffrait depuis longtemps. Cette perte, sensible en elle-même, imposait en outre au jeune écolier la tâche d'aider sa mère, plus encore que par le passé. Il ne faillit point à ce devoir, et par une économie excessive, il parvint à envoyer régulièrement à sa famille un secours devenu désormais indispensable.

LA FIN DE L'ANNÉE 1824 le voit entrer à l'université de Tubingue, où il restera jusqu'en 1829. Ces années d'université, on le comprend, furent bien employées par notre jeune étudiant. Ici

encore il se montre travailleur infatigable. Dans son désir de tout connaître, il se livre aux études les plus variées. Il suit des cours de médecine, de physique, d'astronomie. La philosophie était alors la passion des étudiants. Blumhardt, dont les aptitudes philosophiques se révélèrent dans un travail distingué qu'il fit à cette époque sur la liberté humaine, ne se laisse cependant pas entraîner du côté de la spéculation intellectuelle. Son esprit avait besoin de réalité. Aussi est-ce à l'étude de la Bible qu'il consacre le meilleur de son temps et de ses forces. Mais il ne néglige pas pour cela les autres branches de la science théologique. Il étudie à fond la dogmatique. Toutefois ce qui l'attire plus encore, ce sont les écrits des réformateurs, ceux de Luther surtout, dont il fit une étude très approfondie.

Son ardeur au travail est si grande qu'il trouve encore le temps de se mettre au courant de la littérature allemande, de lire les œuvres des grands maîtres, d'en étudier avec soin les beautés. Ajoutons à cela des traductions d'anglais en allemand qu'il fait pour venir en aide à sa mère et l'on aura une idée de ce qu'était sa prodigieuse activité. Une instruction aussi riche et aussi variée devait lui être, plus tard, de grande utilité. En effet, la culture et l'érudition bien connues du pasteur des bains de Boll ne contribuèrent pas peu à attirer et à retenir auprès de lui les gens les plus instruits. Le charme de son agréable société et de sa brillante conversation était en réalité la grande attraction de Boll.

Alors déjà les travaux de l'étudiant de Tubingue étaient fort appréciés. On parlait de ses prédications. — Nous possédons aussi de lui, datant de la même époque, quelques poésies fort jolies. Ce qui frappe cependant dans les écrits de Blumhardt, c'est moins l'élégance de la forme que la profondeur de la pensée et du sentiment.

C'est le cœur, en effet, que ses amis paraissent le plus apprécier en lui. Tous parlent avec admiration des qualités solides de ce

cœur chaud et généreux, ouvert à toutes les sympathies et prêt à tous les dévouements.

Ses amis étaient nombreux à Tübingue. Outre Guillaume Hoffmann, dont nous avons déjà parlé et avec lequel il fit toutes ses études, il se lia aussi avec David-Frédéric Strauss d'une amitié qui ne se démentit jamais.

LE CANDIDAT

SeS études terminées, et ses examens brillamment passés (1829), Blumhardt est prêt à entrer au service du Maître. Il ne tarde pas à recevoir un appel. Un de ses anciens professeurs de Schœnthal, pasteur à Dürrmenz, se voit, pour des raisons de santé, forcé de demander un suffragant, et c'est à son ancien élève qu'il s'adresse.

Les années de suffragance sont parmi les plus heureuses et les plus bénies de la carrière pastorale. C'est l'âge des illusions, de la bienheureuse inexpérience, de l'enthousiasme. Blumhardt n'est point étranger à ces élans de la jeunesse, et il apporte à l'accomplissement de son devoir tout le feu et toute la joie d'une nature noblement douée.

La paroisse de Dürrmenz-Mühlacker est l'une des plus considérables du Wurtemberg. Elle n'a pas moins de 2500 âmes de population et réclame, par conséquent, de son pasteur, une grande activité. Blumhardt est à la hauteur de la tâche. Non seulement ses prédications attirent les auditeurs, mais chacun est gagné par la simplicité et la bonté du jeune suffragant.

Nous ne savons, en réalité, que fort peu de chose sur son séjour à Dürrmenz. Son journal d'alors ne contient guère que des textes et des plans de sermons.

Au reste, il ne devait pas tarder à quitter cette position pour une autre plus avantageuse.

Pendant qu'il était encore à Tubingue, un de ses frères, ouvrier à Bâle, lui avait écrit pour lui annoncer sa conversion et pour l'engager à se donner, lui aussi, au Sauveur. C'était là, de la part de ce frère, un désir superflu. Mais Christophe fut si heureux de cette lettre, qu'il saisit la première occasion de se rendre à Bâle. Il avait dans cette ville, non seulement son frère, mais aussi son oncle qui dirigeait alors l'institut des missions. Cette visite lui valut plus tard (1830) un appel de la direction qui l'invitait à accepter une place de professeur dans l'établissement.

Cette offre séduisante n'était point à dédaigner. Blumhardt l'accepte, et se voit transporté de la façon la plus inattendue dans un milieu tout nouveau pour lui.

Bâle était à cette époque une ville remarquable à bien des égards, mais surtout par l'activité religieuse dont elle était le centre. L'institut des missions, fondé en 1815, et qui grandissait chaque année en importance, y attirait, de toutes les parties du monde, les hommes éminents qui s'intéressaient à l'extension du règne de Dieu. Aussi Blumhardt jouit-il abondamment des avantages que lui procure sa nouvelle position. Il déclare, en effet, plus tard, que les six années et demie qu'il passa dans cette ville furent pour lui des années de bénédictions continues. Ajoutons à cela que son frère était entré dans la maison, a peu près en même temps que lui, mais en qualité d'élève. (Ce dernier a été missionnaire en Abyssinie, puis aux Indes, il est aujourd'hui en Angleterre).

La tâche de Christophe, comme professeur, était singulièrement en rapport avec ses goûts. L'enseignement de l'hébreu, dont il était chargé, lui permettait de continuer et de compléter ses études bibliques. Il devait enseigner, en outre, aux élèves missionnaires, la physique, la chimie et les mathématiques.

Une tâche aussi compliquée eût dépassé les forces de tout autre ; quant à lui, il la remplit avec succès. Il se fait aimer de ses élèves, de ses collègues et de tous ceux qui ont affaire avec

lui. Il conquiert également l'amitié des familles bâloises les plus distinguées, et certes, ce n'est point là chose facile.

L'activité qu'il déploie est extraordinaire. Malgré ses nombreuses leçons, il donne des conférences le soir, il dirige une classe biblique et, le dimanche, il se fait un plaisir de remplacer les pasteurs de la ville ou des environs, à qui ses services peuvent être agréables.

Bientôt, cependant, il souffre de cette trop grande dépense de forces. Une étrange faiblesse s'empare de lui. Deux ans de suite, il fait, sans résultat, une cure de bains soufrés à Sebastiansweiler, en Wurtemberg. Croyant son mal sans remède, il se remet au travail avec courage, confiant dans la seule bonté de Dieu.

C'est à Bâle aussi que Blumhardt rencontre, pour la première fois, celle qui deviendra plus tard sa compagne. Les pasteurs de la ville l'avaient prié de diriger provisoirement une classe biblique de jeunes filles. Parmi ses élèves, il s'en trouvait une dont la prononciation pure, l'intelligence ouverte, et la connaissance étendue qu'elle avait des Ecritures attirèrent l'attention du jeune professeur. C'était Doris Köllner, de Sitzenkirch, dans le grand-duché de Bade. Son père, homme de grande piété, avait vainement essayé d'établir dans ce village un institut pour l'éducation d'enfants israélites.

Les futurs missionnaires allaient souvent, sous la conduite d'un professeur, faire des excursions géologiques dans les environs. Un jour que Blumhardt et ses élèves avaient dirigé leur course du côté de Sitzenkirch, ils rencontrèrent M. Köllner, qui, reconnaissant en eux des jeunes gens de l'institut, les pria d'entrer chez lui. Doris se trouvait là. A sa vue, Christophe éprouva une émotion qu'il n'avait encore jamais ressentie. Dès lors, le jeune professeur dirige presque toujours les promenades minéralogiques du côté de Sitzenkirch, et enfin, le 16 décembre 1836, après une nouvelle visite à la Camille, il écrit à M. Köllner une lettre dont il est aisé de deviner le contenu.

Avec quelle angoisse Blumhardt attendit la réponse ! Quelque aimé et aimable qu'il fût, le brave Christophe ne pouvait guère offrir à l'imagination d'une jeune fille le type d'un héros de roman. La réponse, lente à venir (c'est du moins lui qui nous l'assure), arriva cependant, conforme à ses vœux les plus chers.

« Le prix d'une vaillante femme surpasse de beaucoup celui des perles, » dit l'Écriture. C'est ce que Christophe put reconnaître plus tard. Celle qu'il avait choisie fut, en effet, pour lui un soutien sans pareil. Doris était une jeune fille douce et sentimentale, plus éprise d'idéal que portée aux occupations du ménage. Elle rêvait d'une idylle dans un presbytère mais combien sa vie fut, en réalité, différente de son rêve ! Que d'abnégation, que de dévouement, que de veilles, que de travaux pénibles et rebutants, en un mot, quel oubli constant de soi-même, dans cette existence consacrée tout entière à autrui !

Les fiançailles de Blumhardt furent pour lui le signal du départ. Ne devait-il pas en effet quitter Bâle pour se chercher ailleurs le foyer que sa position dans l'institut ne pouvait lui assurer ? Il écrit donc aux autorités ecclésiastiques de son pays pour leur offrir ses services, et à Pâques 1837 il est envoyé à Iptingen en qualité de suffragant. C'est là que nous allons le suivre.

La tâche qu'on lui imposait n'était point aisée.

La paroisse d'Iptingen n'était ni populeuse, ni étendue ; mais elle offrait, à ce moment surtout, des difficultés bien propres à décourager un débutant.

Ce village était, dans ce temps-là, un foyer de dissidence. Les dissidents, honnêtes et respectables d'ailleurs, étaient raides, étroits et remplis de propre justice. A leurs yeux, l'église nationale était l'œuvre de Satan, et ils auraient cru se souiller en franchissant le seuil du temple. Aussi firent-ils au nouveau

venu l'accueil le plus froid. Leur tactique fut d'ignorer totalement sa présence.

Toutefois, c'est le pasteur titulaire, plus encore que les paroissiens, qui lui crée les embarras les plus sérieux. C'était, paraît-il, un homme impossible, orthodoxe et conservateur à outrance. Cet original, qui tenait par-dessus tout à sa dignité, avait été constamment en querelle, soit avec les autorités, soit avec ses paroissiens. Les choses allaient au plus mal, si mal que le gouvernement se vit obligé d'intervenir et imposa un suffragant au pasteur, qui, naturellement, n'en voulait pas. Il va sans dire que Blumhardt fut, dès le premier jour, mal vu au presbytère. Heureusement il sut déployer assez de tact et de douceur pour que les rapports réciproques ne devinssent jamais désagréables.

Toutefois, sa position, si désavantageuse à tant d'égards, avait aussi son bon côté. Blumhardt était chargé de remplir toutes les fonctions du pasteur, sans que celui-ci pût intervenir en quoi que ce fût, et, par là, l'entraver dans son activité.

Voyons-le maintenant à l'œuvre.

Nous avons pour nous renseigner sur ce point une source bien précieuse : ce sont les lettres qu'il écrit à sa fiancée.

Celui qui voudrait examiner d'un peu près cette correspondance trouverait peut-être en Blumhardt un jeune homme encore peu versé dans la connaissance des hommes, confiant jusqu'à la crédulité, donnant facilement aux moindres choses une importance excessive ; en un mot, il serait possible d'atténuer les appréciations de cette nature impressionnable. Mais ce que nul ne saurait lui contester, c'est la sincérité des convictions, l'amour profond de l'humanité, le zèle ardent d'un jeune pasteur désireux de faire connaître aux âmes qui lui sont confiées la source de la vie. Ces lettres sont un miroir fidèle de son travail de chaque jour. Elles nous montrent Blumhardt apportant à l'accomplissement de son devoir un dévouement

que rien n'arrête. Formé lui-même à l'école de la pauvreté, il sait deviner et soulager les nombreuses misères de ses paroissiens, souvent aux prises avec le malheur. Son âme compatissante trouve des accents qui vont droit au cœur. Aussi ces populations, une fois revenues des préventions qui s'étaient depuis si longtemps accumulées contre le pasteur, témoignent-elles au jeune suffragant une admiration sans réserve. Rien n'égale la dévotion que les villageois allemands vouent à Monsieur le ministre, quand celui-ci n'est pas indigne de leur sympathie.

Blumhardt remporte un succès extraordinaire. En peu de temps, il voit venir à lui non seulement les nationaux indifférents, mais, chose vraiment incroyable, les séparatistes eux-mêmes.

Laissons parler Blumhardt.

Les fragments qu'on va lire sont tirés intégralement de sa correspondance. Ces citations rompent sans doute le fil du récit, mais elles nous donnent du caractère de Blumhardt, de ses dispositions, de sa manière de procéder, une description si vivante, que nous ne pouvons résister au plaisir de le laisser raconter lui-même les phases diverses de son séjour à Iptingen.

Nous commencerons par la réponse de Blumhardt à un jeune suffragant qui lui avait demandé des conseils de prudence pastorale.

Dans les visites de malades, garde-toi de te donner l'air d'un ecclésiastique pédant et raide. Sois avant tout simple et naturel. Intéresse-toi aux circonstances dans lesquelles se trouve la famille, et surtout sache écouter tout ce qu'on voudra bien te raconter. Si tu t'efforces de te montrer simple et bon, tu laisseras toujours une bénédiction derrière toi, quand bien même tu n'aurais pas réussi à ramener la conversation sur le terrain religieux.

C'est bien ainsi que Blumhardt lui-même agissait. C'est ainsi qu'il agit entr'autres avec les séparatistes, et que peu à peu il se gagna tous les cœurs. Quelques dissidents eurent un jour la curiosité

d'aller entendre un service funèbre, puis une autrefois d'assister à une bénédiction de mariage. Un dimanche on en vit quelques-uns stationner à la porte de l'église. Le dimanche suivant ils se décidèrent à entrer. Enfin, le jour vint où Blumhardt, en montant en chaire, vit qu'une grande partie du temple était occupée par eux. Ce fut pour lui, comme on peut le comprendre, un grand encouragement. Il y avait là des gens qui, depuis plus de trente ans, n'avaient pas franchi le seuil de l'église.

Le 12 avril, Christophe écrit à sa fiancée :

Je vois qu'il faut que je commence par m'occuper des enfants. D'abord c'est urgent, puis ce sera le moyen le plus sûr d'arriver aux parents.

A l'école, le babil est à l'ordre du jour. Pendant mon premier catéchisme je n'ai pu me faire entendre. Tous les catéchumènes babillaient, riaient, se moquaient de moi, se mettaient l'un à l'autre un bandeau sur les yeux, etc. Ce désordre dura quelque temps. Puis insensiblement et sans que j'aie eu à déployer une sévérité excessive, l'état des choses s'est amélioré. Le bruit recommence bien quelquefois encore, mais un simple signe réussit à ramener l'ordre et le silence. La plupart des enfants sont intelligents et me font vraiment plaisir.

A la date du 31 mai, Blumhardt fait part à sa fiancée du bonheur qu'il éprouve à visiter ses paroissiens, surtout les pauvres et les malades. Il ajoute que le temple, jadis entièrement vide, se remplit de plus en plus.

Dimanche passé, dit-il, des gens étaient venus de six villages voisins. A mon arrivée, toutes les portes se fermaient devant moi. Maintenant j'ai déjà visité 21 maisons, et cela sur la demande expresse de leurs habitants. Depuis que le printemps est revenu, le pasteur veut que je fasse des promenades avec lui. Cela me fait perdre du temps, mais me force à me reposer. C'est pourquoi j'ajournerai les conférences et les réunions religieuses. Aux gens qui en réclament impérieusement, je réponds qu'il doit leur suffire de m'entendre deux fois chaque

dimanche, à la prédication du matin et au catéchisme. J'ajoute qu'un troisième culte serait de trop et pour eux et pour moi ; qu'il vaut mieux, d'ailleurs, entendre moins et réfléchir un peu plus à ce que l'on entend.

Ce qui paraît, à cette époque, tourmenter le plus Christophe et ce qui le tourmentait surtout à cause de sa chère Doris, c'est la crainte de ne pouvoir de longtemps encore obtenir un poste. En Wurtemberg c'est le roi qui nomme les pasteurs. Trois des postulants sont présentés par le consistoire, et le choix est déterminé surtout par l'âge, ainsi que par le nombre des années de service. Peu à peu Blumhardt se présente, mais toujours en vain, à tous les postes vacants. Il s'efforce d'encourager sa fiancée, bien qu'il soit souvent lui-même, comme il ne craint pas de l'avouer, prêt à se laisser aller à la tristesse. Cependant, il ne tarde pas à reprendre courage, surtout quand il voit combien sa présence à Iptingen est encore nécessaire.

Le 18 octobre, Doris exprime le désir de recevoir pourtant un jour la visite de son fiancé.

Vous pouvez croire, lui répond-il, que votre désir est aussi le mien. J'ai même déjà fait le plan de mon voyage. Cependant le devoir me retient ici. Je sens que ma présence y est nécessaire. Chaque dimanche, de véritables multitudes accourent à l'église, de tous les villages voisins. Non, pour le moment, et quelque ardent désir que j'en aie, je ne puis m'absenter.

Christophe entretient aussi sa fiancée de ses divers travaux, soit théologiques, soit littéraires, de ses études sur l'histoire des missions, des traductions de l'anglais qu'il fait pour un journal missionnaire, etc.

Pour le moment, écrivait-il un jour, je ne travaille guère plus de trois heures par matinée. L'après-midi je fais presque toujours des visites. Hier, j'ai appris chez un de mes paroissiens une chose qui me cause une vive peine. Un pasteur du voisinage s'est plaint, paraît-il, du haut de la chaire, et avec larmes, de

ce qu'une cinquantaine, au moins, de ses ouailles viennent m'entendre chaque dimanche. Vous pouvez comprendre combien cela m'afflige pour ce pauvre homme, et combien je me mets à sa place. Mais que faire ? Je ne puis empêcher les gens de venir. Il va sans dire que je ne les invite pas et que je me borne à prier Dieu de bénir pour eux les paroles qu'ils vont entendre. Je suis ici pour servir Dieu et non pour me servir moi-même. Du reste, je ne tarderai pas à aller, en personne, faire une visite à ce bon pasteur. Ne craignez rien pour moi, chère âme ! Chez nous, en Wurtemberg, les choses ne se passent pas comme chez vous autres Badois. Nous vivons ici dans un pays de liberté. Les habitants d'Iptingen, eux-mêmes, reçoivent leurs voisins de leur mieux. Non seulement ils leur font place au temple, mais ils les retiennent à dîner, afin que ces braves gens puissent encore assister au catéchisme.

Le 1^{er} novembre 1837, Christophe demande des conseils à sa fiancée. Il ne sait s'il doit accéder au désir qu'on lui exprime de toutes parts de voir se fonder, pour l'hiver, des réunions du soir. Il voudrait aussi instituer, pour les grands garçons, des soirées d'hiver ; mais il se demande comment il pourrait les rendre à la fois utiles et vraiment agréables. Il se plaint ensuite d'un profond ennui. Il ne paraît pas précisément avoir joui des sept allégresses dans le presbytère, toujours habité par le vieux pasteur et sa famille.

Si vous pouviez me voir, écrit-il, tranquille comme une souris, dans l'angle le plus retiré du sofa, ma petite pipe entre les dents, suivant d'un regard distrait les allées et venues de huit personnes dans la petite salle à manger ! Si quelqu'un me demandait tout à coup à qui je pense, savez-vous ce que je répondrais ? Vous ne pouvez vous représenter combien je me trouve seul ! Mais enfin, patience ! Il n'en sera pas toujours ainsi !

Le 28 janvier 1838, Christophe écrit encore :

Vous ne sauriez croire à quel point je suis ému à la vue des multitudes qui se pressent autour de moi. Bien souvent j'en

ai les larmes aux yeux. Plus j'examine mes discours et moi-même, plus cela m'est incompréhensible. Les prédications qui me paraissent les plus faibles sont précisément celles qui agissent avec le plus de force.

L'autre jour, une personne me dit qu'elle était bien heureuse de la préférence marquée que je paraissais avoir pour les psaumes de David et le livre du prophète Esaïe. Elle ajouta qu'elle admirait combien de choses je savais tirer de ce dernier livre. Cela me fut un avertissement. Je me dis que je devais étudier à fond Esaïe, ce que je n'avais jamais fait jusqu'alors. Je rougis intérieurement des éloges immérités que je venais de recevoir. A peine rentré chez moi, neuf heures du soir, j'ouvris le livre du prophète et je me mis à en étudier la dernière partie, en commençant par le 40^e chapitre. Je passai plus de deux heures à méditer ce seul chapitre. Le lendemain soir j'étudiai le suivant, et j'en suis maintenant au 45^e. Que de choses qui, pour moi, avaient jusqu'ici passé inaperçues, et combien nous avons tort de vouloir enseigner les autres, avant d'avoir étudié et médité nous-mêmes !

Un peu plus tard il écrit que la paroisse souffrit beaucoup d'une courte absence qu'il s'était vu contraint de faire. L'église redevint déserte et la jeunesse indisciplinée. Cependant le jeune suffragant ne se découragea pas. A son retour il déploya un zèle plus grand encore que précédemment, et bientôt tout rentra dans l'ordre.

Dimanche après midi, écrit Blumhardt peu après son retour, j'ai été appelé successivement dans treize maisons. Nous avons maintenant, du reste, beaucoup de malades. Mais je n'aurais jamais cru, jadis, que je pourrais devenir, en quelque sorte, l'ami intime des paysans.

Je visitai, entr'autres, une veuve de 84 ans, que j'avais laissée bien souffrante. Je la trouvai confortablement installée auprès de son poêle. Sa petite chambre ne tarda pas à s'emplier de gens, jeunes et vieux, qui tous désiraient s'entretenir avec moi.

Je me dirigeai ensuite vers la demeure d'un pauvre homme malade. Sa femme et ses huit enfants étaient réunis autour de lui. La mère voulait éloigner ces pauvres petits, redoutant le bruit qu'ils pourraient faire pendant ma visite, mais je répondis que j'étais d'avance sûr de leur tranquillité. En effet, non seulement ils ne firent aucun bruit, mais ils me témoignèrent tant d'affection que mon cœur en fut inondé de joie.

Chez une autre malade pauvre, je fus également bien accueilli, et on ne me laissa partir qu'après avoir rempli toutes mes poches d'énormes pommes, que l'on gardait pour moi depuis longtemps.

Un de mes catéchumènes est mort dernièrement. Dans le culte d'enterrement je le déclarai bienheureux, parce que le Seigneur l'avait retiré du monde avant les jours de l'épreuve et du malheur. Un autre catéchumène, qui avait assisté à ce culte, rentra chez lui tout pensif. Sa mère, qui l'avait accompagné, lui demanda ce qu'il avait. « Mère, lui répondit-il, je voudrais mourir aussi.

—Pourquoi donc ?

—N'as-tu pas entendu ce qui nous a été dit, et combien l'on doit s'estimer heureux de mourir à quinze ans ? »

Le 16 mars, Blumhardt fait de nouveau part à sa fiancée de ses impressions diverses, ainsi que de ses expériences personnelles.

Les gens, dit-il, veulent un pasteur qui leur inspire du respect, mais en même temps il faut qu'ils puissent l'aborder avec confiance et avec amour.

Il nous est permis de nous réjouir quand nous voyons le succès couronner enfin nos efforts. Toutefois, rassurez-vous, chère âme ! Ne croyez pas que le succès puisse nous rendre orgueilleux et fiers. Au contraire, il nous humilie. Mais quand je parle de la joie qu'il nous procure, il s'agit de cette joie sainte qui nous est toujours permise. Du reste, dès que je crois avoir fait beaucoup, je ne tarde pas à m'apercevoir de tout ce qui reste encore à accomplir.

Vous ne sauriez croire combien il est difficile pour moi d'atteindre les cœurs, c'est-à-dire, de parler aux gens comme il convient de le faire. Il ne faut pas être trop familier avec eux et pourtant il ne faut pas, non plus, les tenir trop à distance. — Dieu veuille nous donner partout et toujours le tact nécessaire ! En cela, je compte beaucoup sur vous, car votre tact exquis sera pour moi un secours bien précieux.

Le 13 avril, le pauvre fiancé se voit encore contraint d'annoncer à sa bien-aimée Doris que deux nouveaux postes, pour lesquels il s'était fait inscrire, viennent d'être donnés à d'autres.

Ce qui me console un peu, ce jour-là, c'est que je me sens encore utile et même nécessaire ici. La journée d'aujourd'hui, vendredi saint, a été un vrai triomphe. Les gens se pressaient en foule dans le temple. Une cinquantaine de personnes avaient fait deux heures de marche pour se rendre au culte. J'appris plus tard que l'église n'avait pu contenir tous ceux qui auraient voulu y trouver place, et c'est avec la plus profonde émotion que je montai en chaire en voyant au-dessous de moi une véritable mer de têtes. Les séparatistes étaient venus en grand nombre prendre part à la cène, ce qui est considéré ici comme un vrai miracle.

Lettre du 23 avril 1838.

Puisque vous paraissez prendre intérêt à mes catéchumènes, laissez-moi vous en parler encore un peu. Leur conduite s'améliore de jour en jour, et ils me témoignent une affection vraiment touchante. Avant-hier au soir, je les ai tous réunis une dernière fois, afin de leur adresser encore quelques sérieuses exhortations. Avant de nous séparer, je tendis la main à chacun d'eux. Tous éclatèrent alors en sanglots, et le premier qui ait versé des larmes est précisément celui qui se montrait autrefois le plus récalcitrant. Le jour de leur confirmation, ils paraissaient profondément émus. Tout cela me remplit de joie, et j'en bénis Dieu. Mais je, regrette d'avoir à vous l'écrire. Que ne donnerais-je pas, pour pouvoir vous le *dire* !

Cependant les deux fiancés allaient enfin voir se réaliser leurs vœux les plus chers.

Pendant son séjour à Bâle, Blumhardt avait fait la connaissance du pasteur Barth, de Möttlingen, et n'avait pas tardé à se lier de vive amitié avec lui. Il n'y avait là rien d'étonnant, car tous deux possédaient une grande droiture et une parfaite loyauté. Ajoutez à cela le vif intérêt que l'un et l'autre portaient à l'œuvre des missions, et l'on comprendra l'affection de Christophe pour son ami Barth, affection telle, que sa jeune fiancée lui avoua en être souvent jalouse.

Barth s'étant décidé à abandonner le domaine de la théologie pour celui de la littérature, ses paroissiens s'unirent à lui pour émettre le vœu que Blumhardt devînt pasteur de Möttlingen. Celui-ci se présenta — et non plus en vain. Quelle joie ne dut-il pas éprouver en annonçant cette heureuse nouvelle à sa bien-aimée Doris ! La lettre qu'il lui écrit à ce sujet (6 juin 1838) exprime non plus le vague espoir des lettres précédentes, mais la certitude d'un revoir et d'un bonheur prochains.

Dans le courant de juin, l'heureux fiancé se rend à Bâle pour assister à la fête des missions, et naturellement aussi à Sitzkirch, auprès de sa fiancée. En revenant, il passe à Schaffhouse, où il avait plusieurs amis à voir.

Chère Doris, écrit-il à son retour, bien que je souffre d'être de nouveau séparé de vous, je suis heureux de me retrouver dans ma paroisse où l'on se réjouissait d'avance de mon arrivée. Une douzaine d'enfants sont accourus à ma rencontre et m'ont offert une splendide couronne de fleurs. C'était vraiment touchant ! On m'a aussitôt demandé le récit de la fête de Bâle. Je le donne à mes paroissiens sous forme de conférences, qui sont très suivies et obtiennent un succès réjouissant.

Le 3 juillet, le jeune pasteur est informé officiellement de sa nomination à Möttlingen, et, le 27, il écrit à sa fiancée sa dernière lettre datée d'Iptingen.

C'est le 31 juillet 1838 qu'il se rend dans sa nouvelle paroisse. Voici ce qu'il écrit à sa fiancée à cette occasion :

Mardi passé, j'ai décidément quitté Iptingen pour Möttlingen. Les larmes qui ont coulé à mon départ m'ont rendu la séparation doublement pénible. Ces braves gens m'avaient préparé un char fort joliment enguirlandé, et dix d'entre eux m'ont accompagné à ma nouvelle résidence. Les enfants de Möttlingen avaient, en mon honneur, étudié un beau cantique. Le berger était venu à ma rencontre avec trois belles brebis couronnées de fleurs. Toutes les chambres du presbytère étaient ornées de fleurs et décorées avec goût. Je priai aussitôt les paroissiens de se réunir dans l'église, où je leur adressai quelques paroles.

Vous ne sauriez croire, ma chère Doris, que de témoignages d'affection m'ont été prodigués à mon départ d'Iptingen. Je vois encore les enfants m'accompagnant l'espace d'un kilomètre et parsemant de fleurs la route que je devais parcourir !

Il me serait impossible de vous énumérer tous les cadeaux que j'ai reçus à mon départ d'Iptingen, et qui nous serviront à monter notre ménage. Mais ce qui me toucha le plus, ce fut une petite assiette d'étain qu'une pauvre femme m'apporta, me priant de la garder à titre de souvenir.

Ces fragments de lettres du jeune suffragant ne nous disent-ils pas, bien mieux que ne pourrait le faire le plus éloquent panégyrique, combien son ministère de quinze mois à Iptingen avait été heureux et béni ?

C'est donc à Möttlingen que Blumhardt va faire ses débuts comme pasteur, portant dès lors à lui tout seul la responsabilité d'une paroisse.

INSTALLATION ET MARIAGE

La nouvelle paroisse de Blumhardt ne comptait guère plus de 850 habitants et ne se composait que de deux villages, situés à l'extrémité nord de la Forêt-Noire : Möttlingen et Unterhaugstett.

Les pasteurs qui s'y étaient succédé, depuis plus d'un siècle, avaient tous été des hommes remarquables, à des degrés divers. Le prédécesseur immédiat de Blumhardt, le D^r Barth, son ami intime, était une célébrité. Cet homme, doué d'une véritable génie, exerça sur ses contemporains une influence prépondérante. Il possédait tous les talents. Orateur incomparable, écrivain brillant et fécond, son nom était connu bien au delà des frontières de l'Allemagne. Il est tel de ses écrits qui atteignit plus de 250 éditions et fut traduit en 65 langues. Cet homme prodigieux était, comme pasteur, un vrai modèle, sachant mettre la main aux plus petites choses, et trouvant toujours la solution la plus heureuse à toutes les difficultés qu'il rencontrait. Il s'occupait de tout. Rien de ce qui pouvait concourir au triomphe de la vérité et du bien ne lui paraissait indigne de son attention. Dans le modeste champ d'activité de sa paroisse de campagne, il déploie un zèle admirable. Il réunit régulièrement chez lui ses anciens catéchumènes ; il tient des réunions spéciales pour les femmes âgées, qui y apportent même leur rouet. Mais c'est surtout comme prédicateur qu'il brille. On accourait de loin pour l'entendre. Son éloquence imagée, poétique, tour à tour

pleine de force et de profondeur, était réellement entraînante. Avec des talents pareils, il semble qu'il eût dû remporter de grands succès parmi ses paroissiens. Il n'en fut rien cependant. On l'appréciait, sans doute, à sa juste valeur, on ne méconnaissait ni ses grands mérites, ni ses bonnes intentions, mais on n'en restait pas moins froid et indifférent. On dormait à ses sermons. La moralité de cette paroisse, jusque-là si exemplaire, baissait. Barth en était vivement affligé. Saisi de découragement, cet homme, que tout le pays enviait à ses paroissiens, renonce à sa vocation pour se consacrer uniquement à la carrière littéraire, dans laquelle il avait déjà remporté de si brillants succès.

Il s'établit à Calw, dans le voisinage immédiat de Möttlingen, et, de là, il remplit l'Allemagne de publications visant toutes au même but, l'élévation morale de ses lecteurs.

Barth était un homme trop sérieux pour ne pas s'intéresser au bien de son ancienne paroisse, qu'il aimait profondément. En la quittant, il veut lui procurer un conducteur vraiment digne d'elle. C'est à son instigation que les habitants de Möttlingen envoient une députation au roi, pour le supplier de leur accorder Blumhardt. Leur démarche fut, comme nous l'avons déjà dit, couronnée de succès.

C'est dans ce terrain, si soigneusement préparé depuis plus d'un siècle, que le nouveau pasteur est appelé à répandre la bonne semence de l'Évangile.

Blumhardt est donc installé dans sa paroisse. Peu après, il réalise le vœu le plus cher de son cœur. Sa vie est liée enfin à celle de sa bien-aimé Doris (septembre 1838).

Ce fut, pour la famille Köllner, une journée douce et triste à la fois que celle où deux de leurs filles, Doris et Charlotte, furent unies, l'une au pasteur de Möttlingen et l'autre au missionnaire Hæberlin. Ce double mariage fut béni par le directeur Blumhardt, que des liens de parenté unissaient aux familles des

deux fiancés. La fête fut égayée par une des plus jolies poésies de Barth, envoyée par lui pour la circonstance¹.

Le nouveau pasteur de Möttlingen, en se mettant à l'œuvre, se voit en présence d'une tâche bien autrement difficile que tout ce qu'il avait connu jusque-là, soit à Iptingen, soit ailleurs. Comment, en effet, réveiller des auditeurs qui avaient pris l'habitude de dormir pendant les sermons d'un des meilleurs prédicateurs du temps, habitude dont ils paraissaient ne pouvoir revenir ? N'oublions pas non plus les dissidents, toujours prêts à entrer en lutte avec le pasteur et à lui créer des obstacles. Möttlingen était en outre une paroisse pauvre, offrant de ce chef des difficultés spéciales. Et comme si ce n'était point assez de tant d'entraves, Barth en avait encore ajouté, par la promesse qu'il avait faite à ses paroissiens, en les quittant, de rester toujours leur pasteur. Cette promesse ne se comprend pas en effet, de sa part, et il ne fallut rien moins que la grande affection qui unissait les deux amis pour qu'il n'en résultât pas de sérieux désagréments. Ceux des habitants de Möttlingen (et il y en avait) qui s'étaient opposés à l'appel de Blumhardt, auraient pu se prévaloir de cette sorte de concurrence pour lui rendre la tâche plus difficile encore.

Ce qui aurait pu devenir un danger fut au contraire un bienfait pour la paroisse, car les deux amis travaillèrent en commun au bien général. Ils semblaient ne pouvoir vivre l'un sans l'autre. Plusieurs fois par semaine, souvent aussi deux fois par jour, ils s'écrivent. Blumhardt fait part à son ami de chacune de ses impressions ; il lui envoie un rapport quotidien et détaillé de l'état de la paroisse, l'entretien des malades, des circonstances

¹Dans cette poésie apparaissent d'abord les parents de Doris et de Charlotte, qui pleurent le départ de leurs enfants ; puis viennent les deux jeunes filles, qui s'excusent de leur mieux et s'efforcent de consoler leurs parents. Alors se présentent la paroisse de Möttlingen et un Hindou, plaidant la cause des deux fiancés. Un vœu final de l'ami absent couronne cette gracieuse idylle.

de famille de chacun, en un mot, des moindres incidents qui surviennent.

Le contraste entre le pasteur précédent et le pasteur actuel était trop grand pour que les paroissiens n'en fussent pas frappés. La transition de l'éloquence riche, colorée, entraînant de Barth, aux sermons si simples et si dépourvus d'ornements de son successeur, produisit une sorte de déception. Les discours de Blumhardt n'étaient qu'une conversation d'un genre relevé. Ils avaient les défauts, non moins que les qualités du genre. Christophe ne l'ignorait point. Il écrivait un jour à sa fiancée : « J'ai souvent remarqué que mes discours sont d'autant plus secs que mon cœur est plus profondément ému. »

Ces débuts ne lassent pas de l'affliger un peu, et il en parle fréquemment à son ami. Toutefois ses plaintes ne sont que passagères, sa note habituelle est la confiance.

Au reste, il ne tarde pas à se faire connaître et partant à se faire aimer. Blumhardt est essentiellement homme d'action, et c'est par l'activité qu'il déploie qu'il conquiert les sympathies. En peu de temps son épouse et lui deviennent les vrais amis de leurs paroissiens. La cordialité du pasteur, sa simplicité et sa grande bonté obtiennent bientôt le même succès qu'à Iptingen.

Blumhardt prend un vif intérêt aux écoles, exigeant de la part des enfants une fréquentation régulière. Souvent il remplace lui-même l'instituteur malade. Le soir, il réunit les jeunes gens et leur fait la lecture de la gazette, que seul au village il recevait. Il engage ensuite la conversation sur ce qui a été lu, et sait, sans affectation aucune, donner un tour sérieux à l'entretien.

Pendant les années qui s'écoulèrent de 1838 à 1843, le pays fut ravagé par le typhus et par d'autres épidémies. Ce fut pour le pasteur une occasion de prouver son dévouement. Sa fidèle compagne elle aussi se montre en cette occasion digne de lui. Transformant le presbytère en cuisine, elle prépare, de ses

propres mains, tout ce qui est nécessaire aux malades, souvent trop pauvres pour se procurer eux-mêmes ce dont ils ont besoin.

Les occupations de Blumhardt ne se bornent cependant pas uniquement à sa paroisse. Nommé directeur de la conférence scolaire du district, il sait se rendre utile, en traitant des sujets se rapportant à l'enseignement primaire. C'est ainsi qu'il lit un jour un travail très remarqué sur la meilleure méthode d'enseigner la langue allemande dans les écoles primaires, et un autre, non moins apprécié, sur la vie de l'apôtre Paul.

Son activité comme écrivain est aussi très grande. De collaborateur, il devient rédacteur en chef d'une feuille missionnaire mensuelle.

Continuant les études qu'il avait commencées à Iptingen sur l'histoire des missions, il publie un ouvrage intitulé : *L'histoire et géographie des missions*. Mais que de peines lui coûta ce travail ! Tout lui manquait : les matériaux, les documents, les sources. L'œuvre des missions en était encore à ses débuts. Les missionnaires écrivaient peu, et souvent mal. Comment se retrouver au milieu de tous ces témoignages, parfois contradictoires ? Lesquels choisir, lesquels éliminer, et surtout comment s'y prendre pour apporter dans ce chaos un peu d'ordre et de suite ? Blumhardt ne s'en effraie pas et remporte un succès mérité.

Il concourt activement à l'élaboration du nouveau recueil de cantiques, à l'usage de l'église du Wurtemberg, recueil si remarquable à tant d'égards.

À la demande de Barth, il compose, en une seule année, une *Histoire universelle à l'usage de l'école et de la famille*. Cet ouvrage, qui eut plusieurs éditions, peut être considéré comme un chef-d'œuvre.

Il collabore à l'*Ami de la jeunesse*, feuille périodique, publiée aussi par son ami.

Blumhardt accomplit tous ces travaux, en dépit d'une santé souvent chancelante. Il se sent parfois si faible qu'à peine il peut suffire aux devoirs de sa vocation.

Sa famille réclame également une partie de son temps. En bon époux qu'il était, Christophe aimait à soulager sa chère Doris, et prenait volontiers sa part des soins réclamés par ses petits enfants.

Ces débuts de Blumhardt dans la carrière pastorale ne nous permettent-ils pas d'espérer beaucoup de l'avenir ?

LE COMBAT

La vie de Blumhardt, telle que nous l'avons esquissée jusqu'ici, nous montre en lui un homme de grande activité, sur lequel il est permis de fonder les meilleures espérances. Ses débuts sont, il est vrai, moins brillants à Möttlingen qu'à Iptingen ; il semble cependant qu'il n'y a là qu'une question de temps et que bientôt se renouvelleront d'éclatants succès, analogues à ceux du passé. Tout le faisait présumer.

Des circonstances imprévues surviennent cependant qui modifient le cours de sa vie et donnent à son activité une direction nouvelle.

Les événements dont il s'agit, Blumhardt les a minutieusement consignés dans un mémoire rédigé par lui, à la demande expresse des autorités ecclésiastiques du Wurtemberg. Lui-même tenait tout particulièrement à ce que ces choses ne s'ébruitassent point. En les transmettant aux autorités, il exprime le désir formel que son manuscrit ne soit pas livré à l'impression. En dépit de ce désir, certaines portions de son écrit furent reproduites par les journaux et souvent présentées sous un faux jour. C'est ce qui l'engagea à rédiger à nouveau ce mémoire, dont il n'avait pas même songé à garder copie. Cette fois encore il exprime le vœux que cette histoire ne soit pas mise en circulation. Mais malgré cela, l'affaire fit grand bruit.

En racontant les faits qui vont suivre, nous nous abstenons, à dessein, de formuler un jugement quelconque. Au lecteur d'apprécier.

Voici cette étrange histoire, succinctement, mais fidèlement reproduite.

A l'extrémité du village de Möttlingen, existe, aujourd'hui encore, une maisonnette de chétive apparence. Au rez-de-chaussée de cette maison, vint habiter, en 1840, une famille extrêmement pauvre, du nom de Dittus, composée de deux frères et de trois sœurs. La cadette des filles, Gottliebin, née en 1815, est l'héroïne de ce récit.

Elle était boiteuse et contrefaite. Son intelligence, bien que peu cultivée, se faisait remarquer par sa vivacité et sa pénétration. Sous son apparente humilité se cachait un orgueil excessif et un désir insatiable de se faire remarquer. Cette personne, qui offre des anomalies si étranges, se présente, dès son enfance, sous un jour si désagréable, qu'elle rencontre généralement peu de sympathie. On la considérait même plus ou moins comme une sorcière. A tout cela, il faut ajouter une santé des plus mauvaises, qui exige des soins continuels et qui l'oblige à quitter souvent, et bientôt définitivement, les maisons où elle était en service.

Le pasteur Barth, ému de pitié, avait consulté pour elle les meilleurs médecins. Elle avait fini par être à peu près guérie d'une grave maladie du dos, dont elle avait longtemps souffert. Barth était frappé de l'intelligence de cette jeune fille, qui, dans les réunions tenues au presbytère, brillait surtout par une facilité extraordinaire de versification et une connaissance peu commune des Saintes-Ecritures. Gottliebin vouait à son pasteur, on le comprend, un attachement exclusif.

Pour Blumhardt, elle éprouva dès l'abord un sentiment de répulsion. Pendant le culte d'installation, elle eut toutes les peines du monde (c'est elle-même qui l'assure) à ne pas se précipiter sur lui, pour lui arracher les yeux. D'autre part, elle

ne manquait aucune occasion d'aller l'entendre prêcher. En dépit de sa jambe boiteuse, elle se rendait même à tous les cultes de l'annexe.

Blumhardt, de son côté, n'éprouvait aucune sympathie pour Gottliebin, qu'il trouvait orgueilleuse, pleine de présomption et dévorée du besoin de se mettre en avant.

Le jour où, pour la première fois, elle entra dans sa nouvelle demeure, Gottliebin éprouva une sensation étrange, comme si elle voyait et entendait, dans cette maison, des choses surnaturelles. Elle tomba évanouie, au moment où elle se mettait à table pour dîner. Ses frères et sœurs entendirent aussi des coups violents et répétés, accompagnés d'un bruit de pas légers. Tous en étaient alarmés. Les habitants de l'étage supérieur s'en plaignirent également. De plus, Gottliebin voyait pendant la nuit des fantômes effrayants. On lui saisissait les mains, disait-elle, et on les lui serrait avec violence.

Pendant longtemps rien de tout cela ne transpara au dehors. Blumhardt lui-même n'en entendit parler que beaucoup plus tard. Il n'y prêta, du reste, aucune attention.

C'est pendant l'automne de 1841 que Gottliebin se rend pour la première fois au presbytère. Elle raconte au pasteur ses visions, mais en termes si vagues, que celui-ci, embarrassé, ne sait trop que lui répondre.

Peu après, Gottliebin eut un violent érysipèle au visage, qui la retint trois mois alitée. Blumhardt la visitait fort peu, car la malade le recevait trop mal. Elle détournait la tête sitôt qu'elle l'apercevait, ne répondant ni à son salut, ni à ses questions. Elle feignait d'être insensible, et, quand il priait, refusait de joindre les mains, assurant qu'une force irrésistible l'en empêchait. Des crachements de sang qu'elle avait alors et que le docteur ne put arrêter, cessèrent plus tard, au cours des visites du pasteur.

Au mois d'avril 1842, les apparitions de spectres ayant duré déjà plus de deux ans, des parents de la malade viennent demander

conseil au pasteur. Le tapage nocturne était devenu si violent que tout le voisinage s'en plaignait. On eût pu croire que la maison était remplie d'artisans, occupés, nuit et jour, aux métiers les plus bruyants. Gottlieb prétendait, en outre, voir constamment au chevet de son lit une figure qui lui était bien connue. C'était celle d'une femme, morte à Möttlingen deux ans auparavant. Elle tenait dans ses bras un enfant mort, et se penchait sur la malade en répétant toujours : « Du repos, du repos ! »

« On venait me demander, dit Blumhardt, si Gottlieb devait questionner le fantôme. Je conseillai de n'en rien faire, attendu que c'étaient là des folies auxquelles il fallait mettre un terme. Qu'elle prie, dis-je, et tout cessera.

Comme les frères et sœurs de Gottlieb allaient travailler au dehors, ils étaient souvent obligés de la laisser seule. C'est pourquoi une amie consentit, sur les instances du pasteur, à s'établir auprès d'elle pour la soigner et la distraire. L'amie, elle aussi, ne tarde pas à entendre un bruit singulier. Saisissant une lumière, elle finit, après de longues et actives recherches, par découvrir au seuil de la porte, sous une planche, une demi-feuille de papier, noirci par la suie. Des caractères y étaient tracés, mais la suie les rendait illisibles. On trouva encore au même endroit trois écus et d'autres papiers, également noircis de suie. Dès lors tout bruit cessa. « C'en est donc fait des histoires de revenants, écrivait alors Blumhardt à son ami Barth.

Quinze jours plus tard les bruits recommencent. Une petite flamme, jaillissant derrière le poêle, amène des découvertes analogues aux précédentes. On trouva dans cet endroit une poudre fine, que l'on fit analyser par un médecin et par un pharmacien, mais sans que cette analyse fit rien découvrir de particulier.

Le vacarme redevint de plus en plus fort. Il ne cessait ni jour, ni nuit, et paraissait toujours augmenté par la présence de Gottlieb.

A deux reprises, le docteur Spæth, qui depuis longtemps soignait la malade avec beaucoup de dévouement, passa la nuit dans la chambre, en compagnie d'un grand nombre d'autres personnes. Ce qu'il entendit lui parut si incompréhensible qu'il se déclara incapable de l'expliquer.

On venait de loin pour s'assurer de l'étrange phénomène. Désirant mettre fin une bonne fois à ce scandale, Blumhardt s'arrange avec le syndic et les conseillers communaux et tous ensemble se rendent un soir, à l'improviste, dans la maison, pour la visiter minutieusement. Au moment où il entre, le pasteur entend deux coups violents, partant de la chambre où Gottliebin était couchée. Les bruits et les coups se répètent, venant toujours du même endroit. Pendant la prière, prononcée par Blumhardt, les coups augmentent d'intensité. Ils étaient parfois si forts que les chaises en étaient déplacées. La maison tout entière fut scrupuleusement visitée, mais on ne trouva rien.

«Vers une heure du matin, raconte Blumhardt, Gottliebin me fit signe d'approcher. Elle me dit qu'elle entendait les pas du spectre et me demanda si elle devait l'interroger. Je m'y opposai catégoriquement. J'en avais assez. Je la priai de me suivre et la conduisis chez des voisins. »

Le lendemain, après le culte, Gottliebin voulut rentrer chez elle. Peu après, le village tout entier était attroupé devant sa porte, et un messenger, envoyé en toute hâte, annonçait au pasteur qu'on venait de la relever mourante. Blumhardt accourt et trouve la pauvre jeune fille sans connaissance. Le sang s'était porté à la tête et tous les membres s'agitaient convulsivement. Un médecin du voisinage fait d'inutiles efforts pour rappeler la malade à la vie. Il se retire en secouant la tête. Bientôt cependant, Gottliebin ouvre les yeux et raconte au pasteur qu'en entrant dans la chambre, elle avait vu la femme tenant dans ses bras l'enfant mort et qu'à cette vue elle était tombée évanouie.

On visita à nouveau la chambre de la malade, cette fois on découvrit plusieurs objets se rapportant à la sorcellerie, entre autres de petits ossements, que le docteur dit être ceux d'un oiseau.

Las de cette affaire et voulant y mettre un terme, Blumhardt envoie Gottlieb chez une parente, en lui défendant de rentrer chez elle. Dès lors il lui rend de fréquentes visites, mais en ayant soin de se faire toujours accompagner par quelques-uns des hommes influents et pieux de l'endroit.

Ces hommes prient ensemble, demandant à Dieu de les fortifier et de les éclairer, dans cette circonstance difficile. Ils sondent les Écritures et y cherchent la clef de ces mystères qui les effraient.

Disons ici que Blumhardt voit, dans ces faits, l'influence de Satan.

J'avais une frayeur toute particulière du somnambulisme, nous dit-il, ainsi que de ses manifestations, et je priai instamment le Seigneur d'en préserver les autres aussi bien que moi-même.

Nous nous étonnions de la puissance que le diable possédait encore, et nous avions pitié des millions d'âmes séparées de Dieu et retenues dans les liens de la magie. Nous demandions à Dieu de nous accorder la victoire, et de mettre Satan sous nos pieds.

Le retentissement qu'eurent alors ces faits attira pendant longtemps à Möttlingen un concours extraordinaire de curieux. Il en venait de toute part. Un jour, on vit arriver trois prêtres du grand-duché de Bade, qui demandèrent l'autorisation de passer quelques heures de la nuit dans la chambre devenue célèbre. Les autorités de Möttlingen, à l'instigation de Blumhardt, fermèrent la maison et la firent garder.

BIENTÔT DES BRUITS INUSITÉS se font entendre dans la maison où Gottlieb avait été placée. Ces bruits produisent chez elle des

convulsions violentes, qui augmentent chaque jour en intensité et en durée. Le docteur Spæth, qui n'a jamais rien vu de pareil, en est terrifié. « C'est au pasteur de venir, » dit-il. Mais le pasteur lui aussi est à bout de ressources. Ce qu'il y avait de plus curieux, c'est qu'au plus fort de la crise, au moment où tout son corps semblait le plus agité et où l'écume lui sortait de la bouche, la malade se calmait soudain, se levait, buvait de l'eau, puis allait et venait comme si rien ne s'était passé.

Un soir, un grand nombre de personnes étant présentes, le pasteur, affligé, assistait à une des crises les plus violentes qui eussent encore eu lieu. Gottlieb, en proie à des convulsions effrayantes, écumait et se tordait les membres. Incapable de soutenir plus longtemps la vue de cet horrible spectacle, Blumhardt va s'asseoir à l'écart. « Il me devenait de plus en plus évident, dit-il, que des puissances sataniques étaient en jeu, et je souffrais à la pensée que dans une circonstance aussi épouvantable, il n'y eût aucun remède. Tout à coup, une idée me traversa l'esprit. C'était évidemment une inspiration d'En-Haut. Je m'élançai vers la malade inconsciente, et, lui saisissant les mains, je m'écriai avec force :

Gottlieb, joins les mains et dis : « Seigneur Jésus, aide-moi ! » Quelques instants après, elle s'éveilla, répéta ces paroles, et les convulsions cessèrent aussitôt.

Ce fut là, pour moi, le point décisif, dit Blumhardt. Je compris alors que j'agissais, non de mon propre chef, mais sous l'impulsion d'une puissance supérieure.

Dès ce moment, en effet, Blumhardt est un autre homme. Se sentant un instrument dans les mains de Dieu, il est convaincu que tous ces événements extraordinaires sont l'occasion solennelle où l'ennemi doit être écrasé. Ce n'est pas lui qui agit, mais le Seigneur qui agit par lui. « Le Seigneur a frappé, dit-il, j'ai entendu son appel et je lui ai ouvert. »

Revenons au récit. Après quelques heures de repos, la malade a une nouvelle crise. Sur quoi le pasteur lui fait répéter les mêmes paroles : « Seigneur Jésus, aide-moi ! »

Cette fois encore, les convulsions cessent instantanément. La même scène se renouvelle à plusieurs reprises et toujours avec le même résultat. Tout à coup, Gottlieb s'écrie : « Oh ! que je me sens bien ! » Elle n'eut pas d'attaque nouvelle jusqu'au lendemain soir à neuf heures. C'est alors que Blumhardt arrive et la trouve en pleine crise. Dans sa folie, elle se tourne contre lui avec rage et veut le frapper, mais ses mains retombent inertes sur son lit.

De petits coups répétés se font bientôt entendre autour d'elle. C'est la femme-fantôme qui la poursuit ici, comme dans sa propre maison. Pour la première fois, elle la nomme au pasteur. C'était une femme que Blumhardt avait beaucoup visitée. Constamment tourmentée, elle n'avait pu trouver le repos ; elle était morte, la conscience bourrelée de remords.

Quand j'entrai chez Gottlieb, raconte Blumhardt, celle-ci commença à s'agiter. Je prononçai une courte prière, au cours de laquelle revint le nom de Jésus. Tout à coup, elle roula les yeux, sépara violemment ses mains l'une de l'autre, et de sa bouche sortit une voix qui n'était pas la sienne et qui dit : « Ce nom m'est en horreur ! Tous les assistants frémirent. Dans mon effroi, je priai Dieu de me guider. Tout à coup l'idée me vint d'engager la conversation avec le fantôme :

« N'as-tu pas de repos dans la tombe ?

—Non.

—Pourquoi pas ?

—A cause de mes crimes.

—N'as-tu pas tout avoué ?

—Non, j'ai tué deux de mes enfants et je les ai enterrés dans un champ !...

—N'y a-t-il pour toi plus d'espérance ? Ne peux-tu pas prier ?

—Je ne puis plus prier.

- Ne connais-tu pas Jésus, qui pardonne les péchés ?
- Ce nom m'est en horreur !
- Es-tu seule ?
- Non.
- Qui est avec toi ?
- Le prince des ténèbres ! »

« L'entretien continua, ajoute Blumhardt, entre l'esprit et moi. Je lui demandai si je devais prier pour lui, et lui ordonnai de quitter Gottlieb. Il fit entendre un gémissement douloureux. Puis la scène changea soudain, Gottlieb frappa violemment des mains sur le lit, la crise était passée ! »

Quelques jours plus tard, les mêmes scènes se reproduisent. Les hommes présents se sentent frappés comme de coups de poing, Blumhardt seul excepté. Gottlieb se démène furieusement, s'arrache les cheveux et cherche à se faire du mal.

« Ce que j'ai souffert alors, dit Blumhardt, ne peut se décrire. Mon désir de voir terminé ce navrant spectacle devenait de plus en plus ardent, mais je ne pouvais reculer devant les puissances infernales. La pensée de mon Sauveur me donna le courage nécessaire. »

Un soir, Gottlieb se sent saisie au cou, comme par une main de feu. A ses cris, sa tante, qui la soignait, se lève, fait de la lumière, et voit le cou de sa nièce tout couvert d'ampoules. Le docteur, appelé le lendemain, en est confondu.

Quand le pasteur vint la voir, le mal avait empiré, Gottlieb paraissait morte. Elle se remit bientôt cependant, au point qu'elle semblait entièrement rétablie. Elle allait et venait sans aucune difficulté. Ce mieux dura plusieurs semaines.

Au mois d'août 1842, Gottlieb, pâle et défaite, se présente un jour au presbytère. Elle fait à son pasteur une description effrayante des douleurs dont elle souffre, tout particulièrement le mercredi et le vendredi.

Ses douleurs sont accompagnées de crachements de sang si violents, qu'elle craint d'en mourir.

Le bon Blumhardt est consterné.

En regardant cette pauvre enfant, dit-il, j'étais épouvanté de la force que possédaient encore les puissances des ténèbres. Que faire ? Fallait-il lutter par la magie contre la magie et chasser le diable par le diable ? Il me souvint alors du conseil qui m'avait été donné, de clouer le nom de Jésus à la porte de la malade, mais, me ravisant, je préfèrai combattre par les seules armes de la prière.

Le lendemain était un vendredi, jour fatal pour la pauvre fille. Un orage s'annonçait dans le ciel. Prise d'un accès de folie furieuse, Gottlieb cherche à s'ôter la vie. Ne trouvant pas de couteau, elle s'élançe dans la grange et allait se précipiter de la fenêtre, quand un éclair l'arrête court. Dans son délire, elle saisit une corde, l'attache à une poutre, fait un nœud coulant, y passe la tête... mais un autre éclair, la rappelant à elle-même, la retient dans son fatal dessein.

Blumhardt accourt, se met à prier, et sa prière est si efficace, qu'en quelques minutes la crise cesse, — mais pour recommencer bientôt. Des paroles incohérentes sortent de la bouche de Gottlieb. Blumhardt croit entendre les démons courroucés qui s'écrient « Tout est fini, tout est trahi ! L'alliance est rompue ! Tu en es cause, avec tes éternelles prières ! Malheur, malheur ! Tout est perdu ! Nous sommes 1067 ! Il y en a beaucoup d'autres de perdus, perdus pour toujours ! Malheur à eux ! »

« Le rugissement des démons, écrit Blumhardt, la lueur blafarde des éclairs, le grondement du tonnerre, la solennité des assistants, mes prières angoissées, tout cela formait une scène que nul ne pourrait se représenter. »

LE DIRECTEUR DU SÉMINAIRE de Karlsruhe, à qui Blumhardt s'était adressé dans son anxiété, lui répond par le passage Marc

9.29 : « Cette espèce de démons ne peut sortir, si ce n'est par la prière et par le jeûne. »

Ces paroles furent pour moi un trait de lumière, dit Blumhardt. Je me mis aussitôt à pratiquer le jeûne, et je m'en sentis encouragé et fortifié. Désirant en finir avec ces apparitions qui menaçaient de se perpétuer, je rassemblai toutes les forces de mon âme, et invoquant l'Éternel, je le suppliai d'anéantir une bonne fois la puissance de Satan. Cette prière, que je renouvelai plusieurs jours de suite, le Seigneur l'a exaucée.

L'issue de la lutte approchait, mais des heures terribles restaient encore à passer.

Gottlieb in avait le pressentiment de sa fin prochaine. Dans un accès de fièvre, elle s'était portée un coup mortel. La blessure, guérie comme par enchantement, s'était soudainement rouverte. Le danger était grand. On court au presbytère, on presse le pasteur de venir.

Pris ainsi à l'improviste, je me jetai à genoux, dit Blumhardt. Je me sentais si fort que je refusai de faire au diable l'honneur de me déranger pour lui. Je dis à la messagère « Que Gottlieb in se lève et vienne ici. Elle le peut, par la foi » Peu après, je l'entendis monter l'escalier. L'émotion que j'en éprouvai ne saurait se décrire.

C'est vers Noël 1843 que ces scènes pénibles prirent fin. Laissons encore la parole à Blumhardt :

Les puissances vaincues ne devaient se retirer qu'après un suprême effort. Bientôt le frère et la sœur de Gottlieb in sont en proie aux mêmes crises. Ces jours-là furent les plus affreux de ma vie. Il s'agissait de vaincre ou de mourir. Mais le Seigneur me soutenait visiblement, car, après quarante heures de veille, de jeûne et de prière, je n'éprouvais pas la moindre fatigue.

Le frère ne tarda pas à se remettre, mais il n'en fut pas de même de la sœur. Cette pauvre Catherine eût un véritable

accès de folie furieuse. On fut obligé de la tenir. Elle proférait des juréments affreux et menaçant de me mettre en pièces. Mais, chose surprenante, au milieu de tout cela, elle conservait sa présence d'esprit. On lui parlait, elle répondait avec bon sens, assurant qu'elle ne pouvait s'empêcher de faire ces folies. Vers minuit, la possédée fit entendre un long cri de désespoir, qui dura bien un quart d'heure, cri si perçant que la maison en trembla. La malade fut ensuite saisie de mouvements convulsifs d'une violence extraordinaire. Enfin le moment décisif arriva. Vers deux heures du matin, Catherine se renversant en arrière, s'écria d'une voix stridente, surhumaine « Jésus est vainqueur, Jésus est vainqueur ! » Le calme se rétablit peu à peu. Quelques jours plus tard, elle était rendue à la santé.

Quant à Gottlieb, elle eut encore quelques légères crises de convulsions. Mais, peu à peu, elle se fortifia, au point que sa santé finit par devenir excellente. Ses infirmités d'autrefois disparurent. Son caractère aussi s'est modifié, et elle se fait maintenant remarquer par sa piété, sa sincère humilité, sa modestie et son bon sens. Je pris chez moi la pauvre orpheline et je lui laissai le soin de mes enfants. La patience et l'amour qu'elle leur témoigna, m'engagèrent à lui confier, plus tard, la direction de l'école enfantine du village.

AINSI SE TERMINE L'ÉPISODE que Blumhardt appelle le Combat. Ces faits étranges ont exercé une influence décisive sur son esprit, et imprimé à sa vie une impulsion inattendue. Ils ont eu, à leur date, un retentissement facile à comprendre, et ont été appréciés de bien des manières. Les uns, avides de mystère, prirent un intérêt croissant à ce qu'ils envisageaient comme une lutte suprême entre la lumière et les ténèbres. Les autres, ne voyant en tout cela que des phénomènes du ressort de la médecine, regrettèrent de voir un homme de talent devenir à ce point le jouet de son imagination.

Les amis de Blumhardt essayèrent vainement de le détourner de la voie dans laquelle il s'était engagé. Barth, lui-même, ne

cessa de lui représenter sa conduite comme une faute, qui rendrait désormais impossible son ministère à Möttingen.

L'abandon dans lequel ses amis le laissèrent, tout en affligeant profondément Blumhardt, n'eut cependant aucune influence sur sa manière de voir. Il ne cessa de leur répéter que Dieu était avec lui, et qu'il n'était, lui, qu'un simple instrument entre ses mains. Il demeura donc inébranlablement attaché à ce qu'il croyait être la volonté du Maître.

LE RÉVEIL

La paroisse de Möttlingen jouissait en Wurtemberg d'une réputation fort étendue. Depuis plus d'un siècle, comme nous l'avons dit, elle avait eu le rare privilège de posséder des conducteurs spirituels d'un grand mérite.

Et cependant, elle ne semble pas avoir profité des nombreux avantages que le Seigneur avait mis à sa portée, car elle était loin d'offrir l'exemple d'un état religieux vraiment vivant. Barth l'avait quittée, au désespoir du peu d'effet produit par sa prédication.

« Chaque année, avait-il écrit à la fin de 1835, la légèreté et l'indifférence religieuse augmentent. La prédication n'a plus de prise sur mes auditeurs. Le niveau moral des inconvertis s'est encore considérablement abaissé — les meilleurs n'ont fait aucun progrès. J'ai beau prêcher, j'ai beau supplier ; mes paroles ne rencontrent aucun écho dans ces cœurs endurcis, et comme émoussés par trop de discours. » On dormait, nous l'avons déjà dit, aux prédications retentissantes de cet orateur distingué.

Cet état de mort spirituelle n'avait nullement pris fin à l'arrivée de Blumhardt. Celui-ci avait déjà exercé, pendant cinq ans, un ministère plein de dévouement et de zèle, sans qu'aucun changement apparent se fût produit. La même torpeur paralysait ces âmes, que rien ne semblait devoir réveiller. Blumhardt, lui aussi, s'en afflige. Son tempérament

optimiste ne le préserve pas du découragement, et il ne cesse de supplier Dieu qu'il daigne répandre son esprit de vie parmi ces morts. Mais courage, bientôt sa prière sera exaucée, car la parole de l'Éternel ne retourne jamais à Lui sans effet ! La bonne semence, répandue depuis tant d'années dans ce sol, stérile en apparence, va donner une riche moisson.

NOUS ALLONS RACONTER LES PHASES diverses du réveil qui, de Möttlingen, rayonna sur le pays presque entier.

Ce réveil, Blumhardt était loin de l'attendre ou seulement de l'espérer ; car il se produit au moment même où l'indifférence religieuse paraît être à son comble.

Si nous essayons d'en rechercher les causes humaines, nous avons le témoignage unanime des habitants de la paroisse, pour en faire remonter l'origine à tous ces pasteurs fidèles, qui ont prêché à Möttlingen la parole de vie. Il est un fait surtout, auquel chacun aime à revenir : c'est l'enseignement religieux de Barth, et spécialement la cérémonie de la confirmation, qui le termine. Cette cérémonie, que le pasteur savait entourer de la plus grande solennité, laissait, dans les cœurs et dans les consciences, une impression ineffaçable. Plusieurs des catéchumènes de Barth, après avoir longtemps abandonné le chemin du bien, s'y voyaient ramenés par les souvenirs de ce jour solennel.

Il ne faut pas méconnaître non plus l'impression profonde qu'avait produite, sur chacun, la maladie si étrange de Gottlieb Dittus. De telles scènes devaient frapper vivement des populations simples et crédules. Pendant longtemps, on avait vécu sous la constante préoccupation de ces faits extraordinaires. Non seulement le pasteur et sa famille, mais, peu à peu, tous les paroissiens, en sont extraordinairement affectés, les uns et les autres y voyant une manifestation solennelle des puissances du mal. Le retentissement qu'avait eu cette affaire, l'affluence croissante des curieux, le mystère qui planait sur ces événements,

le côté tragique de la maladie, l'anxiété du pasteur, le dénouement final, le cri de victoire « Jésus est vainqueur ! » — tout cela avait produit un ébranlement facile à comprendre, et dont on ne saurait nier l'influence.

Blumhardt attribuait à ces faits une grande part dans le mouvement de réveil. Nous pouvons nous en convaincre par la lettre suivante, écrite à un ami, qui venait de faire une visite à Möttlingen et disait avoir remarqué chez les habitants un sentiment de crainte pareil à celui dont il est fait mention dans les Actes des Apôtres.

Ta remarque est fondée, répond Blumhardt. Toutefois, il ne faut pas envisager cette crainte comme quelque chose d'extérieur, qui aurait agi mécaniquement, mais plutôt comme quelque chose de moral et de religieux. La victoire finale a brisé la puissance de Satan et rompu les liens qui retenaient les âmes captives. Ces âmes, délivrées du bandeau qui recouvrait leurs yeux, se voient telles qu'elles sont, ce qui les remplit d'effroi. Le mal, accompli à la légère, souvent même inconsciemment, pèse maintenant de tout son poids sur ces consciences réveillées. C'est ainsi, mon cher, et pas autrement, qu'il faut s'expliquer la crainte dont tu me parles.

Mais c'est plus haut, on le comprend, que Blumhardt cherche la cause réelle du réveil. Il s'y attendait si peu ne saurait s'en attribuer une part quelconque. C'est, à ses yeux, une manifestation exceptionnelle de cet Esprit de Dieu, qui souffle où Il veut, sans qu'on puisse dire ni d'où Il vient, ni où Il va.

Il peut nous paraître surprenant que Blumhardt se déclare aussi totalement étranger au réveil. Mais telle était bien sa conviction. « Je n'en ai été que le témoin, le simple spectateur, » dit-il souvent. En tout cas, il est permis d'affirmer que Blumhardt était peu enthousiaste de cette sorte d'éclats. La vraie piété aimant à se cacher, il redoute cette piété bruyante, avide de notoriété, dans laquelle son œil perspicace découvre

plus d'orgueil que d'amour réel de Dieu. Aussi, est-ce d'abord comme malgré lui, qu'il se voit entraîné dans le mouvement.

Nous pouvons comprendre, dès lors, que Blumhardt, voyant en tout cela l'œuvre de Dieu, et de Dieu seul, ait laissé les événements suivre leur cours. Qu'eût-il pu faire d'ailleurs, en présence de ce mouvement inattendu ?

Mais entrons, sans plus tarder, dans le récit lui-même ; nous verrons ensuite quelles furent, sur ce sujet, les impressions de Blumhardt.

LES PREMIERS SYMPTÔMES DU RÉVEIL datent déjà de l'hiver de 1841 à 1842, et se manifestent tout d'abord chez les catéchumènes. Ce n'est pas à dire que l'enseignement religieux de Blumhardt fût de nature à les provoquer. L'ancien professeur de Bâle était trop pédagogue pour ne pas deviner combien, en réalité, les catéchismes de réveil laissent peu de résultats sérieux. Il se bornait à exposer son sujet, simplement, presque froidement, et ne cherchait jamais à faire naître des sentiments religieux que ne comporte pas l'âge des catéchumènes. Ce n'est donc point à une pression quelconque exercée par lui qu'il faut attribuer ce qu'on va lire.

Laissons parler Blumhardt lui-même :

J'avais autour de moi une vingtaine de jeunes gens. Parmi eux, s'en trouvait un, dont les dispositions étaient des plus fâcheuses. C'était un mauvais sujet, qui s'était déjà distingué par plusieurs méchants tours ; aussi ne pouvait-on rien augurer de bon de son avenir, et chacun le considérait-il comme perdu. Un jour, je vis des larmes couler de ses yeux. J'en fus surpris, ne sachant à quoi les attribuer. Le catéchisme terminé, je le retins seul auprès de moi.

« Qu'as-tu, mon ami ? lui demandai-je. Pourquoi pleures-tu ? »

Il me répondit très naïvement : « Je sens que mes péchés me sont pardonnés. »

J'étais loin de m'attendre à pareille réponse, d'autant plus que jamais rien de semblable ne m'était arrivé auparavant. Quoi qu'il en soit, à partir de ce jour, un changement complet s'opéra en cet enfant.

DE NOUVEAUX SYMPTÔMES se font remarquer le jour du vendredi saint 1842, c'est-à-dire avant les événements racontés dans le chapitre précédent.

Le culte, sans être ce que le pasteur eût désiré, était cependant assidûment fréquenté. Les habitants de l'annexe répondaient à ses efforts en assistant, nombreux, à la classe biblique qu'il avait instituée à leur intention. Mais le sommeil persistant, dont nous avons déjà parlé, régnait toujours en maître, sans que Blumhardt eût encore trouvé moyen d'en triompher.

Ce jour-là, comme il attendait, dans la sacristie, que l'heure du culte eût sonné, il ne put s'empêcher de songer avec tristesse au sommeil dans lequel seraient plongés ses paroissiens, pendant ce saint jour. Cette pensée le remplit de découragement. Dans sa douleur, il éleva son cœur à Dieu par une fervente prière et sentit qu'il serait exaucé.

Le texte du jour était : Jean 19. 27 (Femme, voilà, ton fils ! —Voilà ta mère !). Blumhardt était si profondément ému qu'il prononça un sermon tout différent de celui qu'il avait préparé. Il parla de l'amour que le Sauveur crucifié a pour les siens. Ce discours, tout pénétré de l'émotion dont le pasteur était lui-même saisi, produisit une impression inaccoutumée. Bientôt une tête se releva, puis une seconde..., puis d'autres ; l'auditoire, entraîné, écouta jusqu'au bout. Le sommeil avait disparu pour toujours.

TOUTEFOIS, C'EST À NOËL 1843 que le mouvement de réveil s'annonce visiblement. Cette parole : « Jésus est vainqueur ! » sortie de la bouche de la possédée pendant cette nuit lugubre, avait été entendue d'un grand nombre de gens, et avait fait sur

eux une impression de terreur. Le lendemain matin, il n'était bruit d'autre chose. Quelques-uns affirmaient avoir entendu, à la même heure, une voix qui se promenait par la vallée, criant, d'un accent de désespoir : « Dans l'abîme ! dans l'abîme ! »

Ce cri, répété le matin, de bouche en bouche, avait augmenté l'effroi général, l'agitation était à son comble. Le sermon se ressentit de l'émotion du moment. Blumhardt avait pris pour texte le cantique de Marie (Luc 1. 46-55).

« Cette prédication, nous dit Blumhardt, fut un vrai triomphe. Tous les assistants en reçurent une impression profonde. »

Voici ce qu'il écrit à son ami Barth, des dispositions de ses paroissiens, ensuite des événements de cette nuit mémorable :

« On n'aime pas à parler ici de ces choses. Il règne au milieu de nous un réel effroi. Mes paroissiens viennent à moi l'un après l'autre, et me confessent leurs péchés. »

C'est chez les catéchumènes que ces dispositions sérieuses se manifestent tout d'abord. Pendant les jours de fin d'année, le pasteur reçoit d'eux des lettres confidentielles, dans lesquelles chacun confesse ses péchés.

L'enseignement religieux gagna dès lors ; l'Esprit de Dieu s'y faisait sentir davantage. A l'insu du pasteur, les jeunes catéchumènes se réunissent, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, pour prier.

BIENTÔT LES ADULTES SONT ATTEINTS à leur tour. Le soir du jour de l'an, un habitant du village, qui était rarement venu au presbytère, frappe à la porte. Cet individu ne jouissait pas d'une bonne réputation ; il était le boute-en-train de tous les mauvais tours que la jeunesse du village se permettait. C'était un mauvais sujet, si mal famé, à tant d'égards, et si faux, que Blumhardt n'aimait pas à s'entretenir avec lui, sachant d'avance qu'il en serait trompé.

Cet homme rencontre, à la porte du presbytère, le frère de Gottlieb, Hansjörg, attaché, depuis quelque temps, au service

de la maison. Il lui demande timidement s'il pourrait voir le pasteur.

« Comment, toi, dit Hansjörg surpris, toi, voir le pasteur ?

—Hansjörg, répond le visiteur, je suis dans une grande angoisse. J'ai été en enfer cette nuit, comme un pécheur perdu que je suis, et là, on m'a dit que le seul moyen d'en échapper était de m'adresser au pasteur. »

Hansjörg le conduit dans la chambre de Blumhardt. Celui-ci, lui désignant un siège, l'invite à s'asseoir.

« Non, pas ici, Monsieur le ministre, mais sur le banc des pécheurs.¹ »

Cet homme, pâle et tremblant, raconte Blumhardt, n'était plus le même.

« —Monsieur le pasteur, me dit-il, est-ce bien vrai que mes péchés peuvent m'être pardonnés et que je puis être sauvé ? »

Il m'assura qu'il n'avait pas dormi depuis huit jours, et que, si l'on ne pouvait le soulager du poids qui l'oppressait, il y succomberait. Je n'étais pas très sûr de cet homme, continue Blumhardt, aussi restai-je insensible à ses aveux. Je l'examinai avec attention, et lui avouai, bien nettement, que je n'avais aucune confiance en lui, et que je ne le croirais qu'après une confession franche et sincère de ses péchés.

Cependant, je ne voulus pas le laisser partir, sans avoir prié avec lui. Puis, chose que je n'avais jamais faite encore, je lui imposai les mains, et prononçai quelques paroles de bénédiction, qui le raffermirent visiblement.

Le lendemain 2 janvier, il revint et voici ce que Blumhardt en écrit à son ami :

Ce pauvre homme est revenu hier. Pendant qu'il se tenait là, sur le seuil de la porte, abattu et angoissé, une des servantes, le voyant dans cet état, ne put retenir ses larmes.

¹L'église luthérienne a conservé une confession des péchés, faite au pasteur, et à laquelle sont astreints tous ceux qui désirent prendre part à la cène.

Ce malheureux, qui était venu avec l'intention évidente de confesser ses péchés, fut, cette fois-ci comme la première, retenu par la timidité. Il revint plus tard, en disant au pasteur : « Aujourd'hui, Monsieur le ministre, je viens pour me confesser. »

Il le fit, dit Blumhardt, avec la plus entière franchise, et ses aveux m'ont donné un apeçu des abominations qui ont cours au sein de notre peuple. Il était si abattu que tout ce je pus lui dire, toutes les consolations que je m'efforçai de lui donner, furent inutiles. Son désir était qu'en vertu de ma charge, je lui donnasse l'absolution. C'était là, ajoutait-il, la seule chose qui put lui rendre la paix.

Je m'y refusai, remettant cela à une prochaine visite. Le lendemain matin déjà il revint. Cette fois encore, il insista pour que je lui donnasse l'absolution formelle de ses péchés. J'étais si heureux de voir ce pauvre pécheur sauvé, que je ne pus lui refuser plus longtemps ce que la confession d'Augsbourg, le catéchisme luthérien, non moins que les paroles de Jésus m'autorisaient à lui accorder et ce que je croyais également conforme à ma qualité de ministre de l'Évangile.

Je lui donnai donc l'absolution, par l'imposition des mains. Lorsqu'il se releva, cet homme était transformé ; son visage rayonnait de joie et de reconnaissance.

Le pasteur, de son côté, n'est pas moins profondément affecté par cette cérémonie. C'est là dans sa vie un moment décisif, comme l'a été celui où ces paroles « Seigneur Jésus, aide-moi ! » lui ont révélé la puissance de la foi. Blumhardt y revient sans cesse, comme à l'heure qui a donné à son âme une lumière nouvelle.

Jamais, dit-il, je n'oublierai l'impression que cela (l'absolution) fit sur moi, non moins que sur cet homme. Une joie inexprimable illuminait son visage. Quant à moi, je me sentais introduit dans une sphère nouvelle, où régnait seul l'Esprit de Dieu. Je ne m'en rendis pas compte, tout d'abord, mais je continuai

à agir de même, toutes les fois que des âmes oppressées s'adressèrent à moi.

Heureux et confiant, le pauvre pécheur pardonné dit à Hansjörg, avant de quitter la maison : « Je m'en vais maintenant parler à mes amis. Ils ont vu mes folies. Je veux aussi qu'ils apprennent par moi quel est le chemin du bonheur. »

Il tint parole.

Le lendemain, il se présente de nouveau à la porte du presbytère, ayant à son bras un de ses amis, abattu et angoissé, comme lui-même l'était la veille encore. Il le conduit au pasteur. Les mêmes scènes se renouvellent, avec le même résultat. Bientôt on voit venir un troisième pénitent, puis un quatrième, et ainsi de suite.

Blumhardt était profondément saisi de ces transformations inattendues. Son émotion se traduit dans un sermon qu'il prêcha, le 26 janvier, sur ce texte « La droite de l'Éternel peut tout changer. »

Ce sermon, raconte-t-il à son ami Barth, a été le signal de l'explosion générale. L'affluence est devenue si grande, que je suis occupé sans interruption, de sept heures du matin à onze heures du soir, à recevoir mes paroissiens. Des hommes qui autrefois ne m'inspiraient pas la moindre confiance, sont là, des heures entières, absorbés dans leurs pensées, attendant, dans la salle à manger, que leur tour vienne d'être introduits auprès de moi.

Le 27 janvier, Blumhardt écrit encore à son ami :

Hier, les gens se sont succédé, chez moi, sans interruption, jusqu'à huit heures du soir. Seize personnes sont ainsi venues se confesser. De ce nombre, il y en a une dizaine qui n'auront plus à revenir. En général, j'attends, pour les congédier définitivement, qu'elles aient trouvé la paix. En tous cas, chacun doit venir au moins trois fois auprès de moi. Il en est d'autres (ceux qui s'obstinaient à me cacher quelque chose, et qui, par

conséquent, ne trouvaient pas le repos), qui ont dû revenir jusqu'à six et huit fois. D'autres encore, en grand nombre, se sont déjà fait annoncer. Je te dirai, mais sous le sceau du secret, que X. a, depuis lundi, cessé complètement de boire de l'eau-de-vie. Il a pris cette décision, sans que je lui eusse rien dit. Réjouissons-nous avec tremblement !

Le mardi, 30 janvier, il écrit encore :

Hier, de huit heures du matin à onze heures du soir, les visites n'ont pas cessé. Il m'en est venu trente-cinq. Tous ces gens étaient en proie aux remords les plus cuisants. Ils demandaient la paix avec larmes et avec supplications. Dans bien des cas, j'ai administré l'absolution, comme la première fois, tant les cœurs me paraissaient brisés. Il est d'autres personnes que j'ai fait revenir. Vingt-quatre d'entre elles ont trouvé la paix. Tous les soirs, il y a réunion d'édification, pour hommes, chez F. On se réunit du reste chez n'importe qui ; mais surtout chez G., dont la maison est, d'ailleurs, toujours ouverte à tous. Le mouvement s'étend et s'accroît.

Dans une lettre du 3 février, nous trouvons ce qui suit :

La salle à manger est toujours remplie de gens que l'angoisse amène chez moi. Ils attendent que leur tour soit venu de passer dans ma chambre d'étude, où je les reçois en particulier. Les hommes les plus endurcis versent des larmes dont la vue seule me remue jusqu'au fond du cœur.

Dans cette même lettre, Blumhardt annonce à son ami qu'ensuite de la prédication dont nous avons parlé, soixante-sept personnes sont déjà venues à lui.

CE NE SONT PAS DES IMPRESSIONS vagues et fugitives, des illusions qui poussent ces gens à chercher la paix. La conviction de péché est si vive et si profonde que ceux qui en sont saisis n'ont aucun repos, avant d'avoir confessé leurs fautes.

Il est aisé de se représenter l'embarras de Blumhardt, en présence de sentiments aussi vrais et aussi profonds. Que devait-il faire, en face de ces hommes jusque-là plus ou moins insensibles à toute émotion religieuse réelle, et qui, maintenant, font preuve de scrupules de conscience, dont il les eût à peine crus capables ?

Était-ce embarras ? Était-ce, plutôt, la conviction que Dieu opérait et qu'il fallait le laisser agir ? Quoiqu'il en soit, Blumhardt prend vis-à-vis de ces gens la position de la plus absolue neutralité. Calme, presque indifférent, toujours plein de mansuétude, il laisse parler ceux qui viennent à lui. Jamais il n'essaie de s'imposer à ceux qui lui ouvrent leur cœur, ni d'exercer la moindre pression sur leur conscience. Mais il exige la vérité tout entière. Il est habile à démasquer les faux-fuyants derrière lesquels on essaie de se retrancher. Il ferme impitoyablement la bouche à ceux qui viennent avec de belles phrases arrangées d'avance, à ces gens qui font parade de leurs visites au pasteur.

Et il y en avait de ceux-là. Ainsi qu'il arrive souvent dans les crises religieuses, il ne manquait pas, à Möttlingen, de gens qui se faisaient illusion sur leurs propres sentiments, et, se trompant eux-mêmes, se présentaient au pasteur sous de fausses apparences.

Dans la lettre du 3 février, que nous avons déjà citée, nous trouvons le passage suivant, qui nous montre de quelle prudence Blumhardt devait parfois s'armer.

Il en est un grand nombre qui m'avouent ne venir ici que parce qu'ils voient les autres se bien trouver de leurs visites au pasteur. Ils voudraient, eux aussi, posséder la paix et la joie. Il y a naturellement bien des lacunes chez plusieurs d'entre eux. Mais enfin, qu'importe ! Une fois venus auprès de moi, ils finissent tous par entrer de bon cœur dans le mouvement.

Il se forme, un peu partout, des réunions de prières. Une piété sérieuse se manifeste dans les familles. Mes conférences

populaires, pleines d'entrain, malgré leurs imperfections, sont des moyens actifs de propagande. Si seulement tu pouvais voir combien chez nous tout est changé ! Dieu en soit loué ! Puisse-t-Il m'aider toujours et me donner de rester prudent, patient et plein de charité !

Le mouvement gagne bientôt l'annexe de Haugstett. Ce village s'était, de tout temps, montré récalcitrant à l'endroit du pasteur, auquel on aimait à faire opposition. Cette hostilité ne manque pas de se faire jour à l'occasion du réveil. On se moquait de ceux qui se rendaient au presbytère. A la fin cependant ces dispositions se modifient. Tel mari, qui avait repris sa femme de ce qu'elle aussi était *allée*, venait lui-même, huit jours après, regrettant ses mauvais sentiments, et avouant, avec larmes, n'avoir joui, dès lors, d'aucun instant de repos.

Comme on pouvait s'y attendre, les gens des *réunions*, c'est-à-dire les séparatistes, se tinrent d'abord prudemment à l'écart. Ils suivaient d'un œil soupçonneux les agissements du pasteur, et interprétaient sa manière de faire dans le sens le plus défavorable. Mais, malgré cela, c'est en eux, en réalité, que le travail de l'esprit de Dieu fut le plus profond et le plus efficace.

L'un des directeurs de la réunion aborda un soir Hansjörg, dans la cour du presbytère, en ces termes :

« Eh ! Hansjörg, c'est du catholicisme ce que fait le ministre !

—Crois-tu ? Il n'exige de confession de personne, mais quand les gens viennent à lui, pour avoir la paix, il est bien obligé, comme tout autre pasteur, de leur venir en aide. As-tu, toi, le pardon de tes péchés ?

—Mais, sans doute !

—Eh bien ! voudrais-tu empêcher les autres d'obtenir aussi le pardon ? »

Quelques jours plus tard, ce même individu revient au presbytère. Il fait à Hansjörg des excuses de ce qu'il lui a dit,

ajoutant qu'il en avait été tourmenté depuis lors. Lui aussi se présente au pasteur, le cœur oppressé, et, l'entretien terminé, s'en retourne chez lui, non plus comme un homme sans reproche, mais comme un pauvre pécheur réconcilié avec Dieu par sa grâce.

Tôt après, un des membres les plus influents de la réunion se présente également à la porte du presbytère. C'était un homme pieux, estimable — et estimé, non sans raison. Il rencontre Blumhardt sur l'escalier, et lui dit :

« Monsieur le ministre, puisque chacun vient, j'ai pensé que je devais... »

—Comment, toi aussi, tu as quelque chose sur la conscience ? lui demande le pasteur.

—Pas précisément, mais...

—Mais sans doute, interrompt Blumhardt, qui connaissait son monde, je le savais bien, tu es le brave, l'excellent A. ! »

Puis lui tendant la main avec cordialité, il le prie de l'excuser, et le congédie amicalement.

Le lendemain, de grand matin, le même homme revient au presbytère. Il désirait beaucoup voir Monsieur le pasteur. Il lui avoue qu'il avait passé une nuit terrible. Tous ses péchés s'étaient dressés devant lui. Cette fois-ci, il vient, non plus comme le brave, l'honnête A., mais comme un pécheur des plus coupables.

J'ai bien pensé qu'il reviendrait, écrit Blumhardt, car depuis le moment où je l'ai congédié, je me suis senti obligé de prier pour lui sans relâche.

LE RÉVEIL S'ÉTEND de plus en plus. Le travail de Blumhardt en est naturellement augmenté. L'affluence des visiteurs est telle qu'à peine il a le temps de prendre ses repas.

Toute la journée, écrit-il à son ami (à la date du 10 février), jusque vers minuit, j'ai des gens chez moi, et, à 6 heures du matin, d'autres m'attendent déjà. Ils se succèdent ainsi, toute

la journée, sans relâche. Je n'ai pas un seul instant pour mes autres devoirs. Hier, au catéchisme, la salle d'école était comble. Je dus renvoyer les visites à plus tard, afin de préparer mon numéro de la *Feuille mensuelle*. Aujourd'hui, j'aurai, naturellement, d'autant plus de besogne. Si cela continue..., et pourtant, que faire ? Comment pourrai-je m'en tirer ? Je ne sais. Tout ce monde verse des larmes de repentance. Je crains de ne pouvoir suffire à la tâche. Songe à la variété des caractères, aux crimes et aux abominations, dont le récit souvent me confond, et tu comprendras les difficultés extrêmes de ma situation ! Les réunions privées, soit au village, soit à la cure, attirent un si grand nombre de gens, que je serai obligé d'en organiser de nouvelles.

Nous ne pouvons résister au plaisir de donner ici des fragments de lettres que Barth écrit à un ami, désireux d'être renseigné au sujet du réveil. Le témoignage d'un homme aussi sérieux et aussi plein de bon sens, mérite d'être cité.

Dimanche dernier, je suis allé à Möttlingen, avec S.. J'y ai vu plusieurs des *réveillés*. Cela fait du bien de les voir. Il est vrai qu'un grand nombre de ces gens étaient réveillés depuis longtemps, et qu'ils fréquentaient les réunions ; mais c'étaient des âmes engourdis, et le réveil qui les a saisis leur était nécessaire. Quoi qu'il en soit, ce mouvement est pour moi un vrai miracle.

Dans une autre de ses lettres, nous lisons :

Des années durant, nous semons, sachant que la semence est bonne et que Celui qui nous l'a donnée ne nous a pas trompés. Et pourtant rien ne lève. Les hommes sont aujourd'hui ce qu'ils étaient hier. Courage, cependant, car tout n'est pas perdu ; tôt ou tard, la semence donne son fruit. J'en ai maintenant sous les yeux une preuve frappante. A Möttlingen, Machtolf a prêché l'Évangile avec une grande force, pendant plus de trente-sept ans ; après lui, est venu Gross, dont le ministère béni a duré quatorze ans. Vint ensuite un autre ministère

de dix années, pendant lesquelles fut maintenu ce qui avait été établi. Après quoi, j'ai travaillé, moi aussi, dans ce même terrain, pendant quatorze ans, dans l'espoir de moissonner un jour. Cette joie m'a été refusée ; il paraît que je n'en étais pas digne. Mon successeur, Blumhardt, a exercé pendant cinq années un ministère zélé et laborieux. Il semblait que le mal empirât — le niveau moral baissait, la vie intérieure des hommes, autrefois pieux, déclinait, mais, voici que, depuis quelques semaines, a éclaté un embrasement, qui va s'étendant de jour en jour. Les uns et les autres, même les plus récalcitrants et les plus matériels, viennent, le cœur angoissé, auprès du pasteur. Ils sont opprimés, ils versent des larmes, ils confessent leurs péchés, et tous obtiennent la paix qu'ils cherchent. Les crimes avoués font peur, mais ils sont avoués. Au moment où je t'écris, plus de cent cinquante personnes se sont déjà confessées. Il y a des octogénaires, il y a des enfants. Cette flamme s'est étendue jusqu'à l'annexe, où régnait, autrefois, l'indifférence la plus absolue. Dans ce dernier village, plus de vingt personnes se sont ouvertement confessées. A la noce de la fille d'un des adversaires acharnés du mouvement, on a chanté les plus beaux cantiques de notre recueil, et rendu ainsi un témoignage éclatant à l'Évangile.

Chose vraiment digne de remarque, ces gens se reportent toujours aux impressions qu'ils ont reçues, du temps de Machtolf, de Gross et aussi de mon temps. Ce qui a été, par là, remis en pleine lumière, c'est l'importance extrême de la confirmation. Presque tous, en effet, reconnaissent que c'est à ce moment de leur vie qu'ils ont senti l'aiguillon dont ils n'ont pu, dès lors, être délivrés.

Revenons à Blumhardt. Au commencement de mars, il peut écrire à son ami la lettre suivante, relative aux fruits visibles du réveil :

Pense donc, hier, j'apprends que mes catéchumènes s'assemblent chaque jour chez M., où ils ont des réunions d'édification ! Ils prient ensemble à genoux, l'un après l'autre ; ils chantent des

cantiques et lisent la Bible. Chacun d'eux est ensuite invité à dire ce qu'il sait, sur le fragment qui a été lu. Tout se passe si bien et si simplement, que l'on ne peut assister à ces réunions, sans en être profondément ému.

A MESURE QUE LE MOUVEMENT de réveil s'étend, Blumhardt en comprend mieux la grande importance. Une force irrésistible l'entraîne. En se voyant entouré de tant d'âmes, dont les besoins religieux sont si visibles, il éprouve l'ardent désir d'assister bientôt à une effusion nouvelle du Saint-Esprit se répandant sur l'église tout entière, comme au jour de la Pentecôte ; car il n'admet pas que le mouvement puisse s'arrêter à Möttlingen. Entraîné par ce courant d'idées, il se prend à désirer que les forces toutes particulières et les dons spéciaux, départis aux apôtres et aux premiers chrétiens, soient également répandus sur les fidèles d'aujourd'hui. Pour nous en favoriser, le Seigneur n'attend, pense-t-il, qu'une chose, c'est que nous les lui demandions.

C'est dans les réunions consacrées plus particulièrement aux jeunes gens que la pensée lui vient de prier pour une nouvelle effusion du Saint-Esprit. Ces préoccupations de Blumhardt nous montrent quelles étaient alors ses dispositions dominantes. Il est loin de s'enorgueillir de ce qui se passe autour de lui, ou même de se croire l'objet des faveurs spéciales de Dieu. Au contraire, les événements dont nous parlons éveillent en lui le vif sentiment de sa profonde misère, et du besoin constant où il est d'un secours d'En-Haut.

Il suffit de se représenter ce qu'étaient ses journées, pour comprendre que de pareilles pensées s'agitassent au fond de son cœur. Chaque jour, de six heures du matin à minuit, il doit écouter le récit émouvant et souvent terrible des angoisses et des remords qui tourmentent les âmes. Il a une vue claire, nette, du besoin de réconciliation et de paix, qui réside au plus profond de la conscience humaine. Il comprend, maintenant,

comme jamais encore, que Dieu est l'aspiration suprême de notre nature, la condition absolue de notre bonheur. Comment s'étonner que Blumhardt demande à Dieu de donner à nouveau aux hommes cet Esprit, qui seul réveille les consciences et ouvre les cœurs ?

Une lettre, écrite à Barth à cette date, nous fait voir ce qu'était son activité, et dans quel cercle d'idées et d'impressions il se mouvait alors.

Ne me blâme pas, lui dit-il, de ce que j'écris si peu, car, à moins de fermer ma porte impitoyablement, je n'ai, à la lettre, pas une minute à moi. Fermer ma porte, je ne puis m'y résoudre, à la vue de tant de pécheurs que l'angoisse oppresse. Hier, par exemple, ceux qui attendaient en bas durent laisser passer, avant eux, un malheureux, dont la vue faisait pitié. Dans la réunion privée d'hier, il y avait une vingtaine d'hommes, et aujourd'hui, il y en aura plus encore. Tout se passe si bien ! Nous ne sommes qu'un cœur et qu'une âme ! Les réunions durent trois heures. Ma femme tient aussi, régulièrement, une assemblée de *fileuses*. Elle a organisé, en outre, une réunion spéciale pour femmes, qui a lieu le lundi, chez la marchande de tabac.

Il ne se passe pas de jour, dit-il encore dans cette lettre, qu'il ne me revienne quelque chose au sujet de tes confirmations. X., lui-même, m'en a parlé.

Ailleurs, il écrit :

Mes conférences marchent à souhait. Lundi, trente-et-un jeunes gens ; mardi, vingt-et-un hommes ; mercredi, quarante-six ; soit, quatre-vingt-dix-huit hommes, qui, tous, se sont exprimés si ouvertement, si franchement, que je me croyais à la conférence générale de Bâle. Jeudi, trente-trois femmes ; hier, cinquante ; total, quatre-vingt-trois. Tout s'est également fort bien passé.

Quelques jours plus tard, il écrit encore :

La *Feuille mensuelle* paraîtra aujourd'hui, mais je ne sais trop comment. Ecoute plutôt : hier matin, visites et corrections d'épreuves. Je trouve grand'peine un moment pour courir à l'annexe. Là, réunion de prières et catéchisme. De plus, vingt-et-une personnes annoncées, puis, vingt-six enfants qui viennent me demander ma bénédiction. C'est à peine si je suis de retour à 6 heures du soir. A mon arrivée je trouve des gens qui m'attendaient depuis longtemps, entr'autres K. A onze heures et demie du soir, je n'avais pas encore pu me remettre a mon ouvrage ; il était donc bien tard, mais, qu'arrive-t-il ? Sans compter quelques petites occupations, que m'ont occasionnées mes propres enfants, à 2 heures du matin, on sonne à ma porte. La vieille M., me dit-on, est mourante. J'y cours. La veille encore je l'avais vue chez moi. En arrivant, je compris au tremblement qui l'agitait que le mal était grave. Je fis ce que je pus. Soit dit passant, j'ai appris là que, le jour précédent, dix enfants s'étaient réunis dans la chambre de cette femme, et qu'ils avaient prié à genoux, pour le roi, pour le pasteur et pour tous les hommes. Je n'étais pas plus tôt rentré chez moi qu'on sonne de nouveau. Le fils du syndic se meurt. Je repars immédiatement, mais, cette fois, j'arrive trop tard : l'enfant était mort.

PUISQUE NOUS AVONS PARLÉ des enfants, venus auprès du pasteur pour lui demander sa bénédiction, disons que le réveil s'est étendu jusqu'à eux. Blumhardt raconte, à leur sujet, bien des détails que nous ne jugeons pas à propos de relever ici. Nous devons dire, cependant, qu'il y eut chez eux bien des exagérations que le pasteur désapprouvait. Les réveils, comme toute autre chose, donnent lieu, parfois, aux manifestations d'une piété malsaine. C'est ce qui arriva à Möttlingen. Des abus s'introduisirent, surtout parmi les enfants. Eux aussi, veulent avoir leurs réunions de prières. Chacun éprouve le besoin de prier, à son tour, en public. Blumhardt avait trop de bon sens pour ne pas être choqué de faits semblables. Un jour, il apprend

que les élèves d'une classe se sont réunis pour prier ensemble, pendant les quelques minutes de repos qu'on leur accordait entre les leçons, et que, après cela, ils étaient retournés à leurs devoirs distraits et nonchalants. — « Je leur aurais donné quelques bons soufflets ! dit-il. Des prières comme celles-là ne sont pas des prières. On aurait dû y mettre ordre. »

Les enfants viennent aussi chez le pasteur, pour lui demander de les bénir ; quelques-uns d'entre eux lui font la confession de leurs péchés. Blumhardt est effrayé à la vue du mal qui existe dans un jeune cœur. « Combien la nature de l'enfant est déjà mauvaise ! écrit-il un jour à Barth.

Bientôt cependant, Blumhardt met fin à ces manifestations contre nature. Il voulait qu'on surveillât les enfants, qu'un les suivit de près, mais qu'on se gardât bien de les mettre ainsi en avant.

A MESURE QUE LES ÉVÉNEMENTS se déroulent et que le réveil s'étend, la foi et l'espérance du pasteur augmentent. Dans une lettre à Barth, datée du 29 mars, nous lisons :

Joies et luttes ! les deux en proportions égales. Il est bon qu'il en soit ainsi. Et que dirais-tu si j'avais des dangers à courir ? Après tout, pourquoi pas ? Chaque jour ne signale-t-il pas une victoire ? Là où il y a lutte, là seulement il y a triomphe.

Le Seigneur nous tient en réserve de grandes bénédictions. Continuons à croire, et à prier avec patience. Le mouvement, qui persiste et s'accroît, est une preuve évidente que des choses plus grandes encore vont s'accomplir. Je me réjouis d'avance, comme un enfant, de voir arriver la semaine sainte.

A PÂQUES, LA PAROISSE entière (y compris Haugstett) est gagnée au mouvement, qui s'étend bientôt au loin. Dans les localités voisines, et même dans des villages reculés de la Forêt-Noire, on voit poindre des symptômes avant-coureurs d'une vie nouvelle.

Des événements semblables ne pouvant rester longtemps ignorés, le bruit s'en était promptement répandu. Les railleries dont ce réveil fut l'objet, soit dans la presse, soit dans le public en général, avaient contribué à le faire connaître et par contre-coup à lui acquérir des partisans. Tel homme qui d'abord s'était tourné du côté des rieurs, finissait, lui aussi, par être entraîné. La curiosité s'en mêlant, on vit bientôt arriver à Möttlingen une foule d'étrangers, désireux de voir de leurs propres yeux ce qui en était de ces choses extraordinaires.

Un jour, à l'enterrement d'une personne fort peu connue, Blumhardt, à son grand étonnement, voit l'église remplie de gens n'appartenant pas à son troupeau. Dès ce moment, les auditeurs forains assistent en nombre toujours croissant aux cultes du dimanche.

À la date du 6 avril, Blumhardt écrit à son ami :

L'espace qui entoure l'église (le cimetière) ne suffit plus à contenir tout le monde. N'est-ce pas une preuve que nos collègues, eux aussi, doivent ouvrir la porte ?

Blumhardt souhaitait avec ardeur que les pasteurs du voisinage s'associassent à lui dans cette œuvre, dont l'importance et la nécessité lui paraissaient de jour en jour plus évidentes. C'était, à ses yeux, le seul moyen de retenir les gens dans leurs propres paroisses.

Car, il faut le dire ici à l'honneur de Blumhardt, ce n'est pas avec plaisir qu'il voit venir à lui des étrangers. Il songe à ses collègues dont les cultes sont abandonnés, et cette pensée lui cause une vive peine.

Mais que faire ? écrit-il à ce sujet, comment arrêter le courant ? Ce réveil, si surprenant et si extraordinaire à tant d'égards (il faut l'avoir vu pour se le représenter), m'a fait réfléchir et prier beaucoup. Si le Seigneur était là, agissant, ne devais-je pas accepter les soucis, l'angoisse, les interprétations malveillantes, les luttes et les combats, plutôt que d'entraver ce mouvement

par des considérations tout humaines ? Je résolus de ne pas encourager l'affluence du dehors, et personne n'oserait soutenir que j'aie attiré les étrangers, en les flattant. Au reste, ce qui me consolait, c'était la pensée que mes collègues verraient bientôt leurs églises se remplir, quand la mode de venir à Möttlingen serait passée. Je pourrais nommer des pasteurs qui encourageaient plutôt leurs paroissiens à venir chez moi. Ces visites ont-elles produit un bon résultat ? C'est ce que je ne suis point en mesure d'affirmer ; les autres sont mieux placés que moi pour répondre à cette question. En tous cas, je n'ai rien fait, ni pour attirer, ni pour repousser ceux qui venaient à moi ; — sur ce point, ma conscience est tranquille.

Du reste, il est aisé de comprendre que les visites de gens que je ne connaissais point, devaient m'être plutôt désagréables. En général, on venait à moi sous l'impulsion de circonstances très intimes dont on désirait m'entretenir, et pourtant il m'était impossible de m'occuper de ces gens, comme s'ils eussent été mes propres paroissiens. Souvent, on me parlait de fautes cachées, dont on ne pouvait plus garder le secret. Cela me mettait dans un grand embarras, car mes collègues, auxquels je renvoyais ces personnes, ne partageaient nullement mes idées à l'endroit de la confession. Voici ce que je faisais, dans ces cas-là. Quand le fardeau qui les oppressait était trop lourd, j'engageais ces gens à s'ouvrir à un ami sûr, sous le regard de Dieu, conformément à cette parole de l'apôtre Jacques : « Confessez vos péchés les uns aux autres. »¹ Si votre repentance est sincère, leur disais-je, et si vous avez l'intention arrêtée de changer de conduite, vous obtiendrez l'assurance du pardon, surtout si vous scellez cet engagement par la communion au corps et au sang de Christ.

C'est ainsi que je procédais avec les gens du dehors. Souvent, je le reconnais, ils me faisaient des déclarations si intimes, que leurs aveux ressemblaient singulièrement à la confession auriculaire. Mais, que je les aie considérés comme membres de mon troupeau, et ainsi attirés à moi, c'est ce que je nie de la façon la plus catégorique. Je dois dire, cependant,

¹ Jacques 5.16

que mes collègues rendraient un service réel à leurs paroissiens, s'ils cherchaient à réveiller en eux le sentiment des fautes secrètes, et s'ils les engageaient à s'en charger par une confession franche et sincère.

Il faut convenir ici qu'en exprimant le vœu de voir ses collègues adopter sa manière d'agir, Blumhardt oubliait trop qu'ils n'avaient pas eu, comme lui, les circonstances exceptionnelles qui l'avaient lentement préparé. N'avait-il pas été surpris lui-même par les événements, et entraîné, presque contre son gré, dans une voie dont il n'apercevait pas l'issue ? Si comme il l'avoue, il hésita d'abord et crut devoir résister à ce renouement, dont il n'entrevoyait pas très bien la direction, pouvait-il raisonnablement s'affliger, ou même s'étonner, de voir ses collègues éprouver, eux aussi, une vive répugnance à le suivre sur ce terrain ? Les innovations de Blumhardt étaient trop étrangères à l'église protestante pour ne pas effrayer des hommes sérieux, qu'une prudence, fort louable assurément, retenait dans la route ordinaire et connue.

Si nous approuvons la prudente réserve dans laquelle s'enfermèrent les collègues de Blumhardt, ce n'est pas à dire que nous doutions de la sincérité du réveil de Möttlingen. Il est impossible, en effet, d'assimiler ce mouvement à ces réveils à l'américaine, entraînements factices, qui ne laissent après eux que des résultats problématiques. Ici tout est vrai. On sent que Dieu lui-même agit sur ces cœurs et sur ces consciences. Cette conviction de péché, qui se produit avec tant de force, nous en est un sûr garant. C'est l'Esprit de Dieu, seul, qui peut faire sortir de l'ombre les interdits, et les pousser ainsi à la lumière qui les condamne.

N'oublions pas, non plus, les difficultés que rencontrent ceux qui s'associent à ce mouvement. Il leur fallait certainement du courage pour triompher des obstacles qu'ils rencontraient ; car les railleries, on le devine, ne leur manquaient pas.

On se moquait volontiers des *pèlerins de Möttlingen*, et il ne leur fallait pas peu d'énergie pour braver les sarcasmes et les quolibets auxquels ils étaient exposés.

Au reste, il est un moyen infaillible d'apprécier la sincérité et la valeur d'un réveil religieux ; c'est de le juger à ses œuvres. Si l'on examine, à ce point de vue-là, le mouvement de Möttlingen, on se convaincra aisément qu'il ne resta pas sans effet. On ne se bornait point à la confession de ses péchés, on portait des fruits de repentance. Partout les vieilles inimitiés qui divisaient les familles, disparaissent et les réconciliations les plus inespérées s'opèrent chaque jour. Les restitutions ne sont point rares non plus. Il ne serait pas difficile d'énumérer des cas frappants de la saine influence que ce mouvement exerça sur la population en général.

Un marchand de Calw, nous dit Blumhardt, m'a cité le fait d'un homme très bien mis, qui, à la faveur de l'obscurité, entra dans son magasin, déposa une pièce d'argent sur le comptoir, et s'éloigna précipitamment, sans se faire connaître. Vraisemblablement, il avait lésé le marchand d'une manière ou d'une autre, et sa conscience, réveillée, lui faisait un devoir de restituer le bien mal acquis.

Des gens fort pauvres, en payant l'intérêt d'une dette, reçurent de leur créancier une quittance pour deux années, au lieu d'une. En rentrant chez eux ils remarquèrent l'erreur et en profitèrent, l'année suivante, pour se dispenser de payer l'intérêt dû. Quand le réveil les eut atteints, ils ne purent garder le secret plus longtemps ; leur conscience les tourmenta, jusqu'à ce qu'ils se rendissent auprès du pasteur, et lui avouassent leur faute. A l'instigation de celui-ci, ils racontèrent tout à leur créancier, le priant d'avoir patience, attendu qu'ils étaient dans l'impossibilité de le payer à l'instant. Ils avaient espéré, comme Blumhardt, du reste, que leur demande serait agréée. Il n'en fut rien. Le créancier, irrité, exigea le paiement immédiat de

la dette, mettant ainsi cette famille dans une grande gêne. Ces faits et d'autres semblables, ne témoignent-ils pas du sérieux qui présidait au réveil ?

Mais ce besoin de repentance, et surtout de confession, si étrange qu'il nous paraisse, nous révèle mieux encore la nature des sentiments qui animaient les âmes. Blumhardt a essayé d'en donner une explication. Nous reproduisons ses propres paroles :

Il vient un moment dans la vie où l'homme éprouve une vague inquiétude, et s'aperçoit qu'une chose lui manque. Alors naît en lui le besoin profond d'un bien qu'il ne connaît pas encore, et qui lui paraît néanmoins indispensable. Pourquoi, se demande-t-il, suis-je donc si pauvre, si faible, si misérable ? Comment se fait-il que j'aie si peu de consolation, d'assurance, de certitude, dans mes pensées, dans ma foi, dans mon espérance ? Un temps vient où tous découvrent en eux-mêmes ce vide indicible et douloureux. C'est alors que, voyant des hommes en possession de ce qui leur manque à eux, ils se tournent vers ceux-là et leur disent : « Nous voulons aller avec vous. » Ils apprennent de ces privilégiés comment Dieu s'est manifesté à eux, et comment Il les a bénis. Tous veulent alors jouir de ces grands bienfaits. C'est là le commencement des conversions, telles que nous en offre parfois le monde païen, et telles aussi que la terre entière nous en donnera un jour l'exemple. — Alors ceux qui ont choisi la bonne part se verront entourés des âmes qui en sont privées et qui la désirent. Puissent ces jours bénis venir bientôt ! Quelle joie pour les fidèles !

Il est, du reste, toujours heureux que l'homme cherche du secours auprès de l'homme. La piété égoïste, satisfaite d'elle-même, croit n'avoir besoin de personne. Celui qui n'a besoin de personne, qui ne demande à personne des conseils, ne va jamais bien loin. Ceux-là seuls qui, ayant besoin de leur semblable, ne craignent pas de s'adresser à lui, reçoivent les plus riches bénédictions de Dieu et font de réels progrès.

Adressons-nous donc les uns aux autres et cherchons à nous donner tout ce que nous pouvons nous communiquer de biens spirituels. Quand le Seigneur met au cœur des hommes de se rapprocher, pour se fortifier en Lui, c'est vraiment là un temps de bénédiction.

SI, MAINTENANT, ARRIVÉS A CE POINT du récit, nous jetons un regard d'ensemble sur ce mouvement, pour nous rendre compte, soit de la méthode de Blumhardt, soit de l'esprit dans lequel il agit, nous y trouvons plusieurs traits intéressants à signaler.

Ce qui frappe dans tout ce que nous avons vu jusqu'ici, ce qui ressort avec une incontestable évidence, c'est la spontanéité du réveil.

Ni le pasteur, ni les paroissiens, ne l'ont prévu ou cherché. Tous sont entraînés, comme par une force irrésistible.

On ne peut s'empêcher, en effet, d'y reconnaître la présence d'une volonté autre que celle du pasteur. C'était bien l'opinion de Blumhardt. De là cette neutralité qu'il sait et qu'il veut conserver, au cours des évènements. Du moment que Dieu lui-même les inspire, il eût été superflu à lui de s'interposer, soit pour les diriger, soit pour les précipiter. Il se garde donc soigneusement d'exercer une pression quelconque et de faire du réveil sa chose. Soit dans ses entretiens particuliers, soit dans ses prédications, il évite de se poser, lui, pécheur, en face d'autres pécheurs, pour les condamner, leur mettre l'épée dans les reins et les forcer à demander grâce.

Un jour qu'il prêchait dans une ville étrangère, le pasteur de la paroisse le prévint de l'esprit mondain de son auditoire, espérant que, dans sa prédication, Blumhardt tiendrait compte de cet avertissement. Quelle ne fut pas sa surprise de l'entendre parler sans la moindre sévérité, comme un ami à ses amis ! Le pasteur en ayant fait la remarque à Blumhardt, voici quelle fut la réponse de celui-ci :

L'Évangile, tout entier, pousse les cœurs à la repentance. Ce qui sort d'une âme repentante produit la repentance, quand même ce ne seraient que des paroles de grâce. Mais, ce qui sort d'une âme qui n'a pas passé, elle-même, par le repentir, vient se briser, comme une bulle de savon contre les murs d'une forteresse.

On le voit, Blumhardt était en cela bien différent de ces chrétiens qui s'occupent beaucoup des autres, les pressant de se donner à Dieu, et qui oublient de se demander si eux-mêmes lui appartiennent véritablement. Rien ne lui était plus antipathique que ces hommes constamment en souci d'autrui et négligents de leur propre sanctification. Quant à lui, il avait des scrupules infinis à l'endroit de ses auditeurs. Il se gardait soigneusement d'agir sur leur imagination ; il voulait que chacun fût soi-même, et rien de plus. Cette sincérité absolue de l'âme qui se donne pour ce qu'elle est, sans se draper dans des vêtements d'emprunt, était, pour lui, un des signes les plus certains d'une piété réelle et vivante. Il se gardait donc soigneusement de tout ce qui, chez autrui, aurait pu produire l'illusion.

Un autre trait de caractère à signaler chez Blumhardt, c'est sa profonde humilité. Contrairement à ces chrétiens qui partent de l'idée que les autres ne sont pas enfants de Dieu comme eux, et qui se posent, à leur égard, en apôtres et en convertisseurs, il ne croyait jamais que les autres fussent sur un terrain différent du sien. En voyant tout ce qui restait encore chez lui du vieil homme, il en conclut qu'il n'y a pas une distance appréciable entre les autres et lui-même. Il se sent pécheur et se trouve, par conséquent, au même niveau que tous les pécheurs.

Les péchés d'autrui, disait-il, je les ignore ; ils ne me regardent pas, à moins que l'on ne m'en parle avec le désir d'en obtenir le pardon. Je ne les connais qu'à la lumière de la rédemption ; je n'ai pas à juger, mais à pardonner. Mon Seigneur et Maître est venu pour sauver, et non pour juger.

Cette humilité sincère nous explique un trait vraiment remarquable du réveil. Tandis que dans les mouvements religieux, comme celui-là, ou même à l'occasion des moindres conflits, les hommes aiment à se classer en *convertis* et en *inconvertis*, rien de pareil ne se fait remarquer dans la paroisse de Möttlingen. Des dispositions semblables se manifestent, il est vrai, auprès de quelques-uns, mais elles sont aussitôt énergiquement réprimées par le pasteur. Tous ceux qui ont des tendances au fractionnement, à la séparation, se voient ramenés, de force, au bercail, par Blumhardt, chez qui ces dispositions orgueilleuses soulèvent la plus chrétienne indignation. Il nous offre, sur ce point, l'exemple d'un rare bon sens. Rien ne pouvait l'irriter davantage, que d'entendre des collègues, des pasteurs, se plaindre d'être persécutés pour leurs opinions religieuses. « Ne croyez pas, disait-il, qu'on s'oppose à vous à cause de votre foi ; elle n'est pas si grande que cela ! »

Nous ne pouvons trop insister sur ce côté de la personnalité de Blumhardt qui donne à tant de chrétiens une si utile leçon. Ce n'est pas lui qui s'enveloppait orgueilleusement dans sa foi, pour ne voir, en autrui, que des ennemis de Dieu ! Il aimait à supposer chez les autres, la bonne volonté dont il était lui-même animé. C'est à cela qu'il attribue le succès de ses prédications.

Si nous recherchons plus avant, dans le caractère de Blumhardt, la cause de cette admirable humilité, nous la découvrirons aisément dans l'amour profond qu'il a pour Jésus-Christ. A l'exemple de Jean-Baptiste, sa règle de conduite, en tout et partout, est celle que nous trouvons formulée dans ces paroles : « Il faut qu'Il croisse, et que je diminue. » — En chrétien animé d'une piété véritable, Blumhardt a besoin de s'effacer, pour ne laisser paraître que Jésus-Christ, le Maître. Etre serviteur, simple instrument, telle était son unique ambition. On ne pouvait entrer en contact avec lui sans être vivement frappé de

cette disposition. C'était Jésus-Christ qui vivait en lui, tendant la main au pécheur et lui accordant le pardon.

Blumhardt était si pénétré du devoir, pour le fidèle, de se tenir à l'écart, de s'effacer, qu'il éprouvait une répugnance invincible à l'endroit des chrétiens qui substituent leur activité à celle du Maître. Quand il se trouvait en présence de ces hommes, qui, à tout prix, veulent amener un réveil, et mettent tout en jeu dans ce but : discours, prières, invocations de l'Esprit de Dieu, il en était effrayé. Procéder ainsi, c'était, à ses yeux, vouloir conseiller Dieu, agir à sa place, le supplanter, et il envisageait cela comme une profanation.

S'il lui arriva de lutter, ce ne fut que sous l'influence d'une nécessité absolue. Aussi ne se donne-t-il jamais comme ayant créé le réveil, ou seulement comme l'ayant favorisé, d'une façon quelconque. Le seul rôle qu'il revendique est celui de témoin. Il était témoin, en effet, de l'œuvre de Christ, dans les consciences, et il eût cru commettre un péché en influençant, d'une manière ou d'une autre, l'œuvre du Seigneur.

Cette neutralité si complète le préserve de tout orgueil spirituel. D'autres, à sa place, se seraient crus nécessaires, indispensables même. Qui sait ? Ils eussent peut-être fondé une secte nouvelle, une communauté séparée, l'église des vrais, fidèles. Chez Blumhardt, rien de semblable. Plus le mouvement grandit, plus lui-même se sent petit. Il comprend que l'action de Dieu est d'autant plus efficace que l'homme y est moins mêlé. C'est ce qui lui faisait dire, un jour, « Vouloir opérer des miracles est le plus grand obstacle à ce qu'ils se produisent. » Ou, en d'autres termes, vouloir opérer un réveil et y jouer un rôle est précisément ce qui l'empêche d'avoir lieu. « Ce n'est pas nous qui agissons, c'est Dieu qui agit, ne l'oublions pas, » répétait-il souvent.

L'humilité de Blumhardt a quelque chose de vraiment grand. Elle est, peut-être, ce qu'il y a de plus beau, de plus sanctifiant,

dans la vie de ce serviteur de Dieu. Mieux que toute autre chose, elle nous explique le triomphe du réveil. N'en est-il pas, en effet, toujours ainsi ? N'est-ce pas dans la proportion où les agents humains se retirent pour laisser le champ libre à la seule activité de Dieu, que l'Évangile remporte les plus grands succès ? Que ceux dont l'ambition est de servir le Seigneur, de toute la mesure de leurs forces, apprennent de Blumhardt qu'ils y réussiront d'autant mieux qu'ils consentiront à s'effacer eux-mêmes et à demeurer de simples instruments dans Ses mains.

UNE QUESTION SE POSE D'ELLE-MÊME, au point où nous sommes parvenus. Qu'est-il resté de ce réveil, quels fruits a-t-il portés ? Cette question, si naturelle, ne peut pas recevoir de réponse précise, car il s'agit de choses relevant de l'ordre moral. Or, nous n'avons aucun moyen de les connaître et de les juger. Nous savons que la Parole de Dieu ne retourne jamais à Lui sans effet ; il est permis, en conséquence, d'affirmer que la semence, répandue si abondamment à cette date, n'a pas lassé de produire des fruits. Lesquels ? Dieu seul en est juge.

Le biographe qui nous sert de guide nous assure que cette question de la durée et des résultats du réveil préoccupait beaucoup Blumhardt. Si le mouvement ne devient général, si l'Esprit d'En-Haut n'est pas répandu sur nous à nouveau, le réveil s'éteindra, disait, non sans tristesse, le pasteur de Möttlingen. Ce qu'il redoutait est, malheureusement arrivé ; l'excitation du réveil a cessé et la paroisse est peu à peu revenue à son état primitif. Tout n'a pas disparu, cependant. Aujourd'hui encore, quand on demande aux habitants de Möttlingen et des environs si ces temps sont oubliés, si toute trace en est effacée, l'éclair que fait briller dans leurs yeux cette question est un sûr garant que le souvenir s'en conserve. D'après le *Mercur de Souabe*, la fête des missions qui eut lieu à Calw en 1879, vit accourir de toutes les parties de la Forêt Noire des multitudes innombrables, désireuses

de revoir une fois encore le vieux pasteur Blumhardt. C'étaient les enfants des hommes du réveil.

IL NOUS RESTE MAINTENANT à examiner une dernière question qui trouve tout naturellement sa place ici. Quelle attitude prirent les pasteurs wurtembergeois vis-à-vis de Blumhardt, à l'occasion du réveil ?

Nous avons dit précédemment, à propos des nombreuses personnes qui venaient, du dehors, chercher auprès du pasteur de Möttlingen la paix dont elles avaient besoin, que celui-ci émet le vœu de voir ses collègues marcher sur ses traces. Que de fois n'exprime-t-il pas à son ami Barth les souhaits que son cœur forme à ce sujet !

Les consciences, écrit Blumhardt, demandent à être déchargées. Je suis assailli de toutes parts. Que je serais heureux de pouvoir dire aux âmes angoissées : « Allez à votre pasteur ! » Ces gens me font pitié, car je ne puis rien faire. Je dois me contenter de leur parler du haut de la chaire. Il me semble que ce qui se passe ici devrait ouvrir les yeux de mes frères et leur montrer que, s'ils voulaient en faire l'essai, ils pourraient réussir comme moi, et admettre à la confession ceux des membres de leur troupeau qui en exprimeraient le désir.

On s'étonne beaucoup, dit-il ailleurs, de ce que je reste seul et de ce que mes collègues ne m'imitent pas, dans une affaire aussi importante. Le Seigneur sait combien je le voudrais. Je n'adresse de reproche à personne, mais je désirais m'ouvrir à toi, là-dessus.

Blumhardt ne peut s'empêcher, en effet, de formuler le désir que ses amis s'associent à lui. Mais ce vœu ne s'accomplit pas. Peu à peu, tous se séparent de lui et se tiennent à l'écart, si bien que le réveil eut tout l'air d'être une affaire purement locale, une particularité due à la personne même de Blumhardt, un effet des doctrines spéciales du pasteur de Möttlingen.

Ce fut pour lui un chagrin profond. Là où il voyait une manifestation puissante de l'Esprit de Dieu dans l'église, ses collègues ne voulaient voir qu'une hérésie condamnable. On l'accusait d'abandonner le terrain évangélique, pour se rapprocher du catholicisme. Blumhardt protestait contre cette imputation, déclarant bien haut qu'il restait fermement attaché à la doctrine réformée.

Quels ont été mes principes dirigeants ? écrit-il à ce sujet. Aucuns, sinon ceux que j'ai connus dès mon enfance et que j'ai puisés dans l'Écriture sainte, selon la règle des réformateurs. Peut-être ai-je apporté à l'exposition de ces faits plus de chaleur, plus d'énergie, plus de clarté, que n'ont fait les autres. Toutes mes prédications ont été le miroir fidèle de la doctrine protestante, et je n'ai touché les âmes qu'en maintenant intacts ces enseignements et en les proclamant, avec toute la force que donne l'Esprit de Dieu. La repentance et la foi au Christ crucifié, voilà, pour moi, le centre autour duquel tout le reste se meut. Le but que je cherchais à atteindre, c'était la conversion de mes auditeurs, et rien que cela. Je n'employais, pour y parvenir, que les moyens indiqués dans notre catéchisme. J'apportais toute mon ardeur à faire ressortir avec force ce que le croyant peut trouver auprès du Sauveur, quand il s'approche de Lui avec sincérité dans un esprit de repentance et de foi, savoir : le pardon des péchés, la paix, la communion avec Dieu, le salut par Christ, toutes choses qui sont les fruits de la foi. On le voit, j'ai marché sur les traces de Jean-Baptiste, qui préparait le chemin au Seigneur par la repentance et le pardon des péchés. J'ai marché sur les traces du Seigneur lui-même, qui ne cesse dans tous ses discours, de nous promettre l'exaucement de nos prières.

Toutefois, les protestations de Blumhardt n'avaient aucune valeur dans l'opinion de ses collègues, en présence des faits. La confession qu'il exigeait et l'absolution qu'il donnait ensuite, paraissaient aux pasteurs protestants des écarts aussi anti-évangéliques que dangereux. Pour parler comme le brave

séparatiste dont il a été question au commencement de ce chapitre, Blumhardt était, aux yeux de ses frères, un catholique sous la robe d'un protestant. Comment, des lors, eussent-ils pu transiger en matière de doctrine, et prêter les mains à ce qu'ils envisageaient comme des erreurs fatales ?

De quelle manière Blumhardt justifiait-il cette confession et cette absolution, qu'il s'était mis en devoir d'introduire chez lui ? C'est ce qui nous reste à dire pour conclure ce chapitre.

Il faut rappeler que ces pratiques, auxquelles était d'abord plutôt opposé, il ne les a adoptées que peu à peu, ensuite des circonstances exceptionnelles qu'il eut à traverser. Ce n'est qu'à la demande expresse, et plusieurs fois réitérée, de ce pécheur angoissé, qui se rendit au presbytère le jour de l'an 1844, que le pasteur donne l'absolution pour la première fois. La même demande lui ayant été expressément adressée par d'autres pécheurs repentants, il se laisse aller à répéter ce qu'il avait déjà fait auparavant. L'effet produit par cette cérémonie était toujours si saisissant, que Blumhardt crut de son devoir de ne pas refuser l'absolution à ceux qui la lui demanderaient.

« Ceux à qui j'imposais les mains, dit-il quelque part, se sentaient remplis d'une force salutaire, qui produisait souvent en eux – à mon insu – des guérisons corporelles, et qui, tout au moins, changeait et rajeunissait leur être. »

Les bienfaits de l'absolution étaient trop visibles, pour que Blumhardt n'en fût pas profondément frappé. Les gens se relevaient pleins d'assurance, de paix ; leur visage rayonnait de joie. Un jour, un robuste paysan de Möttlingen arrive chez le pasteur, et fait, comme les autres, l'entière confession des péchés dont le fardeau l'accable. Blumhardt lui impose les mains, et lui accorde, de la part de Dieu le pardon de ses fautes. Cet homme en fut si inondé de joie, qu'en se relevant, il ne put s'empêcher de serrer dans ses bras le pasteur, et de lui donner un baiser.

Il y avait, paraît-il, chez ceux auxquels le pardon était ainsi accordé, une telle impression de délivrance et de soulagement, qu'ils se sentaient transformés. Des hommes adonnés au vice renonçaient à leur mauvaise voie. Des ivrognes confirmés déclaraient n'avoir plus soif. Et, tandis que la vue des auberges les attirait jadis comme par une force magique, elle ne leur inspirait plus maintenant que répugnance et dégoût.

Ce sont des expériences semblables – expériences qui se renouvellent chaque jour, en grand nombre, – qui convertirent Blumhardt et l'amènèrent à considérer l'absolution comme réellement utile aux hommes et conforme à l'Évangile. Plus il avançait dans ce chemin, et plus il trouvait des motifs nouveaux de se persuader de la vérité de son point de vue. Ces paroles du Seigneur : « Ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans le ciel » (Matthieu 18.18), et celles de Jean 20. 23 : « A celui à qui vous pardonnerez les péchés, ils seront pardonnés », – établissaient, à ses yeux, le pouvoir dévolu au pasteur par le chef de l'Église, de pardonner les péchés. Les expériences faites par lui, pendant la maladie de Gottlieb Dittus, ne contribuèrent pas peu à le confirmer dans ces dispositions. En voyant l'effet souvent immédiat de ses prières sur la malade, il se convainquit de la valeur intrinsèque de la prière et aussi de l'efficacité de la médiation du pasteur comme prêtre.

Blumhardt s'est expliqué, fort au long, sur cette manière de faire, qui lui valut l'accusation de catholicisme. Voici, en résumé, ce qu'il dit :

L'effet produit par l'absolution était si réel, que les gens s'en trouvaient changés, sans qu'il y eût, cependant, chez eux, la moindre trace de fanatisme. C'est à cela qu'il faut attribuer le succès qu'obtint cette pratique. Quant à moi, je n'avais d'autre intention que de rester d'accord avec la doctrine de l'église protestante, telle qu'elle existe dans nos confessions de foi. Mais les expériences que j'ai faites, au sujet de l'absolution, m'ont

appris bien des choses. J'ai dit déjà que cette pratique, non seulement apaisait les esprits, mais aussi guérissait les maladies ... J'y aurais bien volontiers renoncé, mais c'eût été, de ma part, timidité et lâcheté, d'autant plus que j'en étais arrivé à voir dans l'absolution une force véritable. Je ne me croyais donc pas autorisé à la refuser aux âmes qui m'étaient confiées.

Il m'arriva, pendant l'été, d'être appelé auprès d'un collègue mourant. Il voulut se confesser à moi, et me demanda ensuite l'absolution. Je ne pus la lui refuser. C'est alors que je compris le sérieux terrible du pouvoir qui nous a été accordé par le Seigneur, et d'après lequel ce qui est délié sur la terre est délié dans le ciel.

On demande des preuves bibliques de cette autorité du pasteur. Quoi de plus clair que le passage Jean 20.21-23 : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. » Et quand Il eut dit cela, Il souffla sur eux, et leur dit : « Recevez le Saint-Esprit. Ceux à qui vous pardonnerez les péchés, ils leur seront pardonnés. »

Que signifie ce souffle du Seigneur, sinon qu'il communique une consécration, pour l'œuvre qu'Il confie aux siens ? Qu'est cet Esprit-Saint, sinon une force, donnée de Dieu, qui permet au disciple d'accomplir ce qui lui est commandé ? Plus on y réfléchira, plus on se convaincra que cette force est communiquée, afin que le pénitent en reçoive l'assurance du pardon. En réalité c'est Dieu qui agit ici par le moyen de l'homme. De là, ces effets bienfaisants, sur le corps autant que sur l'âme.

Et puisque c'est là un don de Dieu, il ne faut pas le négliger, de peur que Dieu ne le retire. Notre église en sait le prix. N'enseigne-t-elle pas que la bénédiction, donnée à la confirmation, produit des effets par elle-même ? Ces effets sont dus non seulement aux paroles du pasteur, mais encore à l'acte de la bénédiction donnée aux catéchumènes.¹

¹ Dans l'église luthérienne, une bénédiction est prononcée sur la tête des catéchumènes, le jour de leur confirmation.

Telles sont les idées de Blumhardt. Plus il avance, plus aussi elles lui apparaissent comme vraies.

Mais n'est-ce pas là du catholicisme, comme le prétendaient les pasteurs du Wurtemberg ? On n'en saurait douter. Blumhardt, en protestant de sa fidélité à l'église réformée, se faisait évidemment illusion à lui-même, et l'on ne peut refuser à ses adversaires d'avoir été sur ce point les véritables défenseurs de la doctrine protestante.

Au lieu de se défendre de l'accusation de catholicisme, Blumhardt eût mieux fait de poser la question sur son véritable terrain. Il aurait dû maintenir son point de vue et demander une étude nouvelle des doctrines de la confession et de l'absolution, en exposant les données que lui avaient fournies là-dessus ses expériences personnelles, sa connaissance des saintes Ecritures et surtout les événements extraordinaires dont il avait été témoin. La question eût été ainsi plus franchement posée, et Blumhardt aurait dit, sur ces deux sujets, des choses qui auraient pu être utiles à l'église, et qui eussent mérité, peut-être, plus d'attention qu'il ne pourrait le sembler au premier abord.

NOUS CROYONS ÊTRE AGRÉABLES au lecteur, en reproduisant le récit d'une visite que fit, à Möttlingen, le conseiller d'état bâlois Christ-Sarasin, alors président de la société des missions de Bâle. A l'occasion de la fête des missions qui eut lieu à Calw, cet homme pieux profita de cette circonstance pour aller voir la paroisse de Blumhardt, dont on commençait déjà à parler. C'était en 1845, c'est-à-dire au plus fort du réveil.

Ces lettres du conseiller d'état ont paru dans les journaux religieux de Bâle. Nous en extrayons ce qui a trait à notre sujet :

Il était cinq heures de l'après-midi, quand nous sortîmes de l'église de Calw. De la terrasse, on apercevait en bas, sur la place du marché, un flot vivant, se dirigeant de notre côté.

J'avais oublié que la grande attraction de la fête, pour tout ce monde, devait être la présence du pasteur Blumhardt, de Möttlingen. Tous voulaient le voir, car le réveil, survenu dans sa paroisse, l'avait rendu célèbre. C'est lui qui devait présenter le rapport sur la mission. Ce qu'il nous lut était plutôt le résultat de ses expériences personnelles. Quelle parole puissante ! « La vie chrétienne, » disait-il en concluant, demeurera-t-elle donc toujours ce que nous la voyons, pauvre, misérable ? Pourquoi, à la vue d'un réveil, les fidèles disent-ils qu'il n'en restera que peu de chose ? D'où vient cette incrédulité ? etc... »

Après un séjour de deux heures chez Barth, je me mis en route, avec Blumhardt, pour me rendre à Möttlingen, distant d'environ deux lieues.

Ce pasteur avait déjà passé cinq ans dans sa paroisse, quand, en 1843, il eut à soutenir un combat terrible, non pas contre la chair ou le sang, mais contre les puissances des ténèbres. Les paroissiens qui avaient eu connaissance de ces choses, en furent remplis d'une sainte frayeur. Le jour de l'an 1844, un habitant du village, homme violent et redouté, se présente auprès du pasteur et lui déclare que le poids de ses fautes est si grand, qu'il ne peut le porter. Blumhardt, après avoir entendu la confession de cet homme, l'assure du pardon de Dieu. Ce pécheur pardonné se fait ensuite l'instrument de conversion pour plusieurs de ses camarades. On ne le connaît plus aujourd'hui que sous le nom de *missionnaire*. Après lui, il en vint d'autres, en grand nombre. A Pâques, tous les habitants de Möttlingen, à l'exception d'une quinzaine, et tous ceux de l'annexe, à l'exception d'une trentaine, se sont confessés à leur pasteur...

Nous entrâmes tard dans le village. Devant chaque maison Blumhardt avait des raisons de rendre grâce à Dieu. Dans l'une, c'étaient de violentes querelles de ménage qui avaient pris fin ; dans une autre, des enfants indisciplinés étaient revenus à des sentiments meilleurs ; ici, un ivrogne s'était corrigé de son vice ; là, des ennemis de vieille date s'étaient réconciliés ; partout enfin, il avait motif d'être reconnaissant. En passant devant la maison d'école, nous entendîmes des chants ; c'étaient quelque deux cents hommes et jeunes gens,

qui, depuis plus d'une demi-heure, chantaient des cantiques en attendant le pasteur.

Nous nous hâtâmes d'entrer. Blumhardt s'excusa de son arrivée tardive, et dit, entr'autres :

« Cela me fait de la peine, mes chers amis, de me voir assis dans cette chaire plus haut que vous. J'aurais du plaisir à m'asseoir au milieu de vous. Vous me direz néanmoins vos pensées, n'est-ce pas ? » — « Oui, oui ! » s'écrièrent de nombreuses voix. — « Il est bon, mes chers amis, que nous nous voyions ainsi de près, de temps à autre. A l'église, je ne vous vois pas, lors même que vous êtes tous là. (L'affluence des étrangers est si grande au culte, qu'il est difficile de reconnaître les gens de l'endroit.) » Et puis, je dois prêcher pour tout le monde. Aussi éprouvé-je le besoin de vous voir en particulier. Aujourd'hui, mes amis, je tiens à vous dire ce que j'ai appris au sujet de Möttlingen. Depuis plus de cent ans vous avez eu des pasteurs qui vous ont prêché fidèlement l'Évangile. Pourquoi le Seigneur vous a-t-il témoigné une si grande miséricorde ? » — « Nous ne savons, » répondirent quelques voix. — « C'est la grâce de Dieu, car nous en sommes indignes, » ajoutèrent d'autres. »

La prière de Blumhardt me frappa beaucoup. Sa voix est pleine d'élévation et de douceur. Elle trahissait les glorieuses expériences par lesquelles il venait de passer. L'intimité entre le pasteur et ses auditeurs était tout particulièrement grande. Chacun s'exprimait à cœur ouvert.

Le maître d'école me dit plus tard que ses écoliers avaient complètement changé, qu'ils étaient devenus meilleurs et travaillaient mieux, preuve nouvelle que la piété est vraiment utile à toutes choses.

Ce n'est guère qu'après dix heures du soir que nous arrivâmes au presbytère. Je fus placé, à table, à côté de Blumhardt, cet instrument si remarquable, dont Dieu s'est servi pour accomplir Ses desseins.

J'aurais encore bien des traits intéressants à raconter relativement à Möttlingen.

Je vis des gens chez qui le sentiment du péché était si fort, que leur corps même en portait l'empreinte. Quel n'était pas

leur soulagement, quand le pasteur, après leur avoir imposé les mains, les assurait du pardon de leurs péchés !

Un homme très grossier, qui avait juré de ne jamais venir, était cependant là, désireux, lui aussi, d'être sauvé. Il dit au pasteur : « Ah ! quand j'entends mes enfants prier pour leur père, cela me fend le cœur. Dernièrement, je rentrais à la maison, et j'entendis, du seuil de la porte, mes enfants qui priaient pour moi, avec tant de ferveur, qu'un poids insupportable m'est soudainement tombé sur la conscience. Je viens maintenant chercher du secours. » – Lui aussi trouva la paix.

Pendant le réveil, dans une réunion, le pasteur demanda si l'on priait, et si les prières étaient exaucées. C'est alors qu'il apprit quels miracles étaient accomplis par la grâce de Dieu, surtout parmi les enfants. Deux jeunes filles se virent délivrées par leurs prières instantes, d'éruptions graves, dont elles ne parvenaient d'ordinaire à se débarrasser qu'après un long traitement.

Un catéchumène, atteint d'une indisposition sérieuse, demanda à Dieu sa délivrance et l'obtint. – Lorsque le roi tomba malade, de jeunes enfants avaient des réunions, où chacun priait pour son rétablissement. – Dans toutes les maisons, il est d'usage maintenant que l'on prie à genoux. Depuis le réveil, six personnes âgées sont mortes. Le Seigneur les avait évidemment gardées jusqu'au moment où elles pourraient trouver la paix, et elles l'ont trouvée. C'est le pasteur lui-même qui leur a fermé les yeux.

L'amour des paroissiens pour Blumhardt est vraiment touchant. A son anniversaire (1^{er} mai), ils ont planté à l'entrée de son modeste petit jardin, deux bouleaux qu'unissait, par le haut, une guirlande de buis, en manière d'arc de triomphe. Le lendemain de mon arrivée, de grand matin, je parcourus le village, m'arrêtant pour saluer les gens. Je passai une heure à causer avec S., le père du missionnaire mort dans la Nouvelle-Guinée. C'est un homme âgé, plein d'expérience et de piété, dont l'opinion a du poids à mes yeux. Il me parla avec des larmes de joie, des nouveaux réveillés, et m'affirma, entre autres choses, que la conduite des gens était complètement

changée, et que ses rapports avec sa parenté, autrefois si mal disposée envers lui, étaient maintenant des meilleurs.

Son voisin, un forgeron, était un homme grossier et querelleur au plus haut degré. Avant le nouvel an, S. avait été en désaccord avec lui et croyait lui devoir des excuses à cause de l'irritation dont il avait fait preuve en lui parlant. Survint le réveil du voisin, qui, lui, se hâta de venir faire la paix. S. en était à la fois humilié et rempli de joie.

Pendant mon séjour chez Blumhardt, celui-ci dut faire sa classe biblique hebdomadaire à Haugstett. Je l'y accompagnai. Les gens de l'annexe avaient toujours été mal disposés à son égard. C'est ainsi qu'ils avaient fermé, par pure méchanceté, un sentier qui abrège la distance entre les deux villages. Aujourd'hui, tous aiment Blumhardt comme un père.

Le syndic, qui autrefois se comportait fort mal vis-à-vis de lui, fut le premier à paraître dans l'assemblée. Je vis des gens qui arrivaient des champs. Ils tenaient à assister à la classe biblique, en dépit de l'heure matinale et du temps, des plus favorables aux travaux de la campagne. Des 250 habitants du village, plus de 150 étaient présents. Et quelle joie sur tous ces visages ! Quel éclat dans ces regards ! La flamme d'une vie nouvelle brillait dans tous les yeux, même chez les enfants.

Le pasteur en était à la portion des Ecritures où Jean-Baptiste fait demander au Sauveur : « Es-tu Celui qui devait venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » – A ce moment, entra dans la salle un homme chez lequel Blumhardt remarquait un grand orgueil spirituel. Avec quelle adresse ne sut-il pas profiter de la question de Jean-Baptiste, pour parler du doute à l'égard du Sauveur, et pour mettre en garde contre les entraînements de l'orgueil !

L'instituteur me raconta, pendant que le pasteur s'entretenait avec quelques personnes, de quelle ardeur à l'étude ses écoliers étaient animés, depuis le réveil. Les travaux des champs se faisaient maintenant paisiblement, me dit-il, tandis qu'autrefois l'habitude de jurer était générale.

Nous nous remîmes en route pour Möttlingen. Il était midi quand nous y arrivâmes. C'était l'heure du diner. Sitôt qu'au

village on apercevait le pasteur, chacun se levait précipitamment. On se mettait aux fenêtres, pour lui adresser un salut amical. Je remarquai, en passant, un homme au regard sombre, qui hésita longtemps avant de nous saluer. Je demandai à Blumhardt qui il était. « C'est un étranger, me répondit-il ; je ne le connais pas. » Ce fut pour moi une preuve nouvelle que les visages des gens avaient bien réellement changé.

J'ai vu aussi Gottlieb Dittus, cette personne qui, pendant longtemps, a été possédée du démon. Elle paraît complètement rétablie.

Je veux encore signaler une circonstance qui se rapporte au réveil. Le président du consistoire, un avocat de Stuttgart, désirait placer une jeune fille chez Blumhardt, afin qu'elle y apprît la tenue d'une maison. Comme le réveil commençait à faire du bruit, cet homme désira venir en personne, afin d'en juger par ses propres yeux. Il fut si touché de l'affection sincère dont le pasteur était l'objet, qu'il voulut assister à une des réunions. Il en fut extrêmement réjoui, et déclara à Blumhardt n'avoir nul besoin d'autre renseignement, car ce qu'il avait vu lui suffisait.

Au dîner, deux amis se trouvèrent à table avec nous. Tout est extrêmement simple chez Blumhardt. (Les assiettes et les cuillers sont d'étain). Il a quatre charmants petits enfants. Son épouse le seconde admirablement en tout et partout. Comment ne pas éprouver de la sympathie pour cette maison, quand on songe aux gens angoissés, qui sont là, à attendre que leur tour vienne de voir le pasteur, et de trouver le repos ?

J'ai visité aussi la vieille petite église du village. J'ai vu, au cimetière, la tombe de Machtolf, et celle de la mère de Barth. Enfin, le 2 mai, à 2 heures après-midi, je dis adieu à cette chère maison, profondément ému et réjoui de tout ce que j'avais vu.

LES GUÉRISONS

L'activité pastorale de Blumhardt avait pris, comme nous venons de le dire, une direction exceptionnelle. Sans qu'il eût pu ni le prévoir, ni l'attendre, il s'était vu entraîné, presque malgré lui, dans une lutte étrange. A peine sorti de ce combat, il vit éclater dans sa paroisse un réveil, que rien ne permettait d'espérer, et que lui-même n'avait ni pressenti, ni provoqué. Bientôt il voit se produire des faits d'un ordre nouveau, aussi inattendus et aussi extraordinaires que l'a été tout ce que nous avons vu jusqu'ici.

A la suite du travail des âmes, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, des guérisons souvent surprenantes se manifestent parmi les paroissiens et les auditeurs de Blumhardt. Ces guérisons apparaissent le plus fréquemment chez les personnes en qui s'accomplit l'œuvre de l'esprit de Dieu. C'est surtout chez les *réveillés* que se produit un apaisement parfois merveilleux des souffrances du corps.

Ici encore, le pasteur observe la plus absolue neutralité. Le rôle de témoin, de spectateur, qu'il avait gardé au cours du réveil, ce rôle reste le sien, en présence des faits que nous allons raconter.

Blumhardt est si profondément surpris de ce qui se passe sous ses yeux, qu'il ne peut s'empêcher de voir, là encore, une manifestation toute particulière de la volonté de Dieu à son égard. Ce qui, plus que toute autre chose, contribue à l'en convaincre, c'est le fait que ces guérisons le tirent d'une

perplexité qui, depuis quelque temps déjà, le tourmentait à un très haut degré.

Au cours de la maladie de Gottlieb Dittus, Blumhardt avait vu de près combien de superstitions règnent encore au sein des populations villageoises de l'Allemagne. Ce qu'il en avait appris l'avait rempli d'horreur pour toutes les pratiques et toutes les croyances de la sorcellerie. Il ne voyait en cela qu'un artifice dont se sert Satan, pour retenir les âmes loin du Dieu de vérité. Aussi voulait-il à tout prix détruire ces préjugés, si contraires à la spiritualité chrétienne.

Il leur livre, dès lors, une guerre acharnée, et use de toute son influence pour amener ses paroissiens à y renoncer. « Mais que faire ? lui répondaient ceux-ci. Le médecin demeure si loin de nous, que, dans les cas pressants, nous n'avons pas le temps de recourir à lui. D'ailleurs, la pauvreté nous contraint aussi, le plus souvent, de renoncer à ses conseils. » – Que répliquer à cette objection dont il était forcé de reconnaître la justesse ? C'est alors que Blumhardt prend une résolution audacieuse, que lui dictent et sa foi et le sentiment des grâces exceptionnelles qu'il avait déjà reçues. Il dit à ces pauvres gens : « Ce que jusqu'ici vous avez demandé au diable, demandez-le dorénavant au Seigneur ! Faites un sérieux retour sur vous-mêmes, et voyez si vos maux ne sont pas le châtement de quelque péché. Priez ; moi, de mon côté, je prierai avec vous et pour vous. »

A dater de ce moment, Blumhardt est témoin de choses vraiment extraordinaires. Les multitudes accourent auprès de lui, non plus seulement pour trouver la paix et le repos de l'âme, mais aussi, et surtout, pour obtenir du soulagement à leurs souffrances.

Les temps qui suivirent, témoin de ces faits, ne se laissent pas décrire. Chaque dimanche, c'étaient de nouvelles actions de grâce pour des délivrances obtenues. Des maladies de diverse nature furent guéries.

Il nous est impossible de donner le récit détaillé et complet de tout ce qui nous est raconté à ce sujet. Nous nous bornons à en citer quelques exemples, qui nous font voir sous quelles influences s'accomplissaient ces guérisons.

Un jour (c'était un peu avant Pâques), on vit arriver à Möttlingen un jeune homme atteint de phtisie. Il venait dans le but avoué, et avec la naïve persuasion d'être guéri, pendant ces jours de fêtes religieuses. Son médecin, assurait-il, l'avait condamné. La voix du jeune homme, éteinte et caverneuse, contrastait étrangement avec son humeur enjouée.

Je le vis pour la première fois, nous dit M. Zündel, avant le sermon, alors que nous nous promenions tous autour de l'église, en attendant l'heure du culte. Il était gai et vif, plaçant toujours son mot partout. Après le service, nous nous retrouvâmes ensemble. Notre jeune homme était devenu silencieux. La prédication l'avait pénétré. Il allait et venait, d'un pas fiévreux, se répétant à lui-même : « Il faut absolument que je change ! Je veux voir le pasteur ! » – Il nous demanda ensuite s'il était possible d'avoir un entretien particulier avec Blumhardt. Quant à sa maladie, il paraissait l'avoir oubliée. Triste et abattu, il se dirigea lentement du côté du presbytère. A l'heure du souper, nous le revîmes, cette fois joyeux et content. Cette guérison, toute spirituelle, nous frappa vivement. Le lendemain, ce jeune homme nous quitta pour aller reprendre sa profession, seule cause de sa maladie, au dire des médecins. Longtemps encore il parut jouir d'une excellente santé. Il s'était même remis à chanter, et s'en donnait à cœur joie. Il mourut deux ans après, – mais je tenais à raconter cette histoire, pour montrer combien Blumhardt était avant tout un conducteur spirituel, et combien il demeurait étranger à toute espèce de charlatanisme.

Mais il y avait une classe toute particulière de malades qui accouraient à Möttlingen, et qui rencontraient, auprès du pasteur, l'accueille plus empressé. C'étaient les personnes affectées de

maladies mentales, – les âmes obsédées de sombres pensées, tourmentées d'inquiétude, en proie à des idées fixes, en un mot, cette classe de gens, dont le moral, plus que le physique, est atteint. Ceux-là venaient en très grand nombre, et rarement s'en retournaient sans avoir trouvé ce qu'ils étaient venus chercher. Il faut bien dire que tout à Möttlingen concourait à leur rétablissement. L'air frais et salubre des montagnes, la tranquillité et le calme dont on jouissait dans ce coin retiré du pays, la paix qui régnait au presbytère, le sentiment de la présence de Dieu, que tout éveillait, l'influence personnelle de Blumhardt, la confiance sans bornes qu'il inspirait, tout, en un mot, contribuait à produire, sur l'esprit et sur les nerfs, un apaisement, dont l'effet salutaire ne tardait pas à se faire sentir. Ces guérisons de maladies mentales, sont de beaucoup les plus nombreuses. Elles ont vivement impressionné ceux qui en ont été les témoins, et sont restées profondément gravées dans le souvenir des hôtes de Möttlingen, Peut-être est-ce en partie à cause des scènes, souvent animées, auxquelles elles ont donné lieu.

Citons-en quelques exemples :

Une femme, riche et cultivée, avait été prise de mélancolie incurable, à la suite de la mort soudaine de son mari. Après plusieurs tentatives de suicide, elle se rendit avec sa mère à Möttlingen. Elle s'installa tout d'abord à l'hôtel. Mais, après qu'elle eut cherché de nouveau à s'ôter la vie, l'hôtelier se refusa à la garder plus longtemps. Par pitié, Blumhardt la prit chez lui. Il lui donna, comme garde-malade, une jeune fille, à laquelle il enjoignit formellement de ne quitter la patiente ni jour, ni nuit, sous aucun prétexte. La malade n'était nullement pieuse. Elle témoignait, au contraire, comme, du reste, beaucoup d'autres personnes atteintes de maladies mentales, une profonde aversion pour le pasteur, et pour toutes les consolations qu'il voulait lui adresser.

Un matin, de très bonne heure, Hansjörg, en passant dans le corridor, entend, dans la chambre de la veuve, un bruit inaccoutumé. Effrayé, il appelle la jeune fille. Ne recevant pas de réponse, il se met à sa recherche et finit par la trouver dans la cuisine.

« Montez promptement, lui dit-il ; il doit être arrivé quelque chose. » – La jeune fille accourt, trouve la porte fermée, se précipite dans la rue, et aperçoit la veuve, pendue en dehors de la croisée ! Hansjörg fait sauter la porte à coups de hache, ce qui finit par éveiller Blumhardt et les jeunes gens de la maison. Avec l'aide de Hansjörg, le pasteur emporte et dépose sur un lit la pauvre femme inanimée. On délie doucement le mouchoir qui l'étranglait. « Je crains qu'elle ne soit morte, dit enfin Blumhardt, après l'avoir considérée longuement. Prions ! » – Il se jette à genoux, ainsi que sa femme, Gottliebin et Hansjörg, et tous ensemble prient avec ferveur. Blumhardt ordonne ensuite à Hansjörg d'ouvrir de force la bouche crispée de la malade, puis il s'approche d'elle, et lui souffle dans la bouche, pour rétablir si possible la respiration. Quelques mouvements respiratoires se produisent alors, mais, l'instant d'après, toute vie paraît avoir de nouveau cessé. Ce ne fut que beaucoup plus tard que la malade fit entendre un long hurlement, pareil à celui d'une bête fauve. Le docteur (que Blumhardt avait fait chercher en toute hâte), en entendant ce râle et en examinant la blessure du cou, déclara que le cri était l'expression de la douleur, mais nullement un signe de vie. « Pour nous, médecins, cette femme est morte, » dit-il en prenant congé. Hansjörg demeura auprès d'elle. Le soir, à l'heure du culte, pendant que l'on chantait, la malade sortit enfin de cet état de mort apparente, et s'écria tout à coup : « Le pasteur est vraiment un brave homme ! » – Elle tomba ensuite dans des rêveries pendant lesquelles elle s'entretenait avec son mari, qu'elle croyait voir encore. Ce ne fut

que longtemps après qu'elle reprit ses sens. En s'éveillant elle reconnut Hansjörg.

— Savez-vous ce que vous avez fait ? lui dit celui-ci. Comment avez-vous pu en venir à une pareille extrémité ?

— Je le sais, répond la veuve. C'était chez moi pure avarice. Mon mari avait un traitement annuel de mille florins, et je n'ai pu accepter cette perte. La pensée de m'ôter la vie me poursuivait, et j'épiais sans cesse le moment où l'absence de ma garde me permettrait d'accomplir ce dessein. Mais je ne le ferai plus, je vous le promets !

Elle se remit bientôt complètement, et, — trois mois après, — elle se remaria !

Une autre fois, Blumhardt vit arriver chez lui un jeune paysan, intelligent et riche, qui avait été si maltraité à l'école militaire, par un instructeur, qu'il en était devenu fou. Il ne pouvait que répéter : « Hum, hum, hum ; un, deux, trois ! » — C'est ainsi qu'il se présenta, un samedi matin, devant Blumhardt. Il put cependant assister au culte du soir, ainsi qu'au service du lendemain, et, après deux semaines de repos, de bons traitements et de soins, il quitta Möttlingen complètement rétabli.

On comprend aisément que les guérisons qui s'opéraient à Möttlingen, et qui faisaient grand bruit, soit dans la presse, soit dans le public, excitassent la curiosité de chacun. De loin, ces événements avaient tout l'air de chimères, de rêveries, provenant de cerveaux surexcités et d'imaginations enfiévrées. Il y eut, cependant, des hommes qui se montrèrent désireux de juger sainement de ces choses, et de les voir par leurs propres yeux.

Un étudiant en médecine, entr'autres, voulut soumettre ces prétendues guérisons à une enquête minutieuse. Dans ce but il se rend secrètement à Möttlingen un samedi soir. Pour n'être pas circonvenu, il évite soigneusement la maison du pasteur, et descend à l'auberge.

Le lendemain matin, deux jeunes gens, en pension chez Blumhardt, étaient tranquillement assis dans une tonnelle du jardin de la cure, lorsqu'ils voient accourir notre étudiant, hors d'haleine et donnant tous les signes de la plus vive agitation. Que lui était-il donc arrivé ? Au sortir du temple il avait aperçu, inopinément, une personne qu'il avait précédemment soignée à la clinique de Tubingue, et qui en avait été renvoyée comme incurable.

– Quoi, Madeleine, c'est vous ? lui avait-il dit avec surprise.

– Oui, Monsieur, c'est moi. J'ai trouvé ici la guérison.

Elle paraissait, en effet, parfaitement rétablie. Fidèle à son programme, le jeune docteur voulut mener cette affaire jusqu'au bout. Accompagné de Madeleine, il se rend au presbytère, se présente devant le pasteur, lui avoue bien franchement le but de sa visite à Möttlingen, et, en sa présence, examine scrupuleusement cette personne, afin de bien s'assurer de sa guérison. Cet examen l'ayant pleinement convaincu, il remet à Blumhardt la déclaration suivante :

Marie-Madeleine Rapp, d'Enzthal, près Wildbad, âgée de trente-cinq ans, a été admise, en mars 1844, à la clinique de Tubingue. Elle y reçut tous les soins que les médecins purent imaginer, mais ce fut en vain. En juillet 1845, après un examen attentif de tous les médecins, elle fut déclarée absolument incurable. Comme dernier moyen, cependant, on essaya d'une cure de bains qui ne produisit, du reste, aucun résultat. En décembre, l'état de la malade était le même. C'est alors qu'elle se rendit à Möttlingen, pour y chercher quelque soulagement auprès du pasteur Blumhardt. Au bout de trois mois elle était guérie. Le soussigné l'a trouvée à Möttlingen, en mai 1846, jouissant d'une excellente santé. Le cours de sa maladie est décrit en détail dans le registre de la clinique de Tubingue.

K. STEINKOPF, cand.-méd.
Möttlingen, 24 mai 1846.

ON PEUT JUGER PAR CE fait et par d'autres de même nature, des doutes qui planaient généralement alors dans le public sur les guérisons de Möttlingen. Il n'était pas aisé, on le comprend, de se rendre compte de l'état réel des faits. Il nous est également difficile, à la distance où nous sommes de ces temps, de donner ici une peinture exacte et fidèle de la manière dont ces choses se passaient.

Mais ce qui ressort, cependant, pour nous de toute cette étrange histoire, c'est le bon sens parfait que le pasteur ne cesse de conserver en toute circonstance. Il ne faudrait pas se représenter Blumhardt comme cherchant à opérer de force des guérisons. Rien, au contraire, n'était plus éloigné de sa pensée. Au milieu de l'enthousiasme et de la surexcitation, que font naître, dans son entourage, les événements dont nous parlons, il reste, lui, toujours le même : calme, froid, presque indifférent. Avec une sagacité rare, il sait démêler le vrai du faux, et donner le correctif nécessaire à tous les écarts qui se produisent.

Voici, par exemple, ce qu'il écrit à son ami, qui se plaignait à lui de sa mauvaise santé :

En ce qui concerne tes maux personnels, s'ils ne disparaissent pas aussi promptement que tu le voudrais, tu dois en prendre ton parti. Moi aussi j'ai eu mes petites misères, mais j'ai pris patience. Dans ces cas-là, il faut savoir s'en remettre au Seigneur.

Un jour, on amena au presbytère un jeune garçon gravement malade. Cet enfant s'était amusé à jouer au prédicateur, en présence de ses frères et sœurs. Ses parents, ébahis d'un pareil phénomène, l'écoutèrent avec admiration. Encouragé par ce succès, il se mit à prêcher solennellement la repentance à son père et à sa mère, qui fondirent en larmes. Les voisins accoururent, et bientôt le petit prophète fit sensation. Mais, tout à coup, la folie vint mettre fin à tant de gloire. Les médecins eux-mêmes, après avoir vainement épuisé toutes les ressources

de leur art, adressèrent les parents et l'enfant à Blumhardt. Celui-ci, mis au courant des circonstances, fut indigné de tant de présomption. Se tournant vers le pauvre garçon, il lui adresse cette question, d'une voix tonnante :

– Quel est le cinquième commandement ? L'enfant, que la folie avait, paraît-il, rendu muet, ne répondit rien. Le pasteur répéta sa question sur un ton plus impératif encore.

– Honore ton père et ta mère, articula péniblement l'enfant, après un long silence.

Sur quoi Blumhardt le tança vertement de son audace.

– Si Dieu veut faire prêcher la repentance à tes parents, lui dit-il, ce n'est assurément pas de toi qu'il se servira !

La guérison ne tarda pas à se produire.

Une autre fois, c'est une femme qui vient poser à Blumhardt cette question :

– Que pensez-vous, Monsieur le pasteur, des apparitions et des révélations ? Au catéchisme d'hier, j'ai cru remarquer que vous ne leur accordez aucune confiance, et même que vous les condamnez toutes, sans exception. C'est mal de parler ainsi, car, bien certainement, vous êtes dans l'erreur.

Là-dessus, elle lui raconte comment, malade, depuis bien des années, et incapable de travailler, elle a reçu de Dieu une compensation merveilleuse. Elle se voit, dit-elle, constamment entourée d'une lumière resplendissante, au milieu de laquelle apparaît souvent la figure de Jésus. Elle entend parler le Sauveur, tantôt avec elle, tantôt avec Dieu le Père. Le Père répond au Fils. Bref, ce qu'elle dit de ces entretiens est remarquable.

Blumhardt se ressouvient alors d'avoir entendu parler de cette femme comme d'une *voyante*.

« Je voulus saisir cette occasion, raconte-t-il lui-même, de lui donner la leçon qu'elle méritait. Je lui dis simplement : « Tout cela vient du diable ! »

Indignée de cette réponse, cette femme partit sans ajouter un seul mot ; mais, le lendemain déjà, elle vint remercier Blumhardt de sa guérison. Elle s'était tout d'abord sentie blessée, puis cette première impression passée, s'était aperçue que la lumière avait disparu. Elle n'avait, dès lors, plus rien vu ni entendu d'extraordinaire, et comprenait maintenant que tout cela n'avait été que chimère et illusion. Cette fois-ci elle était guérie de son orgueil.

BLUMHARDT, ON LE VOIT, était sans pitié pour tout ce qui avait la moindre apparence de fausse spiritualité. Avec quelle ardeur ne se met-il pas à combattre, non seulement les aberrations de l'orgueil, mais encore et surtout la superstition, ainsi que les pratiques ridicules, dont il est constamment spectateur !

Cette guerre ouverte qu'il livre aux abus ne laisse pas de lui attirer des inimitiés violentes. Dans une lettre que nous avons citée précédemment, Blumhardt raconte à Barth les dangers qui le menacent. En effet, les gens qui faisaient métier de la sorcellerie, se voyant dépossédés de cette source facile et abondante de revenus, se tournent contre celui qu'ils envisagent comme leur spoliateur, et complotent sa mort. Ces menaces devinrent si sérieuses, qu'à la réquisition des autorités, le presbytère de Möttingen fut gardé la nuit, par une patrouille spéciale.

Cette précaution n'était pas inutile. Depuis quelque temps déjà, des pas légers se faisaient entendre, chaque soir, dans les corridors de la maison, et, quelque soin que l'on prît de fermer toutes les issues et de verrouiller toutes les portes, il était impossible de jamais rien découvrir.

Un soir, les habitants du presbytère furent inquiétés par des bruits insolites partant de la grange. Le lendemain, de grand matin, on aperçut un peu de fumée. L'éveil fut promptement donné, les secours arrivèrent, et l'on vit, en entrant, un tas de

paille en feu, et une grande quantité de matières inflammables éparpillées çà et là. Des mesures habiles avaient été prises pour que le feu se communiquât facilement au presbytère.

Quelque temps après, le pasteur et sa famille furent brusquement réveillés plusieurs nuits de suite, mais sans qu'on pût se rendre un compte exact de ce qui se passait. Blumhardt s'aperçut, à la fin, qu'un de ses hôtes, qui occupait une chambre au-dessus de la sienne, et pour lequel il se sentait pressé de prier beaucoup, se livrait régulièrement à des promenades nocturnes sans but apparent.

Une nuit que les pas se faisaient entendre plus distincts que de coutume, le pasteur s'écrie à très haute voix, afin d'être bien entendu : « Jésus est vainqueur ! » – Cette exclamation, qui avait déjà joué un rôle important dans la maladie de Gottliebin Dittus, était devenue, pour Blumhardt, une sorte de talisman, dont l'efficacité ne s'était jamais démentie. Ce jour-là encore, cette parole produisit son effet. Le lendemain matin, au seuil d'une porte de service, on trouva une lettre, écrite au crayon par le coupable. Il avouait que son intention arrêtée avait été de tuer Blumhardt, mais que jamais une occasion favorable ne s'était offerte à lui. Le cri de « Jésus est vainqueur ! » l'avait désarmé, et sa conscience réveillée lui avait fait voir l'horreur de son dessein. Il demandait au pasteur d'implorer pour lui le pardon de Dieu. La lettre était signée : « Votre ennemi. »

Un soir que Blumhardt rentrait de Haugstett, il vit venir à lui Hansjörg, que M^{me} Blumhardt, dans sa sollicitude, envoyait à la rencontre de son mari. Celui-ci ne comprit pas tout d'abord la nécessité de ces précautions excessives, mais bientôt il dut se convaincre que l'instinct de son épouse ne l'avait pas trompée. A la lisière du bois apparurent soudain deux hommes armés, qui couchèrent en joue le pasteur. « Jésus est vainqueur ! » s'écria aussitôt Blumhardt en les apercevant. A cette exclamation inattendue, les criminels baissèrent leurs armes. – Au

milieu de la forêt, on vit encore un fusil braqué sur Blumhardt. On entendit le coup de la détente, mais l'arme ne fit pas feu. – Au sortir du bois, de nouvelles armes furent tournées contre lui. « Tirez seulement ! » s'écria Hansjörg, devenu provocateur à force de confiance, le coup ne partira pas, vous verrez ! » – A l'ouïe de ces paroles, les agresseurs stupéfaits s'enfuirent. C'étaient évidemment des gens étrangers à la localité. – Fidèle à son habitude, le pasteur s'était mis à chanter des cantiques avec Hansjörg, ce qu'il faisait, du reste, toutes les fois qu'il présentait quelque danger.

Toutefois, les périls auxquels Blumhardt est exposé ne l'effraient ni ne le troublent. Ce qui le caractérise, surtout à cette époque, c'est une confiance en Dieu qui ne se dément jamais. Grâce aux événements qu'il avait traversés et qui lui montraient la main de Dieu partout, sa foi était allée toujours grandissant. Il vivait vraiment en Dieu. La foi était à ses yeux l'acte fondamental de l'âme devenue chrétienne. « Le premier devoir du chrétien est de croire, disait-il, et tout ce qui ne vient pas de la foi est péché. »

IL NE MANQUAIT PAS DE GENS, même parmi les plus pieux, pour s'élever contre la théologie quelque peu matérielle du pasteur de Möttlingen. On trouvait son assurance chrétienne par trop facile. On le blâmait aussi de demander à Dieu la guérison des maux que Dieu Lui-même juge à propos d'envoyer. « Vous ignorez, lui disait-on, les vertus de la soumission et de la patience. »

A quoi Blumhardt répondait : « La foi espère tout, – la patience rien ! »

D'ailleurs, quoi de plus simple et de plus naturel que la prière de Blumhardt ? Ce n'est pas lui qui aurait pratiqué ces prières véhémentes, interminables, qui prétendent arracher à Dieu un exaucement, par la seule insistance de leur invocation. Personne n'était plus respectueux que Blumhardt, vis-à-vis de

son Dieu. Il ne se serait jamais permis ce langage familier, et, au fond, si irrévérencieux, en faveur auprès de certains chrétiens, – « Quand vous priez, ne cessait-il de répéter, n’usez pas de trop de paroles, comme les païens, qui croient ainsi être exaucés. L’enfant est bref dans ses demandes. Il exprime tout simplement ce qu’il désire. »

A ceux qui lui reprochaient d’ignorer la vertu de la patience dans les maux, il répondait :

Que penser de cette patience qui craint d’invoquer Dieu, de peur de lui déplaire, mais qui, d’un autre côté, court les aventures pour chercher du soulagement ! La patience qui veut bien accepter ; mais qui ne veut pas prier, n’est pas de la patience. Ne serait-ce pas qu’il est plus aisé de se soumettre que d’invoquer Dieu ? Prenez garde, ajoutait-il encore, de ne pas faire parade de votre soumission !

On dit que l’homme intérieur naît de la souffrance, c’est vrai ; mais l’expérience montre aussi que les gens atteints de maux prolongés deviennent, de jour en jour, plus impatients, plus obstinés, plus acariâtres, preuve que le chemin de la douleur n’est pas le seul vrai.

Le point de vue ecclésiastique de Blumhardt, dont nous avons déjà eu l’occasion de parler dans le chapitre précédent, s’accroît toujours dans le même sens, par le fait des circonstances nouvelles qu’il vient de traverser. Sa conception crypto-catholique du pasteur, prêtre, médiateur, se confirme de plus en plus.

Quant aux guérisons obtenues par la prière, voici, en résumé, ce qu’il en dit :

L’économie du Nouveau Testament nous prouve que Dieu ne veut communiquer ses grâces qu’au moyen d’intermédiaires spéciaux, établis par Lui. Tout comme l’Evangile, pour se répandre, a ses messagers, de même aussi Dieu a, pour transmettre ses dons, des instruments qu’Il met à part dans ce but. Les apôtres avaient pour mission, non seulement de prêcher,

mais aussi de guérir. Les chrétiens d'aujourd'hui paraissent l'avoir oublié. » Pour moi, j'ai fait, en faveur de la possédée (Gottliebin Dittus), plus que ne fait habituellement la cure d'âme. En ma qualité de ministre de l'Évangile, je me suis senti le droit d'intercéder pour sa délivrance. Jésus ayant dit positivement : « Cette sorte de démons ne peut être chassée que par la prière et par le jeûne, » j'ai pratiqué le jeûne et la prière. Le Seigneur resta d'abord sourd à mes cris, mais, me rappelant Ses paroles : « Quiconque demande reçoit, qui cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui heurte ; » — j'ai continué à frapper, et finalement Il m'a ouvert.

Ai-je eu tort d'agir ainsi ? Y avait-il témérité de ma part ? Si oui, alors qu'on déchire la moitié de l'Écriture sainte, puisqu'on ne peut en faire l'usage qu'elle recommande.

Quelle opinion que l'on en puisse avoir, il est certain que le Seigneur m'a donné, à moi, son serviteur, une force qui m'a permis de venir en aide à la possédée, et de l'arracher des mains du diable.

QUE PENSAIT-ON, DANS LE PAYS, de toutes les choses que nous venons de raconter ? D'un seul mot, nous pouvons dire que la paroisse de Möttingen était une véritable épine pour les autorités, tant ecclésiastiques que civiles. Elle devint la cause de réclamations incessantes et de polémiques sans fin.

Nous avons déjà dit comment la position prise par Blumhardt, lors de la maladie de Gottliebin Dittus, lui aliéna les sympathies de ses collègues. Son fidèle ami Barth ne lui avait-il pas dit, bien clairement, qu'il se couvrait de ridicule, aux yeux de tous les gens sensés ! Le réveil, avec la confession et l'absolution, introduites par Blumhardt dans le culte, avait transformé en adversaires du mouvement tous les pasteurs qui tenaient, de cœur et d'âme, à la saine doctrine évangélique. Les guérisons, à leur tour, excitent les ires des médecins, qui protestent énergiquement contre cette ingérence d'un pasteur dans un domaine qui n'est pas le sien et réclament vivement des autorités la

protection que la loi accorde à leur industrie. La presse, elle aussi, s'empare de l'incident, et, suivant la nuance politique à laquelle elle appartient, prend fait et cause pour ou contre Blumhardt. Des amis du pasteur, avec plus d'empressement que de tact, trouvent un malin plaisir à provoquer les médecins. Bref, l'agitation est à son comble et l'autorité plus perplexe que jamais.

L'Allemagne était à cette époque travaillée par un mouvement politique, qui menaçait sérieusement le pouvoir, et mettait les autorités sur les dents. L'affaire de Möttlingen ne pouvait venir en temps plus inopportun. Les hommes alors à la tête du pays, peu sympathiques, en général, au piétisme et à ses représentants, las d'une question qui leur paraissait puérite, prirent quelquefois, peut-être, des mesures plus sévères que ne le comportait la situation.

Il est difficile à des étrangers de bien se représenter quel était alors l'état des esprits. Bornons-nous à dire, pour montrer combien la question préoccupait l'opinion, que le roi de Wurtemberg, lui-même, voulut juger, par ses propres yeux, de ce qui se passait à Möttlingen. Un dimanche matin, en effet, on vit arriver au village deux messieurs fort bien mis qui descendirent à l'auberge. L'un d'eux se rendit ensuite à l'église et alla prendre place près de l'orgue où il était sûr d'échapper aux regards. Il assista également au service de l'après-midi. Dans l'intervalle il s'était promené autour du presbytère, afin d'observer tous ceux qui entraient et sortaient. Le soir, une voiture d'apparat emmena les deux personnages du côté de la ville de Weil. Un soldat, en séjour à Möttlingen, avait remarqué le souverain. Blumhardt, lui aussi, crut reconnaître sous les traits du visiteur la personne du roi, dont il respecta d'ailleurs scrupuleusement l'incognito.

Le consistoire, harcelé, ne savait quelle décision prendre. Il chargea son président, l'avocat Knapp, de Stuttgart, homme

d'une grande finesse, et, en même temps, d'un jugement prudent et sûr, d'aller voir les choses de plus près. Knapp, comme le raconte Christ-Sarasin, dans la lettre que nous avons citée, eut un prétexte tout trouvé pour se rendre à Möttlingen. Ayant à placer, chez le pasteur, une jeune fille de sa parenté, il voulut l'y accompagner lui-même.

D'emblée, écrit à ce propos Blumhardt, j'abordai la question avec lui, et lui contai l'histoire de la possédée.

« Je ne puis guère mettre ces choses par écrit, lui dis-je en terminant.

– Je le comprends, me répondit-il.

– C'est ainsi que je me crus libéré de l'obligation d'en présenter au consistoire un rapport écrit. » (Blumhardt se trompait en cela.)

Le président put juger de l'affluence des visiteurs, car, à chaque instant, nous étions interrompus dans notre entretien par les gens qui se faisaient annoncer. Je saisis cette occasion de lui expliquer bien clairement ma manière de procéder, et de lui montrer les lacunes que présente notre culte. Au premier abord, il ne voulut pas entrer dans mes vues. Lui aussi redoute l'absolution catholique et ce rôle de pape au petit pied que l'on m'attribue. Peu à peu, cependant, il commença à voir clair dans mes idées. Il alla même jusqu'à vouloir m'accompagner à la *réunion des frères*. Là, je m'exprimai librement en sa présence, et mes paroissiens *rendirent témoignage*. Le président parut satisfait, et, à la façon dont il prit congé de moi, je crois posséder en lui un ami. – Grâces en soient rendues à Dieu !

LES DIFFICULTÉS DANS LESQUELLES les autorités se virent entraînées, ensuite des réclamations qui leur parvenaient de toutes parts, furent singulièrement aplanies par le tact et le bon vouloir de Blumhardt. Ce pasteur était loin d'ériger en vertu l'opposition au pouvoir établi. Si, à l'occasion, il savait défendre son droit, d'un autre côté, il savait aussi se mettre à la place des gouvernants, et leur faciliter la tâche. Il ne manquait pas

d'amis qui le poussaient à la résistance, sous prétexte qu'il faut obéir à Dieu, plutôt qu'aux hommes ; mais il écarta toujours ces conseils, dictés le plus souvent par la présomption et le fanatisme. Sa modération fut récompensée. La droiture qu'il ne cessa de déployer, sa grande franchise, son humilité réelle, lui avaient acquis la confiance et l'estime de ses supérieurs, qui, de leur côté, lui témoignèrent constamment (c'est lui qui nous l'assure), les égards les plus délicats et la plus grande bienveillance.

ENSUITE DES PLAINTES ET DES RÉCLAMATIONS que les médecins lui adressèrent, le ministre des cultes défendit à Blumhardt d'embrasser, dans sa cure d'âmes, les guérisons de malades. Le pasteur rédigea une réponse, dont nous extrayons le passage suivant :

Il nous paraît impossible de n'y pas voir un grain de malice.

Je m'engage à n'imposer dorénavant les mains à aucun étranger. Je ne permettrai à personne de passer le dimanche sous mon toit. Je me contenterai d'adresser quelques exhortations aux gens qui m'exposeront leurs maux, après quoi je les prierai de se retirer. Si, malgré cela, des guérisons viennent à se produire, – comme le bras de Dieu ne peut être raccourci, – d'avance je proteste contre tout reproche d'insubordination.

Blumhardt, fidèle à sa promesse, mit tout l'empressement possible à se conformer à la décision du gouvernement. Nous pouvons nous en convaincre par la lettre suivante, qu'il écrit à un ami :

Depuis bientôt un mois, dit-il, je ne permets à aucune personne de m'entretenir de ses souffrances. Le culte doit suffire. (Blumhardt admettait au culte toutes les personnes souffrantes ; celles dont les maladies présentaient des inconvénients étaient placées dans la sacristie, d'où elles pouvaient entendre la prédication.) Je refuse même de voir les étrangers, afin de ne pas aggraver la situation. Malgré cela, je suis encore témoin

de bien des choses réjouissantes. Je constate, cependant, que la foi baisse, et que l'affluence des malades diminue. Le consistoire est dans un grand embarras.

Si Blumhardt s'exécute d'aussi bonne grâce, la décision prise par les autorités ne laisse pas de lui être fort pénible. Quel serrement de cœur ne dut-il pas éprouver, lorsqu'il annonça, du haut de la chaire, à ses auditeurs, l'engagement qu'il avait pris de ne plus recevoir d'étrangers dans sa maison !

Mes chers malades, leur dit-il, qu'il vous suffise dorénavant d'assister au culte public ! Entretenez le Sauveur de vos souffrances. Ecoutez sa parole ; ni mes prières ni celles de l'assemblée ne vous feront défaut. Après tout, il n'est pas nécessaire que je connaisse vos maux.

Hansjörg reçut l'ordre d'éloigner impitoyablement tous ceux qui, n'ayant pas eu connaissance de l'arrangement consenti par Blumhardt, venaient auprès de lui chercher du soulagement. La vue de ces malheureux, qui se pressaient à la porte de sa maison, lui fendait le cœur. — « Pauvres gens ! disait le bon pasteur, les larmes aux yeux, en les regardant de sa fenêtre. Vous, Messieurs, officiers, marchands, vous avez tout ce qu'il vous faut, nul ne vous contrarie ; mais le pauvre peuple, c'est autre chose ! »

Blumhardt comprenait que son propre ministère, aussi bien que la vraie piété, était indépendant du genre d'activité qu'on lui interdisait. C'est pour cela qu'il se soumit aux ordres de l'autorité.

Il y eut des cas, cependant, où il protesta contre les mesures dont il fut l'objet, et où il se prévalut de ses droits de citoyen, pour agir de son propre chef.

De tous temps, les autorités ecclésiastiques se sont montrées inhabiles et maladroitement, dans les cas difficiles. Le consistoire wurtembergeois, poussé à bout par tout le tapage qui se faisait autour de la personne de Blumhardt, n'eut-il pas l'étrange idée

de vouloir dicter au pasteur de Möttlingen ce qu'il devait dire aux malades ! – « Consolez les malades, lui disait-on, faites-leur comprendre le sens de la douleur et la valeur morale de la patience, mais ne leur promettez plus des secours matériels que la religion n'a pas mission de nous apporter. »

Blumhardt, on le comprend, ne tint nul compte de ces directions, et préféra encourir un blâme de la part du consistoire.

LES MESURES PRISES en vue de pacifier les esprits ne tardèrent pas à produire leurs effets. La grande attraction de Möttlingen, c'était, avant tout, le pasteur ; car Blumhardt appartenait à cette classe d'hommes dont la personne seule exerce une sorte de fascination. Son regard, son accent impressionnaient vivement tous ceux qui l'approchaient. A cette sorte de puissance magnétique, il faut ajouter un don rare de consoler, de reprendre, d'encourager, qui donnait à ses paroles une autorité incomparable. Dès qu'il n'était plus possible de s'entretenir en particulier avec lui, tout charme avait disparu. Aussi, le pèlerinage diminua-t-il, les malades cessèrent d'accourir, et les guérisons de se renouveler. Puis vinrent les années si néfastes de 1847 et de 1848 ; l'attention du pays se porta d'un autre côté, et, peu à peu, Möttlingen se vit oublié !

LE PASTEUR ET LA PAROISSE

Nous venons de raconter les diverses phases du mouvement religieux qui éclata soudain à Möttlingen. Occupons-nous maintenant de la population, suivons-la au temple et assistons avec elle au culte. Entrons aussi dans le presbytère, et tâchons de surprendre le pasteur à son travail quotidien. Essayons, en un mot, de nous représenter la vie religieuse de ce village, au moment du réveil.

Parlons d'abord de l'église et du culte.

Le dimanche, à Möttlingen, commençait déjà la veille, à la façon de l'ancienne alliance. Il y avait, le samedi soir, une classe biblique, que Blumhardt avait instituée peu après son arrivée, et qui resta pour lui, jusqu'à la fin, l'heure aimée et bénie entre toutes.

Tenue, à l'origine, dans la salle d'école, cette réunion fut forcément transférée à l'église, dès les premiers temps du réveil. Il en fut ainsi jusqu'au jour où les autorités ecclésiastiques retirant l'usage du temple, forcèrent le pasteur à retourner dans l'ancien local, malheureusement trop restreint pour la foule qui s'y pressait.

Le service religieux le plus important était cependant celui du dimanche matin. C'est là que l'affluence était de beaucoup la plus considérable. Le temple ne pouvait contenir les auditeurs qui régulièrement accouraient de tous les villages voisins. Aussi Blumhardt encouragea-t-il ses paroissiens à prendre une

résolution qui, certainement, leur fait honneur. Ils renoncèrent, en faveur des gens du dehors, à assister à ce premier service, sous la promesse que le pasteur leur fit d'instituer, à leur intention, un troisième culte, sitôt après le catéchisme. C'étaient donc des auditeurs étrangers à la localité qui occupaient le temple, au culte du matin ; — les gens de l'endroit apportaient des chaises et prenaient place dans le cimetière qui entoure l'église. Les jours de pluie, c'était un curieux spectacle que celui de cette foule compacte, abritée sous les pittoresques parapluies en usage dans la Forêt-Noire.

Le catéchisme, qui suivait, était plus particulièrement à l'usage des enfants. Mais là aussi, le public venait nombreux, car Blumhardt avait peu à peu modifié ce culte, afin de le mettre à la portée de tout le monde.

Immédiatement après le catéchisme, commençait le troisième service, réservé aux gens de Möttlingen. Les étrangers trouvaient, dans le cimetière, des chaises, laissées à leur intention, et souvent même des parapluies. Après les deux cultes qui y avaient déjà eu lieu, le temple était loin d'offrir une atmosphère agréable ; ceux qui se tenaient dehors n'étaient donc pas les plus mal partagés. Les fenêtres qui restaient ouvertes leur permettaient de saisir chacune des paroles du pasteur, dont la voix acquit peu à peu une grande étendue.

Blumhardt avait pris l'habitude de parler toujours si haut, que plus tard, il devint presque désagréable de l'entendre dans un local exigü ; mais, aux beaux jours de Möttlingen, le timbre de sa voix était des plus mélodieux.

Puisque nous parlons des assemblées religieuses, n'oublions pas de rappeler un détail qui donnait à ces réunions un cachet tout particulier : c'était la présence des malades à l'église. Blumhardt estimait de son devoir de les y admettre, et personne n'aurait osé formuler une plainte contre cette innovation qui n'était pourtant pas sans inconvénients. Lors même que le

pasteur prenait la précaution d'isoler les gens le plus gravement atteints, en leur réservant la sacristie, il arrivait souvent que des épileptiques tombaient au milieu du service ou que des aliénés se mettaient à divaguer. Blumhardt avait donné des directions très précises à son troupeau, au sujet des malades. Il insistait beaucoup pour qu'on ne fit pas attention à ceux qu'une crise saisissait en pleine assemblée. « Priez pour eux, disait-il, mais ne vous effrayez pas, et surtout restez tranquilles ! »

Il y avait, comme on peut le voir, beaucoup de délicatesse et de sollicitude dans les intentions de Blumhardt. Mais était-ce bien d'agir de la sorte, et le recueillement était-il possible, en pareilles circonstances ? Nous n'oserions l'affirmer.

Il arrivait souvent qu'au milieu du sermon, un homme se levait et commençait à proférer des jurements. Le prédicateur devait alors s'interrompre dans son discours, pour faire chanter un verset de cantique, ce qui ne manquait jamais de rétablir l'ordre.

Un jour, un épileptique, pris, au milieu du service, de violentes convulsions, tomba raide sur le plancher. Comme on se précipitait pour le relever, le pasteur pria chacun de rester assis, et continua sa prédication, comme si de rien n'était. Nous avons peine à croire, cependant, que des interruptions de cette nature ne fussent pas au détriment du sérieux et de la dignité du culte.

Blumhardt justifiait sa manière d'agir en disant que l'église doit être essentiellement militante, et qu'elle a pour mission d'intercéder en faveur de tous ceux qui ont besoin de secours. Tout en reconnaissant la justesse de cette remarque, nous pensons que l'intercession des croyants peut se faire aussi bien en l'absence des malades, et que l'ensemble du culte souffre trop de leur présence pour que la méthode de Blumhardt doive être recommandée.

COMME PRÉDICATEUR, BLUMHARDT avait un genre à lui. Il n'était pas un orateur, au sens que l'on attache habituellement à ce mot.

Il n'y avait, dans ses discours, ni rhétorique, ni belles phrases, ni effets recherchés. Sa prédication était des plus simples et ressemblait plutôt à une conversation. Aucune parole dépassant son expérience et sa conviction ne sortait de sa bouche. En chaire, Blumhardt ressemblait à un père de famille s'entretenant avec ses enfants.

Ce genre de discours familiers, tout en restant étranger aux grands mouvements oratoires, est néanmoins d'un effet puissant, lorsqu'il est manié par une main habile. Blumhardt était passé maître dans ce genre. Il possédait tout ce qu'il faut pour y exceller : nature droite et simple, foi personnelle et profonde, cœur ému et passionné, connaissances variées, grande expérience du cœur humain. Il n'avait qu'à laisser sortir de cette source abondante le flot pressé de ses émotions, pour saisir ses auditeurs, et les conduire au but désiré. En l'entendant, on sentait qu'il y avait là un homme puissamment convaincu, aussi nul ne pouvait-il lui résister. C'est pourquoi Blumhardt peut être considéré comme un grand orateur populaire.

La facture de ses discours n'avait rien de remarquable. Le plan logique, indispensable à l'esprit français, est moins nécessaire aux auditoires allemands. Il fait défaut chez Blumhardt, qui se contente de développer deux ou trois pensées saillantes, relatives au sujet qu'il traite, et entre lesquelles il n'y a bien souvent d'autre lien que celui de la succession.

Cette lacune était rachetée par de grandes qualités. Blumhardt savait admirablement distinguer l'essentiel de l'accessoire. Jamais il ne perdait son temps ou ne lassait ses auditeurs, en discourant sur des subtilités, sur des questions relevant de l'intelligence plus que de l'âme, de la culture plus que de l'édification. Il savait rester toujours près de la nature et s'en tenir aux besoins vrais et fondamentaux du cœur humain. Il parlait à son auditoire le langage que cet auditoire comprenait. A ces qualités si précieuses de l'esprit et du jugement se joignait chez

lui un cœur des plus dévoués, uni à un courage moral qui commandait les sympathies. Il y avait tant d'amour dans sa conviction, tant de vérité et de droiture dans ses sentiments, tant de liberté et de franchise dans ses allures, qu'il était difficile de ne pas s'attacher à lui.

Longtemps il eut, parmi ses auditeurs, des gens appartenant à une presse hostile, et venus dans le but de l'espionner, pour le dénigrer ensuite. Blumhardt les connaissait. Un jour, au milieu d'un discours tout débordant de charité et de bienveillance chrétienne, il se tourne de leur côté, et les apostrophe en ces termes : « Ce n'est pas en vain que vous entendez la Parole de vie ; soyez-en persuadés. Tôt ou tard, elle aura raison de vous. A votre tour, vous apprendrez que le Maître vous appelle, et qu'Il désire aussi vous compter au nombre de ses enfants. »

Disons encore que Blumhardt tirait ses sujets de la péripécie indiquée par l'église¹ ; mais pour le dernier sermon, il choisissait son texte à volonté presque toujours dans l'Ancien Testament.

Blumhardt établissait une gradation dans ses nombreux services. Bien souvent, le premier discours fournissait le sujet du second, et ainsi jusqu'au dernier. La plupart du temps, celui-ci répondait aux objections qui avaient pu surgir dans l'esprit de ses ouailles, servant ainsi de conclusion à tout ce qui avait été dit. C'est ce qui nous explique la présence constante des mêmes auditeurs à tous les services.

UN DES ÉLÉMENTS ESSENTIELS du culte était le chant. Dans les villages allemands, on ne pratique guère le chant à quatre voix ; tout le monde exécute la même partie. Cette manière de chanter, si pauvre quand l'assemblée est restreinte, a, dans une grande réunion, une puissance et une solennité incomparables.

¹L'église luthérienne a conservé l'usage des péripécies, ou textes prescrits d'avance aux pasteurs.

Rien de plus entraînant que le chant, dans l'église de Möttlingen. Quand des centaines, et parfois des milliers de voix, entonnaient un de ces beaux cantiques du recueil wurtembergeois, l'effet produit était saisissant. C'est un des souvenirs les plus vivants qui soient restés de ces temps remarquables. Blumhardt avait composé des hymnes débordant de l'enthousiasme religieux qui l'animait lui-même, et il avait su trouver, pour ces paroles enflammées, des mélodies d'une rare beauté.

UNE AUTRE INNOVATION DU PASTEUR de Möttlingen, était celle des visites. Il les recevait dans sa chambre d'étude, devenue ainsi une annexe du temple. Ces visites constituaient une partie essentielle de son activité pastorale.

Du samedi matin, jusqu'au lundi à midi, Blumhardt se tenait à la disposition de ceux qui désiraient le voir, soit avant, soit après les cultes. Il recevait par groupes de vingt à trente personnes à la fois. Familièrement drapé dans sa robe de chambre, le plus souvent sans cravate (ainsi que le rapporta un jour une dame, qui n'en revenait pas), le pasteur, tenant entre ses doigts les nombreuses lettres qu'il avait reçues, allait de l'un à l'autre de ses visiteurs. Avec une simplicité qui peut nous surprendre, chacun disait ce qu'il avait sur le cœur, avouant fréquemment des choses pour lesquelles un entretien particulier eût paru nécessaire. Blumhardt avait acquis une telle expérience, qu'il disait, en deux ou trois mots, tout ce qu'il avait à dire, tantôt consolant, tantôt réprimandant, avec le plus parfait sans-gêne. L'entretien terminé, il étendait sa main sur la tête de son interlocuteur, et prononçait quelques paroles de bénédiction ; après quoi il inscrivait le nom de la personne sur son calepin. Quand chacun avait eu son tour, tous ensemble se retiraient, pour céder la place à un nouveau groupe.

Comment Blumhardt pouvait-il faire face à ses nombreuses occupations, et s'intéresser encore à un si grand nombre de personnes ? Pareille tension de l'esprit et des nerfs ne

devait-elle pas épuiser la mesure de ses forces ? Chose étonnante, il pouvait répondre à tous ces appels ; de plus, il trouvait moyen d'accorder des entretiens particuliers à ceux qui désiraient lui parler seul à seul. Et bien loin de se sentir épuisé, il trouvait, au contraire, dans ce contact journalier avec ces âmes travaillées, une source de précieuses bénédictions. En assistant à ces luttes intérieures, aux remords cuisants de ces consciences, en entendant les soupirs qui s'échappent de ces âmes avides de délivrance, de réconciliation et de paix, Blumhardt sent sa foi se fortifier, son humilité grandir, et il comprend, mieux que jamais, la valeur suprême qu'a pour l'homme pécheur l'Évangile de Jésus-Christ.

PARCOURONS MAINTENANT, par un beau dimanche, le village de Möttlingen. Un curieux spectacle s'offre à nos regards. Il rappelle, en petit, celui que devait présenter Jérusalem, aux jours des grandes fêtes. Le samedi déjà, des foules accouraient pour le culte du soir. Mais c'est le dimanche matin surtout qu'il fallait voir déboucher, par tous les chemins aboutissant au village, le flot ininterrompu des gens avides d'entendre la prédication. Le nombre en était parfois si grand, qu'un jour de vendredi saint, on compta des représentants de 176 localités différentes. Souvent, le chiffre des personnes présentes s'élevait à plus de 2000. Le dimanche soir tout ce monde s'écoulait lentement et le village reprenait bientôt son apparence accoutumée.

Mais comment s'y prenait-on pour héberger tant de gens ? L'hospitalité des habitants de Möttlingen ne peut se comparer qu'à la reconnaissance des visiteurs, auxquels peu suffisait.

Voici comment on s'organisait. Les hommes se contentaient des meules de foin et autres abris de ce genre. On laissait aux femmes tous les espaces couverts, convertis en dortoirs, – à peu de frais, il est vrai.

Que de fois, pendant les belles nuits d'été, la colline avoisinante ne fut-elle pas envahie par une foule d'hommes qui, là,

attendaient patiemment que l'aube parût ! Que de fois aussi le chant des beaux cantiques que tous savaient par cœur, ne s'éleva-t-il pas dans le silence de la nuit !

Quant aux repas, bornons-nous à dire qu'il se fit alors de vrais miracles, d'abstinence, d'un côté, de générosité, de l'autre. C'était à qui recevrait le plus de monde. Les invités se montraient toujours satisfaits. Arrivait-il qu'on n'eût plus rien à offrir, on se contentait de la bonne intention. L'entrain général n'en était pas diminué, la joie était partout, c'était un vrai jubilé.

C'est naturellement au presbytère que le gros de la foule se portait. En homme précautionneux, Blumhardt laissait à ses paroissiens le soin des campagnards, mais faisait diriger sur la cure tout homme dont l'habit trahissait le citadin. C'était là, de sa part, une simple mesure de prudence, car il redoutait pour Möttlingen le contact des gens de la ville. Du samedi au lundi, la cure était donc transformée en un vaste dortoir. Les corridors, non moins que les appartements, étaient toujours occupés. Si la place venait à manquer, toutes les chambres du village étaient mises de réquisition, aussi bien dans les maisons privées qu'à l'auberge. Cet arrangement permettait au pasteur d'exercer un contrôle général et facile.

Le matin venu, tous ces étrangers avaient ordre de se rendre au presbytère, où ils prenaient leurs repas. Quiconque essayait d'échapper à cette invitation, se voyait condamné à une exclusion perpétuelle. Cette mesure de rigueur était dictée par une longue expérience.

Le déjeuner terminé, on se réunissait pour le culte de famille, qui comprenait le chant d'un cantique, la lecture du passage du jour¹, puis une prière faite à genoux.

¹On fait grand usage, en Allemagne, du *Pain quotidien*, petit livre qui renferme, pour chaque jour de l'année, un ou deux passages de la Bible et un « verset de cantique ou une pensée chrétienne ».

Le dîner était d'une extrême simplicité, à cause du catéchisme qui avait lieu sitôt après, et qui demandait qu'on ne perdît pas de temps. Ce repas consistait en potage, salade de pommes de terre et viande. S'il arrivait qu'un plat se trouvât vide avant que chacun fût servi, nul ne songeait à s'en formaliser.

Mais c'est surtout au souper que le talent de la maîtresse de maison était mis à une rude épreuve, car souvent plus de 70 personnes venaient s'asseoir à sa table. Cependant chacun se déclarait satisfait. Quant aux gâteaux préparés par M^{me} Blumhardt elle-même, on les trouvait toujours excellents. Ils étaient, il est vrai, dignes de tout éloge.

Le soir venu, le pasteur prenait un peu de repos, si l'on peut appeler de ce nom la conversation animée qu'il entretenait avec ses hôtes, jusque fort avant dans la nuit. On parlait des événements de la journée, des guérisons récentes, des âmes nouvellement amenées au Seigneur. D'autres fois, l'entretien roulait sur les sermons de la journée. Blumhardt, toujours brillant causeur, savait donner une grande animation à ces épanchements intimes, dans lesquels il aimait à ouvrir, toutes grandes, les portes de son cœur. Rien de plus attrayant que ces conversations après le souper. Ceux qui ont eu le privilège d'en jouir, y trouvaient encore plus d'édification que dans les meilleurs sermons du pasteur.

Ce moment était, du reste, son heure favorite, car il aimait à rendre témoignage au Maître, non seulement en chaire, mais encore et surtout dans la vie ordinaire. Il estimait que c'était là le vrai moyen de servir la cause du Seigneur. « Le témoignage rendu à l'Évangile, du haut de la chaire, disait-il souvent, a une grande importance sans doute ; mais que de fois l'auditeur ne se dit-il pas que c'est là le langage obligé en pareil lieu ! Le témoignage rendu dans la conversation, dans les rapports de chaque jour, est plus puissant en ce qu'il va plus droit au cœur. »

SUIVONS MAINTENANT LE PASTEUR dans sa paroisse, et voyons-le remplissant les devoirs de la cure d'âme.

Sur ce point si intéressant à tant d'égards, nous n'avons, malheureusement, que fort peu de données. Blumhardt était d'une discrétion si absolue, que rien de ce qui se passait entre ses paroissiens et lui ne transpirait au dehors. Nous n'avons donc, pour nous renseigner sur ce côté de son activité, que ce qu'il a bien voulu nous en communiquer. Voici quelques passages de ses écrits, qui concernent l'état religieux de la paroisse, et qu'il nous semble utile de citer :

La crainte de voir s'éteindre bientôt cette flamme, si soudainement allumée, me tourmentait beaucoup. Je sentais vivement qu'il était de mon devoir de tout mettre en œuvre pour tenir les cœurs en éveil, et pour les pousser plus avant. Tous mes efforts convergeaient vers ce but. C'est à cela que tendaient les cultes du soir, tenus deux fois par semaine, d'abord chez moi) puis dans la salle d'école, et enfin dans le temple lui-même. C'est à ce but aussi que visaient toutes mes conférences. J'en faisais habituellement trois séries, de huit séances chacune. Chaque séance durait trois heures. Ce que je cherchais à développer, c'étaient, d'une manière générale, les sentiments chrétiens, dans les rapports journaliers. Mais je m'attachais plus particulièrement à entretenir, dans les ménages, l'amour de la paix, le support mutuel, la bonne harmonie. J'espérais arriver, par ce moyen, à créer, au sein des familles, l'habitude de la prière et des entretiens sérieux. C'est aux efforts faits dans ce sens, que j'attribue l'habitude contractée de prier à genoux, habitude qui a tant contribué à maintenir vivante la piété.

Je donnais aussi, dans mes conférences, des directions pour les réunions privées, que chacun voulait avoir à son tour. Je tenais beaucoup à ce que chaque homme y prît la parole. Je désirais également qu'une étroite union existât entre eux tous.

J'avais, de plus, bien des conseils à donner, bien des choses à expliquer. Il me fallait sans cesse reprendre, diriger, avertir.

Je devais en outre veiller à ce que des excès de fausse piété ne vinssent pas à se produire. La tâche m'était, il est vrai, rendue singulièrement facile par l'humilité de mes paroissiens. Je pouvais leur parler en toute franchise, souvent même leur dire de dures vérités, sans les blesser jamais. Ils m'en remerciaient toujours sincèrement.

L'annexe, elle aussi, me donnait beaucoup à faire, car on attachait un prix tout particulier à mes visites. Les réunions à l'école étaient également appréciées et suivies. Ces braves gens tenaient tellement au service que je faisais le soir, dans la paroissiale, que rien, ni la distance, ni le mauvais temps, ne pouvait les retenir chez eux.

On peut voir, par ce qui précède, combien le pasteur et ses paroissiens étaient intimement unis. La citation suivante ne fera que le confirmer :

Il me reste à parler de la marche qu'a suivie le mouvement de Möttlingen, jusqu'à aujourd'hui. Le premier zèle ne s'est point démenti au cours des nombreuses occupations et des soucis de l'été. Les travaux des champs ne nuisirent nullement aux réunions du soir, car après les fatigues de la journée, un grand nombre de mes paroissiens aimaient à passer ensemble quelques instants.

Aux approches de l'automne, je constatai cependant, non sans effroi, que la tiédeur et l'indifférence avaient repris le dessus. Ce fut pour moi un avertissement. Je devins plus pressant dans mes appels, surtout lorsque je ne m'adressais qu'à mes paroissiens. J'appris à connaître bien des ruses du cœur naturel, auxquelles on ne prend généralement pas garde, et qui méritent cependant une grande attention. Je commençais par les découvrir en moi-même, et je m'en humiliais beaucoup. Dès ce moment, nous marchâmes, mes paroissiens et moi, la main dans la main. M'arrivait-il de découvrir en moi une faute, j'en parlais en pleine assemblée. De tels aveux, faits par moi, ne manquaient jamais d'éveiller à nouveau le besoin de repentance et d'humiliation chez nous tous. Ces jours sont

au nombre de ceux dont le souvenir est resté le plus profondément gravé dans nos cœurs.

Durant l'hiver, surtout pendant les fêtes de Noël et, plus tard, pendant celles de Pâques, nous fûmes l'objet de grâces nombreuses.

Je divisai mes paroissiens en onze groupes, de vingt-cinq à trente personnes chacun, qui se réunirent chaque jour, pendant tout l'hiver, afin de lire la Parole de Dieu et de prier ensemble. Les femmes venaient aussi, apportant leur rouet.

J'organisasi trois assemblées pareilles, à Haugstett, où je me rendais tous les lundis soirs.

Le mardi et le jeudi soir, je convoquais les hommes dans la salle d'école de Möttlingen, pour leur lire la Bible. Ces cultes étaient fort suivis. C'est ainsi que nous avons lu ensemble tout le Pentateuque. Le mercredi, il y avait réunion de femmes ; le vendredi, réunion de jeunes filles. Je leur consacrais une heure. Le samedi, je faisais venir femmes et jeunes filles, dans la salle d'école.

Il en fut ainsi tout l'hiver. Il ne se passait pas de semaine que nous n'eussions quelque expérience nouvelle à enregistrer.

Malgré cela nous ne pouvions nous empêcher de penser que, tôt ou tard, le mouvement s'arrêterait, et que les choses reprendraient leur cours habituel. Ce qui manque visiblement à notre christianisme pour être ce qu'il doit être, c'est cet Esprit d'En-Haut, répandu, à la Pentecôte, sur la primitive église, et sans lequel rien de durable ne peut être fondé ici-bas.

Citons enfin les lignes suivantes, qui nous parlent encore de l'état religieux de la paroisse :

Le grand changement qui s'est produit ici, depuis le mois de janvier 1844, je l'ai décrit minutieusement, dans un rapport spécial que j'ai présenté, l'été dernier, aux autorités ecclésiastiques du pays. Ce mouvement a déterminé, chez nous, un état religieux des plus réjouissants. La plupart des personnes, qui ont été atteintes par ce puissant réveil, sont restées fidèles à leur nouvelle vie. La conduite actuelle de mes paroissiens

est totalement différente de celle du passé. Leur caractère est devenu ouvert, cordial, confiant et disposé au bien. Le culte est très régulièrement suivi. On n'entend plus parler des scandales, si fréquents autrefois. L'annexe, elle aussi, a renoncé aux fêtes bruyantes. Depuis le réveil, aucun cas d'immoralité ne s'est produit, car la jeunesse, elle-même, a pris une large part au mouvement.

Ce qui me réjouit beaucoup, c'est l'esprit de prière partout répandu. Il n'y a plus de querelles de ménage. Les devoirs des époux entre eux sont universellement respectés, et l'affection la plus cordiale règne dans les familles. Ce qui entretient toutes ces bonnes dispositions, c'est l'habitude, récemment prise, de prier à genoux.

Il y avait jadis, à Möttlingen, des réunions privées, auxquelles prenaient part une trentaine de personnes environ. Ces gens ne tardèrent pas à s'associer au mouvement, et à se confondre avec le reste des habitants. Au moment où j'écris, ces assemblées particulières ont pris fin.

On éprouve encore le besoin de se réunir chaque jour, il est vrai, pendant quelques instants, pour s'édifier et se fortifier. Mais ces réunions, qui sont au nombre de onze, n'ont ni directeur spécial, ni local déterminé. Elles ont lieu tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. On s'y entretient du dernier sermon, on lit la Parole de Dieu, on se communique les expériences faites pendant la journée.

Chacun peut y prendre la parole et prier, selon les besoins de son cœur. Ce qui me réjouit aussi, c'est qu'il n'y a là aucune trace de piétisme, car tous restent fermement attachés à l'église nationale.

Plus tard, en 1847, Blumhardt pouvait répéter les mêmes choses, relativement à l'état religieux de la paroisse, rien n'étant encore changé. On demeurait ferme dans l'humilité et dans la charité. Il y avait même progrès, à Möttlingen surtout, dans l'intelligence et dans la connaissance des choses religieuses.

Quoi qu'il en soit, la paroisse de Möttlingen nous offre, au point de vue religieux, un exemple vraiment remarquable, car

nous ne devons pas oublier que nous avons affaire ici à des campagnards.

Cette vie intense et cette foi vivante, qui se maintiennent pendant des années, embrassant tous les âges, triomphant de tous les obstacles, c'est là un fait, vite raconté, sans doute, mais qui n'en est pas moins exceptionnel. Plût à Dieu qu'il en fût ainsi partout et toujours !

LECTEURS, COMMENT VOUS REPRÉSENTEZ-VOUS BLUMHARDT ? Stature imposante, aspect solennel, expression sévère ? Rien de semblable. Il était l'homme le plus simple, le plus modeste et le plus aimable qui se pût rencontrer.

Quoi, c'est là Blumhardt ? se disait-on, en le voyant pour la première fois, tant sa figure débonnaire et cordiale inspirait la confiance et rassurait ceux qui s'adressaient à lui. Personne mieux que Blumhardt ne savait mettre son monde à l'aise.

Chez lui, pas de raideur, nulle trace de suffisance ou de présomption. Sa piété simple, vraie, était totalement étrangère à cette dévotion tout extérieure qu'affichent tant de chrétiens, à ce *patois de Canaan*, si en faveur dans un certain monde. Tout cela lui inspirait la plus profonde aversion.

– Que me veut donc Madame X. ? disait-il un jour. Elle est beaucoup trop pieuse pour moi ! Avec elle, il faut se donner des airs dévots, et cela ne me va pas.

On comprend qu'une nature aussi franche et aussi droite ait su se gagner tous les cœurs. Il suffisait, en effet, de voir cet homme de bien une seule fois, pour lui être entièrement dévoué.

Blumhardt avait tellement pris l'habitude d'exiger la vérité absolue de la part de ceux qui venaient se confesser à lui, il avait si fréquemment déjoué les ruses du cœur, toujours habile à tromper et à se tromper lui-même, que son regard en avait acquis une pénétration parfois embarrassante. Combien auprès de lui ils se sentaient petits, ces chrétiens toujours si satisfaits d'eux-mêmes !

Le pasteur de Möttlingen était aussi un chrétien joyeux. Le sentiment constant qu'il avait de la présence de Dieu, avait développé en lui une confiance et une foi enfantines, qui le remplissaient d'une joie inaltérable. Il aimait les hommes, et se plaisait à voir, en chacun d'eux, un fidèle, un ami de Dieu. — « Le salut est pour tous, » disait-il souvent avec bonheur, et rien ne lui semblait plus touchant que cette grâce de Dieu, puissante, toujours active, qui embrasse toutes les âmes, leur offrant le salut. Cet optimisme lui donnait une grande prise sur les malheureux, les abandonnés, ceux que la société dédaigne et repousse. Bien des délaissés ont, grâce à lui, retrouvé quelque courage, bien des cœurs abattus lui ont dû l'espérance et la paix.

Il avait coutume de répéter que nous avons besoin d'une double conversion : la première, pour faire de l'homme naturel un homme spirituel, et la seconde, pour faire de l'homme spirituel un homme naturel. Il voulait dire par là que celui qui se convertit doit prendre sa conversion au sérieux et mettre toute son activité en rapport avec sa qualité de chrétien.

Un jeune homme, sur le point de rentrer chez ses parents, qu'il disait inconvertis, vint un jour demander à Blumhardt comment il devait se conduire à leur égard. « Va chez toi, lui répondit le pasteur ; aime ton père et ta mère, tes frères et tes sœurs. C'est là tout ce que tu as à faire. »

Le fait suivant nous montrera combien Blumhardt connaissait les hommes :

Un prédicateur ambulant, fraîchement arrivé à Möttlingen, avait raconté à un pensionnaire de Blumhardt les persécutions qu'il avait subies, à cause de l'Évangile ; il se hasarda ensuite à demander s'il pouvait voir le pasteur. — « Certainement, » répondit le jeune homme, qui connaissait l'hospitalité sans limites de Blumhardt ; et il introduisit l'étranger au presbytère. Saluant le pasteur avec une obséquieuse humilité, l'inconnu annonce son intention d'aller chez Barth, mais il demande

de pouvoir passer d'abord quelques instants à Möttlingen. Blumhardt, flairant en lui un charlatan, lui souhaita un bon voyage, sans chercher à le retenir. Le pensionnaire, confondu de la froideur inaccoutumée du pasteur, lui en demanda la cause. « Il ne faut rien avoir à faire avec ces gens-là, répondit-il. Cet homme est un espion. »

A ce don si précieux de pénétration, Blumhardt joignait celui, plus précieux encore, de savoir lancer une flèche au bon endroit. Une jeune fille, en service chez un boulanger, se plaignant de devoir porter du pain le jour du vendredi saint, Blumhardt la reprit en lui disant : « Ma fille, ce jour-là, Jésus a porté sa croix, et elle était bien plus lourde que ta corbeille ! »

Une autre fois, il fut appelé auprès d'une femme qui se déclarait incapable de se lever et refusait même toute nourriture, attachant à ce jeûne une importance religieuse extrême. Discuter avec elle eût été peine perdue. Il s'approcha du lit de la malade et, d'un ton impérieux, lui dit : « Le premier commandement de la Bible, c'est : *Tu mangeras* !¹ Vous vous lèverez donc, vous mangerez, et demain, c'est vous qui viendrez m'ouvrir la porte ! » – Les ordres du pasteur furent exécutés de point en point.

C'est ainsi qu'il savait ramener à la raison les imaginations troublées. Que de jeunes filles et même que de jeunes gens n'a-t-il pas réconciliés avec la vie !

MALGRÉ LES DÉCEPTIONS SANS NOMBRE qu'il avait éprouvées au cours de sa vie, Blumhardt conservait une entière confiance dans les hommes. Il avait reconnu qu'il y a, dans l'âme humaine, un grand fond de sérieux, souvent même en dépit des apparences.

« Partout où j'ai été, dit-il, j'ai dû, contrairement à ceux qui voient tout en noir, me faire, des secrètes dispositions religieuses de l'homme, une opinion bien différente de la leur. »

¹Genèse 2.16

ON COMPRENDRA QUE BLUMHARDT dût être éminemment populaire. – Il le fut en effet, et à plusieurs reprises, il eut l'honneur d'être délégué au synode. Il est vrai de dire qu'il y parla peu, mais son influence n'en fut pas moins grande. Ses vues étaient des plus libérales et, partout où il le put, il empêcha l'autorité civile d'empiéter trop sur le domaine religieux. Il n'en comprenait pas moins le rôle moralisateur de la loi et du magistrat.

On lui a parfois reproché de n'être pas assez homme d'action. Son optimisme excessif le rendait peut-être incapable de prendre les décisions nécessaires dans les moments difficiles. Il n'eût effectivement jamais consenti à une mesure de rigueur, quel que fût d'ailleurs le bien qui eût pu en résulter.

Sa bonhomie était proverbiale. Quand ses paroissiens lui faisaient des excuses de s'être endormis au temple, il leur répondait : « Dormez seulement, cela vous fait du bien, mais n'abandonnez pas le culte à cause de cela. »

D'autres se plaignaient à lui d'être distraits pendant la prière. – « Cela tient, répondait-il, à la nature même de notre intelligence, qui est sans cesse en mouvement, mais ce n'est pas là un crime, pourvu que vous n'ayez aucune pensée mauvaise ! »

UN TRAIT À SIGNALER ENCORE chez Blumhardt. Sa piété si vive ne nuisait nullement à sa qualité de citoyen et de patriote. Il voulait qu'on honorât l'état, et personne ne se montrait plus respectueux que lui, à l'égard des autorités civiles. Les paroles de Paul (Romains 13.1) : « Il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu, et les autorités qui existent sont ordonnées de Dieu, » – étaient sa règle de conduite. Il ne pouvait souffrir qu'on fit de l'état le bouc émissaire de tout le mal qui s'accomplit dans la société. Au lieu de réclamer des autorités seules des réformes contre les abus existants, il voulait, et avec raison, qu'on cherchât d'abord à réformer la société, dont l'état n'est après tout que le mandataire. – « Il est aujourd'hui, disait-

il, des chrétiens qui, à propos de tout, déclament contre l'état, et qui ne savent que blâmer tout ce qui, de près ou de loin, touche à l'état ; je n'en suis pas. »

Dans les débats occasionnés par l'institution du mariage civil, il défendit cette innovation contre ces ecclésiastiques, qui ne veulent voir en tout progrès que le côté fâcheux.

NOUS AVONS SOUVENT PARLÉ de l'activité extraordinaire de Blumhardt. Ses occupations étaient, en effet, aussi nombreuses que variées.

Il consacrait, nous l'avons vu, le samedi, le dimanche et le lundi aux cultes et aux visiteurs. Le reste de la semaine appartenait à sa paroisse. Il devait aussi surveiller les études de ses jeunes pensionnaires et s'occuper de l'éducation de ses propres enfants. Ce qui augmentait encore sa tâche, c'étaient les étrangers qui venaient chez lui chercher du soulagement à leurs maux. Ces malades étaient essentiellement des épileptiques, que Blumhardt s'entendait admirablement à soigner.

Toutefois, ce qui imposait au pasteur le plus rude travail, c'était la correspondance vraiment fabuleuse qu'il entretenait. Des malades de tous pays le consultaient par lettre et le suppliaient de s'intéresser à eux. Il se forma ainsi, peu à peu, autour de Blumhardt, une deuxième paroisse, car ces disséminés, auxquels il avait pris l'habitude de se dévouer, le considéraient comme leur père spirituel. Les nombreuses lettres de remerciements qu'il reçut, nous disent assez à quel point il était devenu l'ami intime de chacun.

Cette correspondance si étendue lui apportait sans cesse des demandes d'admission dans sa maison, d'ailleurs constamment remplie. Pour obliger les malheureux, le pasteur se dérangeait volontiers lui-même. Que de fois ne leur céda-t-il pas son cabinet de travail, s'accommodant du mieux qu'il pouvait de la petite chambre réservée à ses enfants !

POUR DONNER AU LECTEUR une juste idée de ce qu'était le presbytère de Möttlingen, à la date dont nous parlons, nous citerons la lettre suivante, écrite par une des patientes de Blumhardt :

A l'âge de 19 ans, je fus atteinte d'une grave maladie nerveuse, qui résista à tous les traitements. Un article de journal attira notre attention sur Möttlingen et le pasteur Blumhardt. Un ami de ma famille se rendit immédiatement sur les lieux. Bientôt il revint et me dit : « J'ai trouvé un homme, qui est déjà venu en aide à bien des malades. Prends courage, je vais te conduire à lui. » – Nous nous mîmes aussitôt en voyage. En chemin, nous nous arrêtàmes dans une petite ville, afin de prendre un peu de repos. Qui trouvons-nous, dans l'auberge de l'endroit, sinon le pasteur Blumhardt lui-même, revenant d'une excursion ? Nous continuâmes ensemble notre route. En arrivant au village de Möttlingen, nous aperçûmes toute la famille qui venait au-devant du père. Quel touchant revoir, surtout pour Blumhardt et sa femme ! Et quelle joie, chez les enfants !

Je trouvai, installés au presbytère, une multitude de malades, entre autres une demoiselle, épileptique au plus haut degré. La vue de cette personne me remplissait d'angoisse et de terreur ; je craignais d'avoir à partager sa chambre.

Le cœur me battait bien fort, quand je dus, pour la première fois, me rendre auprès du pasteur. Je redoutais un long interrogatoire, mais je fus bien agréablement surprise de la simplicité de Blumhardt.

Gottlieb, qui m'avait préparé une armoire, me demanda pourquoi je ne me hâtais pas d'y serrer mes effets. Je lui fis comprendre que je n'étais pas sûre de rester longtemps à Möttlingen, ce qui la surprit beaucoup. J'eus alors une légère crise, mais elle passa bien vite.

Ne pouvant surmonter la frayeur que me causait l'épileptique, je me décidai à en parler au pasteur. J'ajoutai que je m'ennuyais beaucoup de la maison, que je n'avais pas revue depuis plus d'une année. – « Rentrez chez vous, me répondit-il alors, vous vous y guérirez tout aussi bien qu'ici. » – Je repris donc, toute joyeuse, le chemin de la maison. J'eus

encore quelques évanouissements ; mais je n'eus plus aucune de ces crampes nerveuses dont j'avais déjà tant souffert...

Plus tard, me sentant de nouveau inquiète et tourmentée, j'écrivis au pasteur Blumhardt. Il fut décidé que je retournerais à Möttlingen, après Pâques. Une dame et une jeune fille de mes amies exprimèrent le désir de m'accompagner.

Arrivées à destination, notre premier devoir était de passer auprès du pasteur, dans cette chère chambre de travail, que je connaissais déjà. — Quelle joie ce fut pour nous toutes ! J'étais si heureuse, mais si vraiment heureuse, que je n'ai de ma vie éprouvé pareil bonheur. L'épileptique était partie. Bientôt nous eûmes revu tous les coins et recoins de cette maison, qui nous était presque plus familière que la maison paternelle.

Un jour ce cri retentit tout à coup : « Voici les Turcs, voici les Turcs ! »

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demandai-je à Gottliebin.

— Ce sont, me répondit-elle, quatre des anciens élèves du pasteur, qui viennent ici passer leurs vacances. »

Bientôt commença dans la maison un grand remue-ménage, car, aux approches de Pâques, nous recevions de nombreuses visites. La grange fut aménagée de façon à pouvoir contenir plusieurs lits, destinés aux Turcs. Chacun s'aidait à ces préparatifs, on cousait, on mettait tout en ordre, la joie était partout. Les Turcs arrivent enfin, on les entend monter l'escalier, ils entrent. Quelles salutations et quelles embrassades !

Je tiens à vous parler aussi du culte du matin. Toutes les personnes présentes, même les domestiques, si je m'en souviens bien, avaient leurs Bibles devant elles. Chacun lisait à son tour un verset, même les enfants du pasteur. L'aîné lisait couramment ; le second, plus lentement, il était fort timide ; le troisième est encore un bébé, qui donne bien à faire à Gottliebin. Quant à la petite Marie, elle aide déjà beaucoup dans la maison. Elle ne pouvait supporter qu'on changeât quoi que ce fût à l'arrangement de la table, quand elle avait mis elle-même le couvert. Elle nous amusait infiniment.

Tous les matins nous devions laver nous-mêmes les tasses du déjeuner. J'aimais à voir la grande table, quand les tasses y étaient

correctement placées, l'une en face de l'autre, celle de M. le pasteur, seule, au sommet ! Mme Blumhardt servait elle-même.

Nous étions fort gais ; il régnait néanmoins au milieu de nous un grand sérieux. Le culte du matin nous y prédisposait, et l'on se sentait tout particulièrement en présence de Dieu.

Je n'ai jamais aimé à discuter les questions religieuses. J'accepte ces choses en toute simplicité, surtout depuis mon séjour à Möttlingen. Mais il n'était pas de même de certaines personnes, et, en particulier, de celles qui m'avaient accompagnée.

Combien nous jouissions des prédications du pasteur ! Sa foi, vivante et forte, nous pénétrait. — Le chant était si beau ! J'entends encore retentir dans la petite église de Möttlingen, ces mots : « miséricorde, miséricorde, » qui formaient le refrain d'un des plus beaux cantiques du recueil.

Nous aimions beaucoup Gottlieb. Mme Blumhardt est une personne extrêmement douce. Elle me paraissait alors souffrante et accablée de soucis.

On jouait souvent du piano. — Tout était beau à Möttlingen, depuis les carafes jusqu'aux cuillers, malgré leur simplicité excessive. — Quand arrivait un hôte de distinction, on plaçait devant lui la seule carafe de cristal que l'on possédât.

Nous faisons aussi la lessive, et ce n'était pas bagatelle. Comment sécher tant de linge, quand on n'a pas de galetas ? — Que faites-vous quand il pleut ? demandai-je un jour à M^{me} Blumhardt. — Le Seigneur m'envoie toujours le beau temps, répondit-elle, il sait que je ne puis m'en passer. »

Toute la maison, de la cave au grenier, était remplie de monde. C'est merveille de voir le grand nombre de gens qui trouvent place dans cette petite cure.

Nous avions encore, pour nous aider au presbytère, Hansjörg, ainsi que sa sœur Catherine, alors cuisinière.

L'époque de notre départ approchait. Mais quel changement était survenu en nous ! Mon amie, autrefois soucieuse et angoissée, n'était plus reconnaissable. Tout en elle respirait la joie et le contentement, à tel point que ceux qui l'ont connue, depuis son enfance, n'en revenaient pas. Son médecin

lui-même en était émerveillé. — Dieu soit loué de ce que nous avons un Möttlingen !

BLUMHARDT ÉCRIVAIT BEAUCOUP. Non seulement il rédigeait, presque à lui tout seul, la *Feuille mensuelle*, mais encore il offrait au public des œuvres de plus longue haleine. Il rédigea, comme nous l'avons dit, le récit détaillé de la maladie de Gottliebin Dittus, à la demande des autorités ecclésiastiques. Il envoya aussi au *Journal évangélique* un rapport complet sur le réveil dans le Wurtemberg. Dans ce dernier rapport il expose les deux grands maux dont la société allemande souffre, et qui ont été mis au jour par le réveil, savoir la superstition et l'immoralité.

C'est pendant son séjour à Möttlingen que Blumhardt mit en vers les psaumes de David, ainsi que la seconde partie du livre d'Esaië (chapitres 40 à 66).

Il aimait passionnément la musique, comme tous les Allemands. « Un chrétien, dit-il, qui peut rester muet, quand on chante les louanges du Sauveur, n'est pas un chrétien complet. » Le recueil des hymnes de l'église du Wurtemberg, malgré sa grande beauté, ne le contentait qu'à demi. « Le chrétien y parle trop de lui-même, disait-il encore, et la mort y est trop souvent évoquée. Ce sont là des idées et des sentiments étrangers à la Bible. Le chrétien doit s'occuper moins de sa mort que du retour du Sauveur. "Seigneur Jésus, viens bientôt !" tel est le cri du fidèle. »

Il s'inspira de ces idées-là pour la mise en vers des psaumes. La rime, il est vrai, est souvent violemment amenée. Albert Knapp, qui travailla avec Blumhardt au recueil en question, prétendait que ces rimes lui donnaient des maux de dents. Malgré ce défaut, l'œuvre du pasteur de Möttlingen est remarquable par l'accent biblique dont elle est empreinte.

Blumhardt composa souvent des mélodies nouvelles pour les morceaux les plus frappants. Celle qu'il adapta au 64^e chapitre d'Esaië est vraiment remarquable.

POUR TERMINER CE SUJET, il nous reste à parler de la polémique que Blumhardt eut à soutenir contre le docteur de Valenti. Cet homme qu'il avait connu à Bâle s'était, depuis, fixé à Berne, et voué aux soins des personnes atteintes de maladies mentales. Sa culture, soit médicale, soit théologique, semblait le porter à ce genre d'occupations.

C'était un homme d'humeur belliqueuse, qui, ayant la passion de la polémique, aimait à entrer en lutte avec n'importe qui, à propos de n'importe quoi. Cette manie, fort peu aimable, lui avait créé des ennemis en grand nombre. Ce n'est pas qu'il fût dépourvu de talent. Il se faisait remarquer, au contraire, par son intelligence pénétrante, ainsi que par une rare éloquence. De Valenti avait néanmoins ses admirateurs et ses amis. C'est pour eux qu'il publiait un journal intitulé *Lumière et justice*.

Il avait préparé, pour la société des publications de Calw, une brochure sur le mariage. Ce traité, qui renfermait des idées antipathiques à Blumhardt, fut refusé. Il en résulta, chez le docteur, une rancune profonde, qui se fit jour en mainte occasion.

Lorsque Blumhardt eut envoyé aux autorités du pays son récit de la maladie de Gottliebin Dittus, de Valenti fit remarquer au consistoire ce qu'il appelait les errements du pasteur, et demanda qu'on y mit ordre, mais le consistoire ne crut pas devoir donner suite à cette observation. En 1847, Blumhardt reçut, par l'entremise d'un ami de Calw, un factum signé du nom de de Valenti, et dans lequel ce personnage lui posait diverses questions. Nous citons les suivantes :

- 1° Que penses-tu de la colère de Dieu ?
- 2° Comment te représentes-tu l'impeccabilité de Christ ?
- 3° Comment t'expliques-tu la justification du pécheur ?
- 4° Que penses-tu du rétablissement de toutes choses ? – etc.

La réponse se faisait attendre, lorsqu'arriva, par le même canal, une sommation de s'exécuter dans les six semaines, à défaut de quoi le docteur menaçait de pousser la chose plus loin.

Blumhardt répliqua à l'intermédiaire que si son vieil ami de Valenti avait besoin d'explications, il pouvait lui écrire directement. De Valenti prenant cela pour un refus de répondre, inséra dans son journal le récit que Blumhardt avait préparé pour les autorités. Il ajoutait ses réflexions personnelles sur la maladie en question.

Voyant les faits mal exposés, Blumhardt publia, pour sa défense, une apologie, dans laquelle il n'eut pas de peine à réfuter les assertions du docteur. Dès lors, celui-ci fit amende honorable et se montra tout dévoué à Blumhardt. C'est à la fête des missions de Bâle que les deux anciens camarades se réconcilièrent à la grande joie de leurs amis communs. Blumhardt invita de Valenti à venir le voir à Boll, afin qu'il pût juger sur place de son œuvre et de sa méthode ; – mais par suite de circonstances diverses, cette visite promise ne se fit jamais.

LES BAINS DE BOLL

Lors même que nous n'avons guère parlé jusqu'à présent d'autre chose que de l'état religieux de la paroisse de Möttlingen, ce n'est pas à dire que Blumhardt limitât son activité aux seuls intérêts spirituels de ses paroissiens. Il vouait une égale sollicitude à leurs intérêts matériels, et ne négligeait rien de ce qui pouvait assurer leur bien-être.

Pendant la malheureuse année de 1847, le comité central de la société royale de bienfaisance du Wurtemberg adressa à tous les citoyens un appelles invitant à créer des associations analogues, dans les diverses localités du pays. Blumhardt répondit aussitôt à cette invitation, en fondant à Möttlingen une société, dont le but primitif était de fournir soit de l'ouvrage, soit des semences aux agriculteurs nécessiteux. Plus tard, ce programme fut modifié, en ce sens que la société voulut faciliter aux paysans l'acquisition de bestiaux, et les soustraire par ce moyen aux exactions des usuriers. Les statuts, fort originaux, de cette société (qui existe encore aujourd'hui), témoignent d'un grand sens pratique chez ceux qui les ont élaborés. Ils laissent entendre que les membres de l'association sont tous des chrétiens. C'est ce qui permit à Blumhardt d'ajouter, en tête des statuts révisés de 1875 :

Le fait que notre caisse a pu subsister telle qu'elle est, jusqu'à maintenant, prouve surabondamment que le niveau religieux

auquel la paroisse s'était élevée, par la grâce de Dieu, n'a point baissé.

La société dont nous parlons fournissait une vache à tout habitant du village qui exprimait le désir d'en avoir une et qui était jugé digne de confiance. Les veaux qui naissaient étaient vendus par la société, et portés au crédit de l'usufruitier, jusqu'au prorata du prix d'achat. Sitôt que l'amortissement atteignait le chiffre du capital et des intérêts du prix d'achat, la vache devenait la propriété de celui auquel on l'avait confiée.

A la tête de cette société était un comité de sept membres, présidé par le pasteur.

Cette institution, qui eut d'excellents résultats, ne contribua pas peu au développement du bien-être de Möttingen. Blumhardt, caissier de la société, avait en dépôt les fonds, qui atteignirent un moment la somme de 1300 florins.

LE PASTEUR FIT BEAUCOUP, pour sa paroisse, pendant ces malheureuses années. Les temps étaient difficiles pour le pays tout entier, et la misère dont on souffrit partout diminua considérablement l'affluence à Möttingen des gens du dehors. Après la grande disette de 1847, vint l'année de révolution de 1848, qui entrava les affaires et ralentit le mouvement religieux, au sein du peuple. L'influence du pasteur sur ses paroissiens, en ces temps agités, fut immense. Les habitants du grand-duché de Bade, plus excitable et plus excités, avaient compté sur le concours actif de leurs voisins du Wurtemberg, et surtout sur celui des gens de la Forêt-Noire. Mais ceux-ci restèrent tranquilles. Il est permis d'attribuer leur modération, en partie du moins, au réveil.

Pendant ces temps de trouble, la lecture de la *Gazette* redevint populaire. On discutait les affaires politiques du pays, et chacun exprimait son opinion, Grâce à Blumhardt, les plaintes et les désirs des paysans parvinrent aux oreilles des

autorités. Malheureusement leurs vœux ne purent être satisfaits. Ce qu'on réclamait, c'était avant tout un adoucissement des lois forestières.

Blumhardt, qui s'était fait le défenseur du peuple et de ses intérêts, vit sa popularité s'accroître de plus en plus, si bien qu'aux élections générales, pour la diète de Francfort, la Forêt-Noire tout entière voulut l'élire député. Il eut toutes les peines du monde à dissuader les électeurs. Chose étrange, ce qui l'effraya surtout, ce fut l'obligation de prêter serment.

L'honneur qu'on avait voulu lui conférer était flatteur, sans doute, mais ne suffisait pas à chasser les soucis qui l'obsédaient alors. Non point qu'il vît trop en noir l'état des choses, ou qu'il partageât les craintes de ceux qui ne prévoyaient que ruine et bouleversement. Connaissant à fond le peuple, et ayant vu de près les besoins religieux réels dont il est tourmenté, le pasteur ne désespérait nullement de l'avenir.

APRÈS LES GRANDES EXPÉRIENCES qu'il avait faites, il fut néanmoins affligé de constater un refroidissement du zèle religieux. Dès lors une tristesse indicible s'empare de lui. Ses sermons en portent l'empreinte. Il ne cesse d'interroger ses paroissiens et de leur demander si, aux jours du réveil, ils ont fait une entière confession de leurs péchés. Il craint qu'un secret interdit, demeuré au sein du peuple, ne soit devenu un germe de corruption.

C'est sous l'influence de ces sentiments-là que la pensée lui vient peu à peu de quitter Möttlingen.

Il est dans les habitudes des pasteurs wurtembergeois de changer de paroisse, au bout de dix ou quinze ans. Cet usage, — aussi salutaire aux pasteurs qu'avantageux pour les paroissiens, — ne peut qu'être donné en exemple. Blumhardt n'avait aucune raison de dévier de cette coutume.

Des appels nombreux et flatteurs lui furent adressés. On le demandait à Barmen et à Cologne, ainsi qu'à Kornwestheim

(Wurtemberg). Ce dernier appel lui venait d'une circonstance digne d'être rapportée. Deux ouvriers, en voyage, s'arrêtèrent dans l'auberge de Kornwestheim, et racontèrent, avec enthousiasme, comment ils avaient été reçus à la cure de Möttlingen. Non seulement on leur avait donné de l'argent, mais encore on les avait fait dîner. C'est ce qui décida les gens de l'endroit à jeter les yeux sur cet homme généreux.

La paroisse de Barmen demandait une réponse définitive. Blumhardt, indécis, s'adressa au roi, auquel il exposa son genre d'activité et ses futurs projets. Le souverain, qui l'avait reçu avec beaucoup d'affabilité, le congédia en lui disant : « Ecrivez soit à Barmen, soit à Cologne que votre roi veut que vous vous consacriez à votre pays. » – Ainsi fut fait.

Restait Kornwestheim, paroisse avantagée à bien des égards et ambitionnée en proportion. Un autre l'obtient. Blumhardt se console par la pensée que le Seigneur a d'autres intentions à son égard. Lesquelles ? Il ne sait, mais Dieu lui montrera.

Bientôt la paroisse de Fehlbach lui demande de se présenter. Mais, apprenant qu'un ami intime de Barth se mettait sur les rangs, il se retire.

La pensée de quitter Möttlingen était cependant bien arrêtée chez lui.

LES DEMANDES DE GENS désireux d'être admis dans sa maison devenant de plus en plus nombreuses, Blumhardt finit par voir clairement l'impossibilité de se consacrer à la fois à son ministère et aux malades. C'est alors qu'il résolut de renoncer à sa vocation de pasteur régulier.

Cette décision, de sa part, était-elle vraiment sage ?

Pour en juger, il faudrait connaître les innombrables supplications qui lui étaient adressées de tous côtés, et bien souvent par des gens dans un état vraiment désespéré.

Le bruit s'était un jour répandu qu'il venait d'acheter un établissement de bains, – et les lettres de pleuvoir. Il en arriva

de Hollande, de France, de Suisse, du Tyrol, de Nassau, etc. C'est ce qui le décida à se chercher aussitôt une habitation spacieuse ; il voulait une maison assez grande pour recevoir tous ceux qui désiraient ses soins. Des bâtiments de tout genre lui furent offerts : vieux châteaux, anciennes fabriques, etc. M^{me} Blumhardt et Gottliebin étaient sans cesse en tournée d'inspection. Mais rien ne répondait au but. L'établissement de bains de Göppingen, mis en vente à ce moment, leur échappa. Il devint la propriété du docteur Landerer, qui le transforma en asile d'aliénés.

En rendant un jour visite à un ami, Blumhardt entend parler des bains de Boll. Mais il n'osait songer à un établissement aussi considérable. Il rentra donc chez lui sans l'avoir visité, bien qu'il ne s'en trouvât qu'à deux lieues.

Plus tard, cependant, voulant en avoir le cœur net, il se rendit à Boll, en compagnie de M. Köllner, son beau-père. Au premier abord tous deux furent effrayés des proportions gigantesques du bâtiment. Bientôt néanmoins Blumhardt reprit courage et se décida à se porter acquéreur, pour peu que sa femme voulût y consentir. Il chargea donc Mme Blumhardt et Gottliebin de procéder à une inspection préalable. Elles examinèrent tout, de la cave au grenier. La vue des meubles et des lits déjà prêts, contribua à les décider. De plus, la grande salle leur parut propre à être transformée en chapelle. Finalement, les deux femmes, ravies, se donnèrent la main, en s'écriant : « Voilà notre affaire ! » – Elles rentrèrent à la maison, bien persuadées que Boll répondait au but projeté.

L'établissement des bains soufrés de Boll était une vieille construction que le gouvernement du Wurtemberg avait restaurée en 1823 et mise sur un grand pied. Ce vaste édifice avait l'apparence d'un château et présentait une façade de plus de 200 pieds. On y avait ajouté deux ailes et, de plus, créé un parc magnifique.

Cette propriété était une épine pour le gouvernement ; car, en dépit de tous les efforts faits pour attirer les visiteurs, ceux-ci étaient fort peu nombreux, et les recettes ne parvenaient jamais à couvrir les dépenses. Lasses de ces déficits chroniques, les autorités résolurent de donner aux bains de Boll une autre destination. On songea à les transformer en orphelinat, mais le manque d'eau potable fit renoncer à ce projet. On essaya d'une vente, mais il n'y eut pas d'acheteur. A plusieurs reprises le prix fut baissé, mais toujours en vain. A la fin, Blumhardt put songer à s'en porter acquéreur.

Revenons au presbytère de Möttlingen.

Le pasteur écouta le rapport de ces dames. Gottlieb, de beaucoup la plus enthousiaste, poussait, de toutes ses forces, à l'acquisition de cette propriété. Blumhardt finit par se laisser convaincre et commença à faire les démarches nécessaires.

Les difficultés étaient grandes et nombreuses. Sans parler de la question d'argent, le nom seul de Blumhardt était mal vu, auprès d'une certaine classe de gens. L'employé chargé de traiter de la vente avait peu de sympathie pour les piétistes, et surtout pour le pasteur de Möttlingen qu'il considérait comme l'un des chefs du parti.

Ces difficultés disparurent cependant l'une après l'autre. Blumhardt se présenta, en personne, au bureau du dit employé, et l'affaire fut promptement terminée.

Comme le pasteur s'apprêtait à partir, le fonctionnaire, charmé par la conversation de son acheteur, le retint longtemps. – « J'ai passé aujourd'hui l'heure la plus agréable de ma vie, dit plus tard l'employé à sa femme. Devine qui j'ai vu ? » – En apprenant le nom du visiteur, Madame n'en pouvait croire ses oreilles. Dès ce jour, le fonctionnaire en question se montra un ami dévoué de Blumhardt, et le défendit courageusement contre tous ses ennemis.

QUAND ON APPRIT QUE LE PASTEUR de Möttlingen se portait acquéreur des bains de Boll, ce fut, dans le pays, un tollé général. La presse hostile au réveil déclara que c'était une honte de laisser pareille propriété disparaître ainsi. Les médecins, craignant que la source ne fût perdue pour le public, protestèrent de toutes leurs forces contre l'établissement d'un asile d'aliénés, sans contrôle médical. Ils demandèrent donc au gouvernement de faire une réserve, en faveur du public, et d'exiger qu'un médecin fût attaché à l'institution.

Blumhardt se déclara prêt à acquiescer à la première de ces demandes. Quant à la seconde, il répondit qu'il n'avait jamais eu l'intention qu'on lui prêtait.

Les difficultés se prolongèrent un peu, et ce ne fut qu'en avril 1852 que le marché put être conclu. L'affaire terminée, le pasteur écrit de Stuttgart à son ami Barth : « Boll est à moi ! Prix : 25.000 florins. »

Huit mille florins devaient être payés comptant. Un ami se porta caution pour le reste de la somme.

Mais comment se procurer les 8.000 florins ? La fortune personnelle de Blumhardt était, à ce moment, de 400 florins. Son ami Dieterlen lui vint en aide. En apprenant le marché récemment conclu, cet homme de bien demanda à Blumhardt de quelle somme il avait besoin.

– De 8.000 florins, répondit celui-ci.

– C'est précisément là ce que j'avais mis de côté dans un but philanthropique ; je te le donne.

C'EST AINSI QUE BLUMHARDT se trouva possesseur d'un bâtiment parfaitement approprié au but qu'il poursuivait. La grande salle de bal fut transformée en chapelle. Quant à l'ameublement, il ne laissait rien à désirer.

Au cours de l'été de 1852, Mme Blumhardt et ses enfants, accompagnés de la famille Dittus (Gottlieb, Catherine, André et Hansjörg), se transportèrent dans leur nouvelle demeure.

Puis, le 31 juillet, jour anniversaire de son entrée à Möttlingen, Blumhardt quitta, lui aussi, sa paroisse, pour prendre la direction des bains de Boll.

Ses paroissiens avaient compris son noble but. Aussi, tout en regrettant vivement de le voir s'éloigner, l'accompagnaient-ils de leurs vœux et de leurs prières.

LES BAINS DE BOLL DOIVENT leur existence à une source sulfureuse, connue déjà au seizième siècle. Les pauvres et les malades de la contrée avoisinante, qui en appréciaient les vertus, faisaient un fréquent usage de cette eau.

Ce ne fut toutefois que sous le duc Frédéric I^{er} qu'on eut l'idée d'en tirer parti. Ce prince fit construire à Boll un bâtiment, considérable pour l'époque, et ne cessa de lui vouer sa plus constante sollicitude.

Le règlement, alors en vigueur dans la maison, était des plus curieux. On trouve dans ce document, conservé avec soin, des clauses telles que les suivantes :

A 5 heures du matin, on sonnera la cloche et chaque baigneur fera sa prière en toute dévotion.

Quiconque prendra le nom de Dieu en vain, sera passible d'une amende d'un batz.

Quiconque proférera des jurements, sera passible d'une amende de quatre batz.

Les baigneurs s'abstiendront de toute discussion religieuse qui, par l'excitation qu'elle pourrait produire, détruirait les bons effets de la cure.

PRESQUE DÉTRUIT PENDANT LA GUERRE de trente ans, l'établissement ne fit que végéter jusqu'en 1823, époque de sa restauration. Le roi Guillaume, qui avait une prédilection toute particulière pour cette contrée, fit construire le bâtiment actuel, qu'il entoura de vastes parcs. Mais ces améliorations et ces embellissements ne réussirent pas à mettre à la mode les

bains de Boll, et le gouvernement fut enchanté de s'en défaire en vendant le tout à Blumhardt.

MAIS QUEL ÉTAIT LE BUT de celui-ci ? Qu'allait-il faire d'un bâtiment aussi considérable ? La réponse à cette question ne nous sera point difficile.

Invité, en 1853, par les autorités du pays, à déterminer le but de son institution, Blumhardt leur répond par l'envoi d'un mémoire. Là, il explique, fort au long, l'origine de ses projets, le but qu'il veut atteindre et la méthode qu'il suit. Nous extrayons de ce mémoire le passage suivant, qui nous fait comprendre clairement la pensée du nouveau propriétaire des bains de Boll :

En 1844, alors que j'étais pasteur à Möttlingen, je fis des expériences qui attirèrent l'attention du public. Un profond mouvement religieux se produisit. Bientôt après, des gens malades et en proie à des soucis divers, vinrent à moi de toutes parts, pour chercher des consolations et du repos. C'est pourquoi ma conscience ne me permit pas de les éloigner de moi, avant que j'eusse tenté de les secourir. Le fait que l'affluence des visiteurs alla en augmentant pendant dix années, prouve suffisamment que le bien que je m'efforçais de leur faire était réel.

La plupart de ces gens ne faisaient pas un long séjour chez moi, ma maison se trouvant trop exiguë pour me permettre de recevoir ceux qui auraient voulu rester longtemps.

Les bains de Boll étant à vendre, des amis m'engagèrent à les acheter. Poussé par la pitié que m'inspirait une certaine classe de souffrants, qui attendaient de moi du secours, je conçus la pensée de fonder, à leur intention, un refuge où ils pourraient trouver la guérison.

Y-a-t-il là, de ma part, quelque chose d'illégal ? — Je puis d'autant moins le croire que mon activité antérieure est connue de chacun.

Quant à l'intention qu'on me prête de vouloir fonder à Boll un asile d'aliénés, je la déclare sans aucun fondement.

Ceux que je réclame, ce sont les cœurs opprimés, — ces malheureux qui ne trouvent ni en eux-mêmes, ni autour

d'eux, la force de se relever, ou seulement de se consoler. Je les reçois, dans l'espoir que la tranquillité et la paix qui règnent chez moi, la situation de ma maison, dans une contrée ravissante, l'air pur et fortifiant, les rendront à la santé, et réveilleront chez eux la confiance en Dieu et le besoin de s'appuyer sur Lui.

On m'accordera qu'il se rencontre partout des centaines et des milliers de malheureux de cette nature, qu'on ne saurait assimiler aux aliénés sans commettre une criante injustice. Que l'on songe seulement à la classe si nombreuse des hypocondres ! En les arrachant à leur entourage habituel et à leurs occupations ordinaires, en les plaçant dans un milieu qui leur convienne, on peut arriver à les rendre à la santé. Tel est le but que je poursuis.

Ces malades doivent passer d'abord quelques jours chez moi, à titre d'essai. Quand je me suis bien convaincu qu'ils ne sont nullement atteints d'aliénation mentale, je les admet dans ma maison.

On voit par là combien le reproche que l'on m'adresse est dénué de tout fondement, car nul n'oserait soutenir qu'un séjour chez moi puisse être nuisible aux malades dont je parle. Au reste, ce qui prouve surabondamment que je n'ai pas l'intention d'empiéter sur le terrain de la médecine, ce sont : 10 mes déclarations officielles ; 20 mes procédés, que je ne cache à personne ; 30 les dépositions que j'ai faites, en réponse aux attaques dont j'ai été l'objet de la part des médecins.

Il serait bien malaisé, du reste, même à l'observateur le plus prévenu, de trouver parmi mes hôtes, dont le nombre s'élève parfois jusqu'à cent, de vrais aliénés. On trouve, chez moi, des malades et des bien portants, des jeunes et des vieux, des gens de tout rang et de toute culture, qui vivent ensemble sous mon toit, dans les rapports les plus affectueux. En cherchant beaucoup, on trouverait, peut-être, une âme opprimée, un cœur angoissé, mais aucun malade d'esprit, au sens scientifique du mot.

En ouvrant ma maison au public, dans le but que je viens d'indiquer, j'exerce un droit qu'on ne saurait me contester.

J'obéis à l'impulsion de mon cœur, ému des grandes misères qui affligent la génération présente. En remplissant ce saint devoir, j'agis selon mes convictions, qui reposent sur les enseignements de la Bible. Je n'empiète nullement sur le droit des médecins, car je ne refuse les soins du docteur à aucun malade qui les réclame.

Dans une lettre écrite à un ami, nous trouvons la déclaration suivante, que nous croyons utile de citer :

Je suis pasteur, dit Blumhardt, et rien de plus. Je rends témoignage à la Bible et à ses enseignements, sans jamais rien ajouter du mien. L'Évangile n'est pas seulement une parole, il est aussi une force.

ON PEUT VOIR, PAR CE QUI PRÉCÈDE, que l'établissement de Boll est une sorte d'asile pour les cœurs souffrants. Ces bains jouissent, à cet égard, d'une réputation bien méritée.

Ce fut là, de la part de Blumhardt, une heureuse innovation, qui répondait à un besoin réel ; car peu à peu, des établissements de même nature se sont fondés en divers pays.

Quant au pasteur lui-même, il recevait avec plaisir tous ceux qui s'adressaient à lui, et témoignait à chacun d'eux une profonde affection. Souvent, il avait en séjour des personnes cultivées, dont la conversation était pour lui un passe-temps des plus agréables.

Il arriva, surtout au début, qu'un grand nombre de curieux vinrent à Boll dans un but mauvais. Des jeunes gens abusèrent de l'affection que Blumhardt vouait à leur âge. Quelques-uns d'entre eux, cependant, finirent par être touchés et revinrent, plus tard, animés de dispositions meilleures.

Néanmoins, ce n'est pas pour ceux-là que Blumhardt avait fondé cette institution. Les hôtes qu'il recherchait, c'étaient les malheureux, les désespérés, ceux que tourmentait le sentiment du péché et de l'éloignement de Dieu. En un mot, c'est

à ceux : qui avaient besoin de retrouver Dieu, et, avec Lui, la paix et le repos de l'âme, que les bains de Boll étaient surtout destinés.

LE CERCLE DE FAMILLE

Deux familles, nous l'avons dit, quittèrent ensemble Möttlingen, pour aller se fixer à Boll : la famille Blumhardt et la famille Dittus.

Cette dernière se composait de quatre membres, dont chacun eut sa place marquée dans l'établissement nouveau. André, l'aîné, conseiller municipal à Möttlingen, fut chargé de la direction générale de la maison. Hansjörg devait s'occuper plus spécialement des malades et des hypocondres, qu'il s'entendait fort bien à soigner. Catherine eut le département de la cuisine, qui n'était point une sinécure. Quant à Gottliebin, l'enfant préférée du pasteur, elle était le bras droit de M^{me} Blumhardt.

Ces deux familles, unies par les événements que nous connaissons, et surtout par les mêmes espérances religieuses, formaient le centre autour duquel se mouvait la population flottante de l'établissement. Les deux figures qui se détachent de ce groupe avec le plus de relief sont celles de Blumhardt et de Gottliebin.

Faisons plus ample connaissance avec cette dernière, si remarquable à tant d'égards. Pour cela, empruntons à un écrit du pasteur les lignes suivantes :

Gottliebin était si bien l'âme de la maison, que rien ne pouvait se faire sans son concours. C'est à elle que l'on devait la plupart des plans et des arrangements nouveaux. Rien n'échappait à son regard. Son influence prépondérante s'exerçait partout ; –

elle s'étendait aux choses spirituelles, non moins qu'aux choses matérielles.

La première impression que produisait Gottliebin était plutôt désagréable, mais quand on arrivait à la connaître, on ne pouvait s'empêcher de l'aimer et de l'estimer.

Elle nous fut souvent d'un secours inappréciable, car elle possédait un jugement prompt et sûr. Du premier coup d'œil, elle pouvait dire d'avance et presque toujours sans se tromper, si un malade devait espérer quelque amélioration à son état.

Elle nous était si indispensable, en tout et partout, que nous bénissions le Seigneur de nous l'avoir donnée.

Les lignes suivantes, écrites par Blumhardt après la mort de Gottliebin, ne feront que confirmer ce que nous avons dit de cette chrétienne distinguée :

Elle avait le talent de découvrir, dans les choses même les plus insignifiantes, le côté spirituel. Le seul mobile de sa grande activité était la gloire de Dieu, C'est ce qui lui permit de rester active toujours, même pendant ses longues années de maladie. Combien de reconnaissance ne lui devons-nous pas !

La haute opinion que le pasteur avait de Gottliebin était partagée par M^{me} Blumhardt, qui n'eût jamais rien entrepris sans l'avoir préalablement consultée.

Blumhardt, sa femme et Gottliebin, liés par tant de souvenirs, s'unissaient pour introduire et pour maintenir, dans leur nouvelle demeure, l'esprit qui avait régné à Möttlingen, aux beaux jours du réveil. A peine un étranger avait-il franchi le seuil de la maison, qu'il se sentait comme entouré d'un réseau d'intercessions silencieuses et ininterrompues.

LE CERCLE DE FAMILLE de Boll ne devait pas tarder à s'agrandir. Le premier membre nouveau, qui vint s'y joindre, fut Théodore Brodersen. Ce jeune homme, natif du Schleswig-Holstein, arriva à Boll au printemps de 1852. Il était boiteux et ne marchait qu'à grand'peine, même à l'aide de béquilles. Il se remit cependant

au point de pouvoir rentrer chez lui l'année suivante. Dès lors il n'aspira plus qu'à se rendre utile et à faire un noble usage de la fortune considérable qu'il possédait.

Ne trouvant chez lui aucun moyen de satisfaire ses généreux désirs, il revint à Boll, en 1854, résolu de consacrer au service du Maître toutes ses forces et tout son avoir. Blumhardt fut heureux de lui confier l'administration de l'établissement, et Brodersen sut rendre des services signalés. Souvent, il eut à remplacer le pasteur, soit pour la correspondance, soit pour les visites de malades. Les nombreux hôtes de Boll ont gardé de lui le meilleur souvenir.

Sa position dans la maison lui faisait plus ou moins un devoir de se marier. Mais où trouver la compagne prête à accepter les sacrifices et les peines que sa situation lui imposerait ? Plusieurs personnes lui furent désignées, mais aucune d'elles ne lui paraissait propre à remplir la tâche difficile qui deviendrait la sienne, quand tout à coup la pensée lui vint de s'adresser à Gottliebin.

A la première ouverture qui lui fut faite, celle-ci n'en pouvait croire ses oreilles. Blumhardt n'en fut pas moins surpris ; mais bientôt chacun reconnut la parfaite convenance de cet arrangement. Gottliebin, devenue ainsi la fiancée de Théodore Brodersen, retrouva sa fibre poétique, et composa pour lui nombre de pièces de vers, dans lesquelles le talent ne fait point défaut.

Le propriétaire des bains, désireux de s'attacher définitivement ces amis fidèles, fit construire pour eux, au côté ouest du bâtiment principal, une charmante habitation, qui devait rester à toujours la propriété du nouveau ménage.

GOTTLIEBIN DEVINT L'HEUREUSE MÈRE de trois enfants, mais son bonheur ne fut pas sans mélange. Peu après son mariage commença pour elle un temps de maladies et de souffrances, dont la mort seule devait la délivrer. Il semblait parfois qu'elle

dût connaître tous les maux auxquels notre humaine nature est sujette. Blumhardt en fut extrêmement affecté. Son inquiétude était si vive, que sa foi paraissait souvent impuissante à le soutenir. N'oublions pas que M^{me} Brodersen était le bras droit du pasteur et que la perspective de sa mort lui apparaissait comme une calamité. Gottliebin n'était-elle pas aussi son enfant ?

Bientôt, cependant, Blumhardt dut se soumettre à cette cruelle épreuve, car celle qu'il appelait sa fille lui fut subitement enlevée, sans qu'il pût même lui dire adieu.

Un jour qu'il avait quitté la malade, pour aller faire une classe biblique à Stuttgart, le mal empira tout à coup. Gottliebin espérait ne point mourir avant d'avoir revu son cher pasteur, mais cette joie lui fut refusée ; le Seigneur la rappela avant le retour de Blumhardt.

Ce fut un coup terrible pour celui-ci. La perte qu'il faisait était irréparable. Cette enfant, que Dieu lui avait donnée, occupait une place si grande, soit dans la maison, soit, surtout, dans la vie de famille, que son départ fut tout un événement dans la carrière du pasteur.

POUR NOUS FAIRE UNE JUSTE IDÉE de la valeur de Gottliebin et du rôle essentiel qu'elle jouait à Boll, écoutons encore ce que Blumhardt nous dit de cette femme d'élite :

Gottliebin fit preuve d'une grandeur d'âme et d'une force morale vraiment exceptionnelles, pendant les deux dernières années de sa vie. Ses souffrances étaient souvent intolérables et, pourtant, le courage ne lui fit jamais défaut. Que de fois, après avoir été malade à la mort, ne se levait-elle pas le lendemain, pour s'occuper des travaux les plus rudes sans qu'il fût possible de la retenir ! Elle luttait contre la douleur, non seulement en s'armant d'énergie, mais surtout en se soumettant à la volonté de Dieu.

Sa maladie présentait des contrastes étonnants. Un jour, pendant une de mes absences, on me télégraphia que son état était

désespéré. A mon arrivée, elle ne put me dire que ces seuls mots : « Tout est fini, mon père ! » – Je priai avec instances. Elle s’endormit, et lorsqu’elle se réveilla guérie, le docteur ne pouvait assez s’étonner de ce qu’il appelait un miracle.

Un autre jour, étant presque à l’agonie, elle put à peine faire entendre ces paroles : « Non, je ne veux pas mourir encore ! » La famille entière était rassemblée autour de son lit, lorsque soudain elle se sentit complètement soulagée. Ce changement avait été si brusque et si inattendu, qu’à sa demande, au culte du soir, nous en rendîmes publiquement grâce à Dieu. – « Qui oserait soutenir que le Seigneur ne nous exauce pas » – se plaisait-elle à répéter.

Gottlieb a joué un rôle trop prépondérant dans la carrière de Blumhardt, pour que nous n’éprouvions pas le désir de la connaître de plus près encore.

Son extérieur n’offrait rien de gracieux ni de sympathique. Grande, osseuse, souvent brusque, elle avait un air hommasse, qui, au premier abord, donnait à sa personne quelque chose de désagréable. Tout, chez elle, était rude et trahissait une absence totale de grâce et de finesse. Son manque d’éducation première lui faisait traiter chacun avec une familiarité quelque peu paysannesque. Ignorante des distinctions sociales, elle ne voyait, dans les hommes, que des enfants du même Père céleste, et les plaçait tous au même niveau.

Mais, sous cette écorce grossière, se cachait un cœur d’or. Animée d’un esprit vraiment céleste, elle éprouvait une pitié infinie pour toutes les douleurs. Passionnée de sainteté, son âme avait revêtu une candeur angélique, sa seule ambition, son seul bonheur étant de se sacrifier pour autrui. Tout en elle respirait la droiture et la charité.

Une foi puissante la rendait victorieuse, même des douleurs les plus aiguës. Sa piété, innée et profonde, restait étrangère à toute affectation aussi bien qu’à tout fanatisme. Loin de faire parade de ses maux, elle les supportait sans se plaindre jamais,

car l'ostentation lui était en horreur. Ce qui lui plaisait, c'était la simplicité et le naturel.

Dans la maison, nul ne songeait à la contrarier. C'est ainsi que, faute de temps, elle ne se faisait aucun scrupule d'assister au culte du matin, tout en achevant son déjeuner. On en fit la remarque à Blumhardt, qui répondit :

Nos cultes sont des entretiens familiers, d'où toute contrainte est bannie. Combien de femmes y viennent avec leur tricotage ! Les disciples du Sauveur, qui mangèrent des épis, en un jour de sabbat, ne furent-ils pas bien plus coupables, si nous les jugeons d'après les idées de ce temps-là ? Il serait inutile à moi de vouloir argumenter à ce sujet avec M^{me} Brodersen ; ce serait la bannir de la table à tout jamais.

Telle était Gottlieb, – une chrétienne pleine de grandeur, de foi et de puissance, mais en même temps toujours simple, naturelle et vraie.

N'AYANT PAS DE PAROISSE proprement dite, Blumhardt revêtit bientôt aux yeux du peuple le caractère, non plus d'un ministre de l'Évangile, mais d'un faiseur de miracles. Aussi venait-on à lui de toutes parts, comme s'il eût été un meige ou un charlatan. Il s'en affligeait profondément. Que dire à ces gens ? Comme ils devaient s'en retourner sans avoir obtenu ce qu'ils étaient venus chercher, le bruit se répandit peu à peu que le pasteur de Boll avait perdu sa vertu primitive.

Toutefois, ce qui affligeait le plus Blumhardt, c'était, non seulement de se voir travesti de la sorte, mais surtout, de rencontrer si peu d'écho dans le monde chrétien. Sa solitude au milieu de ses contemporains devint de jour en jour plus grande, car personne ne partageait ses idées. Se voyant incompris dans ce qui lui tenait le plus à cœur, il se laisse envahir petit à petit par de sombres pensées. « Je suis seul, écrit-il en mai 1873, tout seul ! Personne qui me comprenne ou qui saisisse la portée de

mes expériences ! Les hommes sont-ils donc aveugles, qu'ils méconnaissent à ce point la puissance et les ruses de Satan ? »

Ces dispositions à la tristesse, qui dataient déjà de Möttlingen, s'étaient encore accentuées à la mort de Barth (1862).

Le seul des amis de Blumhardt qui le comprît, et qui lui restât fidèle, c'était le fabricant Dieterlen, dont il a déjà été question précédemment.

Cet homme de bien, qui avait vu de près, à Möttlingen déjà, l'œuvre de Blumhardt, s'affligeait de l'isolement où son ami était tombé. — Dans son zèle pour ce qu'il appelait la vérité, il lui reprochait de ne pas s'affirmer davantage et l'engageait à affronter la publicité plus qu'il ne l'avait fait jusqu'alors.

Cher ami, lui répond Blumhardt, tu es animé d'excellentes pensées que tu as le grand tort d'attribuer aussi à autrui. Quant à moi, je me borne à presser les gens d'être réconciliés avec Dieu. Pourquoi ferais-je davantage ? A quoi bon crier, quand personne ne nous écoute ? A quoi servirait-il d'aller à l'encontre de tout ce qui est généralement admis ? Que d'âmes on effarouche quand on agit de la sorte ! Si je voulais m'élever contre toutes les fâcheuses tendances de notre époque, contre l'esprit de secte et de parti, que de plantes délicates ne froisserais-je pas ! Mieux vaut pour moi continuer, dans la voie de charité et de paix, que j'ai suivie jusqu'à présent, et qui a gagné tant de cœurs !

Ailleurs il écrit :

Je tremble de m'engager dans une voie d'erreur, car rien n'affaiblit autant et ne détruit l'œuvre du Saint-Esprit que de s'enticher de ses propres idées et de se prêcher soi-même. De quelle prudence ne dois-je pas m'armer, de peur d'enrayer un mouvement que le Seigneur Lui-même a créé ! Je me demande bien souvent si le refroidissement que je remarque dans la vie religieuse de la communauté n'est pas de mon fait.

On m'engage à former une église à part. C'est là un conseil fatal. Pourquoi abandonnerais-je le terrain solide de la

communion avec tous les croyants, pour m'établir sur un autre fondement ? C'est un conseil de Satan que l'on me donne. Je veux suivre, non pas ma voie, mais la voie de mon Maître, celle que me trace mon Sauveur.

Aurais-je donc changé de rôle ? Devrais-je ne plus prêcher la repentance et la foi ? Tous les jours, je me vois en présence de chrétiens – de mes amis, – dont le cœur n'est pas encore converti, car ce qu'ils semblent chercher avant tout, c'est eux-mêmes, leurs propres inspirations, leurs préférences personnelles, et non pas le Seigneur. Quant à moi, je veux rester dans mon rôle de Jean-Baptiste, et quiconque se plaît à envisager mon œuvre différemment, ne me comprend pas et n'est pas des miens.

On le voit, Blumhardt sait résister aux sollicitations de ces chrétiens étroits et fanatiques, qui le pressent de fonder une secte nouvelle, et il reste fidèle à la tâche qui lui est confiée, persuadé d'avance du succès final.

LE VIDE IMMENSE, CAUSÉ PAR LA MORT de Gottlieb, fut comblé en quelque mesure, du moins pour le père de famille. Deux de ses fils, après avoir achevé leurs études théologiques, réussirent à se fixer, comme pasteurs, dans le voisinage de Boll.

Quant à l'éducation de ses enfants, Blumhardt avait suivi une méthode à lui. Redoutant pour eux le contact du monde, et désirant qu'ils fussent élevés sous l'influence de l'esprit qui régnait à Boll, il les garda auprès de lui, tantôt les instruisant lui-même, tantôt leur faisant donner des leçons particulières. Ce fut là pour le père un surcroît de peines et de soucis, et, pour les fils, sous certains rapports, un désavantage.

Blumhardt était un pédagogue habile, sans doute, sachant donner de la vie à tout ce qu'il enseignait. Cependant, les interruptions incessantes qui troublaient les leçons, et l'étendue du champ à parcourir, ne laissaient pas de présenter pour les élèves des inconvénients sérieux.

Cette éducation, défectueuse à tant d'égards, eut pourtant le résultat que les parents en attendaient, car Charles, Christophe et Théophile restèrent leurs enfants selon l'esprit, et furent tous enflammés de l'ardeur religieuse qui avait caractérisé le père.

En quittant la maison, ils entrèrent, tous trois en même temps, au séminaire de Stuttgart. Leur absence, on le comprend, causa de vives inquiétudes à leur père ; les lettres qu'il leur adresse en font foi. Lors même qu'il les avait placés dans une famille digne de toute sa confiance, il redoutait, pour eux, le premier contact avec le monde, et les grandes tentations du jeune âge.

Leur gymnase terminé, Christophe et Théophile, qui se vouaient à la théologie, se rendirent à l'université de Tubingue, où ils passèrent leurs examens définitifs en 1866.

Christophe fut suffragant d'abord à Spöck, puis à Duernau, où il resta deux ans. Enfin, en 1869, il vint se fixer à Boll, pour seconder son père dans sa pénible tâche.

Théophile, après avoir été suffragant dans diverses paroisses, accompagna, à titre d'aumônier, l'armée allemande jusqu'aux portes de Paris, en 1870. Puis, en 1872, il revint à la maison pour aider son père, soit en donnant des leçons, soit en faisant la correspondance.

Charles, l'aîné, qui s'est établi sur les bords du Rhin, comme fabricant, a installé sa famille à Boll, où il passe, du reste, lui aussi, la plus grande partie de son temps.

Christophe et Théophile se sont mariés, et ont chacun déjà toute une petite famille.

Nathanaël, le quatrième, s'est voué à l'agriculture, et cultive le domaine paternel.

Quant à Marie, l'unique fille du pasteur, elle a épousé Emile Brodersen, frère cadet de Théodore, qui seconde son aîné dans l'administration de la maison.

Blumhardt eut ainsi le rare privilège de voir se réaliser le vœu le plus cher de son cœur ; — dans sa vieillesse, il se trouva entouré de tous les siens.

VIE QUOTIDIENNE

Celui qui, pour la première fois, franchissait le seuil de l'établissement dirigé par Blumhardt, était frappé du peu d'attention que les pensionnaires accordaient aux nouveaux venus. Cette façon d'agir, voulue par le directeur, donnait à entendre aux hôtes de la maison qu'en dehors des heures de culte et de repas, ils devaient se considérer comme parfaitement libres.

Mais, s'il n'y avait rien, à Boll, de cet empressement officieux que l'on trouve souvent ailleurs, on se voyait, en revanche, accueilli avec tant de cordialité, de joie et d'affection, par le pasteur et les siens, que l'on s'y sentait immédiatement chez soi. Aux repas, et pendant les heures de culte, le chef de la maison n'aurait pas vu sans déplaisir qu'un pensionnaire se tînt à l'écart. Il insistait tout particulièrement pour qu'on se rapprochât les uns des autres, et qu'on ne fit qu'une seule famille.

Quand on songe à la grande variété de gens qui formaient la société de Boll, à la diversité de races, d'éducation et d'habitudes qui régnaient au milieu d'eux, on comprendra qu'il fût difficile de trouver un arrangement de nature à concilier des goûts aussi divers. N'oublions pas que la maisonnée se composait de malades et de bien portants, de paysans et de nobles, d'enfants et de vieillards. Voici donc, en fait d'organisation intérieure, à quoi l'on était arrivé.

Le déjeuner avait lieu à huit heures. A sept heures déjà, les hôtes étaient réveillés par le chant des cantiques. C'étaient les gens de service, célébrant le culte domestique, sous la direction soit de Blumhardt, soit de toute autre personne.

Bientôt après, le pasteur réunissait, dans une grande chambre, pour le culte de famille, ses enfants et petits-enfants, au nombre de vingt-quatre. C'était, pour Blumhardt, le moment heureux de la journée. Il aimait à se voir ainsi entouré de tout ce petit monde, et il se faisait aisément enfant pour prier avec ses enfants : Ses prières étaient, on le comprend, courtes et simples. Quand parents et enfants étaient réunis, il entrait, faisait retentir la petite sonnette placée auprès de lui, puis on priait. Tous chantaient ensuite la bénédiction.

A peine la dernière note du chant s'était-elle fait entendre, qu'on voyait les petits enfants se précipiter dans les bras de leur grand-père, – les plus grands et les parents venant ensuite. Blumhardt posait sa main sur la tête de chacun d'eux, en disant : « Le Seigneur te bénisse ! » Enfin, on terminait par le chant de quelque cantique, dont la musique, composée par Blumhardt, était assez simple pour pouvoir être exécutée, même par les plus jeunes. Rien n'était plus doux au cœur du bon grand-père que de voir ces chers petits êtres gravement recueillis, et chantant de tout leur cœur les louanges de Dieu.

Pendant ce temps, la cloche du déjeuner avait retenti, et le maître de la maison, en entrant dans la salle à manger, trouvait ses nombreux hôtes déjà à leurs places. Il prononçait la courte invocation d'usage. Le déjeuner terminé, on ouvrait le Pain quotidien. Si c'était l'anniversaire d'un ami¹, soit présent, soit absent, il y avait d'abord quelques paroles à son adresse. Puis, on rappelait les noms de ceux dont le verset était celui du

¹Conformément à un usage très répandu en Allemagne, Blumhardt avait soin d'inscrire, dans son Pain quotidien, les anniversaires de tous les hôtes présents, ainsi que les dates pouvant offrir quelque intérêt aux visiteurs.

jour¹, Ensuite on lisait un psaume ; après quoi venait la bénédiction, prononcée par Blumhardt, ou chantée par les enfants.

Il y avait de même, après le souper, lecture de la Parole de Dieu, puis explication par le pasteur.

A la fin de chaque repas, venait le quart d'heure de digestion, qui se prolongeait parfois beaucoup. Blumhardt aimait ces heures d'épanchement, où l'on s'ouvrait à lui. Il jouissait de pénétrer ainsi au fond des cœurs et des consciences, et de voir le jeu secret des fils mystérieux qui relie l'âme au Créateur. Du reste, le pasteur savait prendre intérêt, non seulement à ces questions capitales, qui touchent aux grands problèmes de notre nature, mais aussi à tout ce qui rentre dans le cercle de l'activité humaine.

Il se plaisait à s'entretenir avec les gens cultivés, tirant grand parti, pour lui-même, de leur conversation, car il avait le don de savoir faire parler autrui. Ces entretiens à double effet, utiles à lui-même autant qu'aux autres, étaient tout particulièrement recherchés et appréciés.

Combien il aimait à se laisser instruire des occupations et des préoccupations de ses hôtes ! Comme il était habile à montrer par où et en quoi chaque vocation terrestre fournit les moyens de travailler à la gloire de Dieu !

Ne perdant jamais de vue le ciel, il voulait que tout y ramenât. Dans sa maison, il n'était pas question d'avoir des conversations légères. Sans timidité ni hésitation, Blumhardt rappelait à l'ordre les délinquants, quelle que fût du reste leur qualité. « Tais-toi, disait-il, on ne parle pas ici de ces choses ! »

Disons que, chez lui, le pasteur de Boll tutoyait tout le monde, sans tenir compte des distinctions sociales. C'est ce

¹La veille du jour de l'an, fidèle à une coutume fort pratiquée dans certains milieux allemands, Blumhardt tirait au sort un verset du Pain quotidien pour chaque personne présente, et même pour les anciens amis. Chacun de ces passages servait de sujet de méditation pour un des jours de l'année. Cet usage avait pour but d'attacher ainsi à l'établissement tous ceux qui y avaient séjourné.

qui faisait dire à un homme de haut rang : « Je crois vraiment que si le roi lui-même venait ici, au bout de trois jours, il s'entendrait tutoyer. »

Cette singularité chez Blumhardt est facile à expliquer. Il ne voyait les hommes qu'à la seule lumière d'En-Haut, les aimant tous comme des frères, et ne pouvant se résoudre à établir des différences entre ceux qu'il considérait comme ses enfants.

Sa familiarité ne choquait d'ailleurs personne, car elle avait une saveur patriarcale qui plaisait. Combien de malheureux et d'orphelins trouvaient un charme tout particulier dans cette sorte d'intimité qui leur rappelait la famille !

Blumhardt, qui comptait des amis, même dans la plus haute noblesse, ne se laissa jamais aller à faire des distinctions entre ses hôtes. Non pas qu'il fût étroit, ou fanatique d'égalité, mais uniquement parce qu'il ne savait et ne voulait voir que l'homme, en tout être humain.

Un jour, dans une gare, comme il s'entretenait avec une duchesse, il aperçoit un homme de sa connaissance, pauvre et mal vêtu. « Excusez-moi, Madame, » dit-il aussitôt ; – et il se précipite vers l'indigent, avec lequel il entre en conversation, pendant que sa noble interlocutrice l'attendait patiemment.

POUR DONNER AUX LECTEURS une idée de ce qu'était la vie à Boll, à l'époque dont nous parlons, nous reproduisons le passage suivant, tiré d'un écrit intitulé *Maladie et guérison*. (Cet opuscule est dû à la plume d'un ami, qui avait amené à Boll une personne malade.)

... Enfin nous étions arrivés au but ! Devant nous s'élevait un bâtiment de structure imposante. Les façades, de couleur jaune, formaient, avec les jalousies d'un vert éclatant, un contraste agréable à l'œil. La maison était entourée d'un magnifique jardin anglais, auquel des collines boisées servaient de fond.

Nous traversâmes le petit parc, où nous reconnûmes plusieurs personnages appartenant à la noblesse. » Nous entrâmes

dans la cour. Je descendis immédiatement de voiture pour savoir à quelle porte nous devions nous présenter. Des dames en robe de soie, qui se promenaient autour de la maison, n'avaient pas même l'air de nous apercevoir.

A la fin, voyant notre embarras, quelqu'un nous cria, d'une fenêtre : « L'entrée est à droite ! » Le cocher nous y conduisit, et j'entrai. Tout d'abord je ne vis personne. Bientôt, cependant, vint à passer une dame du grand monde, à qui je demandai si l'on pouvait parler au pasteur Blumhardt. — « Je ne sais, » me répondit-elle sans plus s'occuper de moi.

J'entre dans la salle à manger, et je répète ma question à quelques jeunes dames qui se trouvaient là. — « Appelle papa, » dit aussitôt une personne à la voix agréable et douce. — C'était Mme Blumhardt. — Je lui donnai alors le nom de celle que j'amenais. — « Ah ! dit-elle, sa chambre n'est pas encore prête, je ne l'attendais que demain. » — Comme elle m'accompagnait à la porte, je lui exprimai le désir qu'Augusta fût placée immédiatement dans une chambre où elle pût se coucher.

Augusta, impatientée de cette longue attente, me cria de la voiture : « Au nom du ciel, sortez-moi d'ici, je n'y tiens plus ! »

Sur ces entrefaites, arrive le pasteur lui-même qui ordonne qu'on la transporte sur le sofa du petit salon réservé à la famille.

Deux hommes l'emportent aussitôt dans un fauteuil. Blumhardt nous avertit qu'il ne serait pas libre avant 4 heures. Il adressa quelques paroles d'encouragement à Augusta, l'engagea à se tenir bien tranquille, puis sortit en l'assurant qu'elle serait promptement rétablie.

La pauvre enfant, excessivement énervée, fut prise d'un accès de pleurs. Elle me demanda de la laisser seule. J'allai donc me promener dans le jardin, où je rencontrai le suffragant S., qui venait d'y entrer. Bientôt la conversation s'engagea entre nous. Je le trouvai un homme simple, aimable et plein de bon sens. Comme nous nous promenions ainsi ensemble, nous rencontrâmes diverses personnes, auxquelles il me présenta.

A 4 heures, la cloche sonne, et les hôtes arrivent de toutes parts dans la salle à manger, où les attend le café.

Pendant ce temps, Augusta avait été transportée dans sa chambre, au rez-de-chaussée de l'aile opposée.

Dans la salle à manger se trouvent deux longues tables, à chacune desquelles peuvent s'asseoir de soixante à soixante-dix personnes...¹ Après la lecture d'une portion de l'Écriture sainte, vient le chant d'un cantique dont Blumhardt lit au fur et à mesure les paroles. Le chant a ceci de particulier : il n'est pas lent et traînant comme dans la plupart de nos églises ; c'est, au contraire, une mélodie pleine de mouvement et d'entrain. Une courte prière termine ce culte.

En lisant ce qui précède, on croira peut-être que nous sommes dans un cercle de piétistes. Rien de moins vrai, cependant. Il n'y a, dans la maison du pasteur, aucune trace d'exaltation religieuse, ou de piété étroite et malsaine. On y respire une atmosphère de fraîcheur et de paix, qui agit sur l'âme, comme l'air pur des montagnes agit sur le corps.

Blumhardt a réussi à faire une seule famille de ce conglomérat d'hommes si divers où figurent des ressortissants de toutes les nations.

Toutes les classes de la société y sont représentées. Des princes se trouvent assis à côté de pauvres laboureurs. Auprès d'une dame de la cour de Russie, j'aperçois une paysanne. Les fausses distinctions, établies entre les hommes par l'étiquette, l'égoïsme et l'orgueil, disparaissent ici. Au point de vue social, Boll peut être considéré comme un chef-d'œuvre de la liberté qui est selon l'Évangile, et de la religion de Jésus-Christ.

Le cœur s'épanouit et se dilate devant ce spectacle étonnant, où le christianisme se montre à nous, mis en pratique, comme il ne l'a été que rarement encore.

Je tiens à relever, en passant, un détail, très insignifiant, sans doute, mais qui m'a frappé.

Un jour, une femme qui venait d'arriver à Boll, voulut assister au culte du soir, avec sa petite fille, âgée de quatre ans.

¹Nous laissons de côté la description du déjeuner, ainsi que de la lecture qui le suit.

La mère était assise dans le voisinage du pasteur, ayant à ses côtés sa fille, plus ou moins dissimulée derrière une colonne. Blumhardt avait devant lui sa Bible, et nous attendions tous, avec recueillement, qu'il se mît à lire. Tout à coup, au milieu du plus profond silence, on entend ces mots : « Coucou, coucou ! » – C'était le pasteur qui jouait avec la fillette, puis, après lui avoir recommandé de rester bien tranquille, il dit, s'adressant à rassemblée : « Nous allons lire la fin du chapitre 2 de l'épître aux Ephésiens. » – Je suis sûr que personne, dans la salle, ne fut choqué de cet innocent enfantillage.

La lecture de la Bible est suivie d'une explication extrêmement simple, mais en même temps claire et profonde. Le pasteur demande ensuite si personne n'a de question à adresser, ou de remarque à faire sur le sujet qui vient d'être traité.

Il n'y a, dans la parole de Blumhardt, ni affectation, ni pédanterie, ni rien qui rappelle la chaire : tout est simple, sérieux et vrai.

Au reste, ce qui se fait surtout remarquer, dans sa personne, c'est une sorte d'abandon, à la fois plein de grandeur et d'amabilité. Il ne se donne aucun air d'importance ou de raideur. Sa conversation, toujours naturelle, est pétillante d'*humour* et d'esprit. Rien ne lui est plus antipathique que le *patois de Canaan*, qu'il bannit, du reste, sans pitié. La simplicité, le naturel et un amour profond qui embrasse tous les hommes, tels sont les traits saillants de ce beau caractère.

M^{me} Blumhardt est une personnification vivante de Marthe aussi bien que de Marie. Elle est Marie par ses dispositions naturelles, et Marthe par son activité incessante. Elle possède, en outre, une charité inépuisable, unie à un dévouement sans bornes.

A notre arrivée, le bébé de six mois était si dangereusement malade, que ses parents avaient perdu tout espoir de le sauver. Cependant rien, chez eux, ne trahissait leur profonde angoisse. Ils paraissaient aussi sereins qu'ils le furent plus tard, lorsque, contre toute attente, ce cher petit enfant leur fut rendu. C'est ainsi que le cœur, devenu fort, par la grâce de Dieu, est capable de tout supporter.

L'heure favorite de tous les hôtes de Boll, celle où la vie de famille leur paraissait le plus agréable, c'était l'heure consacrée au culte du matin. Les explications de Blumhardt étaient à la fois si originales et si intéressantes, qu'on ne pouvait les entendre sans en être vivement impressionné. Il se sentait alors dans son véritable élément, car, pour lui, parler librement, sans contrainte, était un plaisir. Il ne se trouvait jamais embarrassé de tirer, de son propre fond, des réflexions faites pour captiver son auditoire. La connaissance approfondie qu'il avait de la Bible, ainsi que de la vie et des hommes, lui suggérait des aperçus si vivants et si vrais, des réflexions si profondes et si captivantes, que ces simples méditations du matin présentaient, sous leur forme concise et familière, une nourriture spirituelle des plus riche et des plus variée.

Ces méditations, que Blumhardt faisait ainsi en famille, ont été en partie recueillies. Son fils Théophile en a publié un volume intitulé : *Pain quotidien des bains de Boll*. On ne peut lire ces courtes exhortations sans être frappé de l'abondance de pensées et de vie qu'elles renferment.

LA MAISON, REMISE À BLUMHARDT dans un état de quasi-décépitude, prend bientôt, sous sa direction, un air d'ordre et d'élégance. Le parc est aménagé à nouveau. Le jardin, soigneusement entretenu, charme les yeux par la richesse et la variété de ses fleurs. Il y a dans ce jardin, un long promenoir couvert où les dames aiment à venir s'asseoir dans une atmosphère tout imprégnée du parfum des roses. Souvent aussi, on les voit qui s'occupent de travaux à l'aiguille, tout en écoutant la lecture faite par l'une d'elles.

Avec les années, des facilités nouvelles ont été établies ; des voitures, à bas prix, sont maintenant à la disposition de ceux des hôtes qui désirent faire des excursions aux sites pittoresques du voisinage ; en un mot, rien ne manque de ce qui peut rendre Boll agréable.

L'intérieur de la maison est organisé avec le même bon sens pratique et la même intelligence de ce qui peut augmenter les attraits de ce séjour. Les comforts sont nombreux, et de nature à satisfaire les goûts les plus divers.

La salle de lecture est abondamment fournie de journaux et de livres allemands, français et anglais. Un excellent piano contribue aussi pour sa part à l'agrément général.

Le directeur est habile à tirer parti de tout pour faire plaisir à ses hôtes et les distraire. Artiste lui-même, il sait quelle est la grande puissance de la musique, pour dissiper les noires pensées, et il ne néglige rien de ce qui peut donner aux cœurs troublés quelque apaisement.

Boll, on le conçoit, laisse dans le cœur de tous ceux qui y ont séjourné, le plus doux souvenir ; aussi la vogue lui est-elle restée fidèle. Les demandes d'admission dépassent toujours le nombre des places dont on peut disposer, lors même que les salles de bain du rez-de-chaussée (au nombre de quarante-deux) ont été transformées en chambres à coucher.

Les conditions sont, il est vrai, des plus favorables. Blumhardt, n'ayant nul souci des biens de ce monde, avait mis de côté toute idée de calcul ou de spéculation, et, pourvu qu'il fit ses frais, il n'en demandait pas davantage. Non seulement le prix de pension est des plus bas, mais des faveurs spéciales sont accordées aux missionnaires invalides et aux personnes qui se trouvent dans des circonstances difficiles. Les malades pauvres sont admis gratuitement, ainsi que les étudiants en théologie.

Pour se couvrir de ces frais-là, on fait payer aux plus riches un prix, extrêmement modique, sans doute, si on le compare à celui des autres établissements de bains, mais suffisant pour compenser les pertes faites d'autre part.

BLUMHARDT, AVEC UN TACT EXQUIS, savait deviner les préférences de ses hôtes, et avait pour eux toutes les prévenances possibles. Présument, avec raison, que son voisinage, à table, était apprécié,

il savait se donner un peu à tous en changeant fréquemment de place.

Sa seule présence, écrivait un des hôtes de la maison, est une vraie prédication. C'est un homme plutôt fort, bien proportionné, au visage plein de bonhomie. Ses yeux brillent d'un éclat tout céleste, et un sourire bienveillant s'épanouit sur ses lèvres. Combien l'on aime à l'écouter ! On saisit au passage les moindres paroles qui s'échappent de sa bouche.

IL Y A, DANS L'ÉTABLISSEMENT, ainsi que nous l'avons dit, une chapelle, qu'on avait pris soin d'enrichir de tout ce qui pouvait contribuer au recueillement. Blumhardt était trop artiste, pour se contenter de la nudité du temple réformé, et il comprenait trop bien l'influence que l'extérieur peut exercer sur l'esprit, pour ne pas emprunter au catholicisme quelques-unes de ses belles formes.

Passionné de musique, il attachait au chant une importance toute particulière. Non seulement, il avait composé des cantiques dont les paroles étaient de nature à enflammer le sentiment religieux, mais encore il avait su trouver des mélodies dont l'effet n'était pas moins entraînant.

Un élément nouveau vint bientôt s'ajouter à tout ce que Blumhardt avait déjà fait pour développer le goût de la musique sacrée. Ses enfants et quelques-uns de ses hôtes s'unirent un jour pour lui faire cadeau d'un orgue, qui devait remplacer l'harmonium dont on s'était contenté jusqu'alors. Avec quels transports ne reçut-il pas ce présent inattendu, objet de ses plus secrets désirs !

Au lieu des murs sombres que l'on rencontre dans toutes les églises protestantes, sa chapelle se fait remarquer par une heureuse combinaison de couleurs, qui frappent agréablement les yeux. La lumière y pénètre tamisée par des vitraux peints qui en adoucissent l'éclat. Ce demi-jour prédispose l'âme au recueillement et à la prière.

Blumhardt, ennemi de toute tristesse, voulait que la joie chrétienne se manifestât partout. Pour les enterrements, il demandait des fleurs à profusion. Elles étaient à ses yeux le symbole de ce séjour où règne le printemps éternel.

Cette prédilection pour les formes extérieures valut à Blumhardt des reproches de la part de ses collègues attachés à l'austère simplicité de leur culte ; quant à lui, il aimait ces petites choses, qui exerçaient sur l'esprit des malades une influence incontestablement salutaire et bienfaisante. Loin de s'en plaindre, ceux-ci trouvaient un charme particulier à ces innovations, où il leur était d'ailleurs impossible de voir un danger quelconque.

BLUMHARDT, AVONS-NOUS DIT, savait se faire aimer. Ses anciens paroissiens de Möttlingen n'oublièrent jamais leur pasteur. Avant de les quitter, il avait obtenu d'eux leur plein consentement à son départ. Ces braves gens comprenaient fort bien que l'œuvre à laquelle il voulait consacrer sa vie primait tout le reste, et si c'est avec larmes qu'ils le virent s'éloigner, tous l'accompagnèrent, néanmoins, de leurs vœux et de leurs prières. Boll n'étant qu'à deux lieues de Möttlingen, ils prirent l'habitude d'y aller passer le dimanche afin d'entendre leur ancien prédicateur.

Les gens de la contrée avoisinante, eux aussi, furent bientôt gagnés à lui et l'influence qu'il exerça sur eux fut considérable. Ils firent des progrès étonnants, soit au point de vue du bien-être matériel, soit, surtout, au point de vue moral.

Cette puissance d'attraction que Blumhardt possédait et qu'il exerçait sur tous ceux qui avaient affaire avec lui, était la grande force que l'on sentait dominer dans toute sa maison. L'esprit qui l'animait, la paix qui remplissait son âme, se faisaient remarquer dans les moindres détails de la vie.

La paix de Dieu règne à Boll en tout et partout, écrit un témoin oculaire, dans les petites choses aussi bien que

dans les grandes, à l'extérieur aussi bien qu'à l'intérieur de l'établissement. Le lien de la paix, que rien n'interrompt, unit, d'une manière étonnante, tout ce monde, et fait, de ces éléments hétérogènes, une seule famille.

Ce n'est pas à dire que Blumhardt s'imposât d'une façon quelconque, ou qu'il exigeât, pour le moins, les apparences de la piété. Il éprouvait une répugnance invincible pour tout ce qui n'est pas vrai, et jamais il n'eût toléré qu'on affichât des sentiments religieux qu'on ne possédait pas. Il recommandait continuellement aux chrétiens, même aux plus avancés, la repentance, pour les fautes de chaque jour. « C'est là, disait-il, le meilleur remède que je puisse indiquer. »

PUISQUE NOUS PARLONS DU PASTEUR, rappelons ici, à propos de ses méditations, un fait qui mérite d'être relevé. Il était, paraît-il, si simple, si clair, et en même temps si profond, dans tout ce qu'il disait, que les jeunes l'écoutaient avec autant d'attention que les vieux.

Ce talent pédagogique, si rare, rendait ses instructions religieuses extrêmement attrayantes. C'était plaisir de l'entendre exposer les vérités chrétiennes à ses petits-enfants.

Il y avait dans la maison une école, où tous les enfants qui se trouvaient aux bains, soit en service soit en séjour, recevaient du pasteur une instruction religieuse régulière. Avec quel talent ne savait-il pas intéresser ses jeunes auditeurs ! Il leur faisait d'abord lire un chapitre, puis, de cette lecture, faisait surgir des questions du plus haut intérêt. Des adultes, des pasteurs même, y assistaient, et ne se lassaient pas d'admirer l'habileté avec laquelle le vieillard instruisait son auditoire. Gai sans plaisanterie, pratique sans sécheresse, sérieux sans trop de sévérité, il était un modèle du catéchiste.

Blumhardt ne se rattachait à aucune tendance théologique particulière, et, sur bien des points, s'écartait des opinions reçues. En somme, il enseignait la Bible, rien que la Bible, se

bornant à expliquer le sens exact de la Parole de Dieu. Les vérités bibliques étaient présentées par lui d'une façon si nouvelle, que les auditeurs en étaient, à la fois, surpris et captivés.

La veuve d'un pasteur écrivait à ce sujet :

Blumhardt est un homme droit, affectueux, serein, et parfaitement vrai. Dès la première fois que je l'entendis prêcher, j'eus le sentiment qu'il était un homme richement doué. Il exposa le plan de la rédemption avec une ampleur et une puissance incomparables. Plus je le regardais et l'écoutais, plus j'avais l'impression que si, de nos jours, un homme rappelait les apôtres, c'était bien lui.

On comprend, d'après tout cela, qu'un séjour à Boll laissait un souvenir ineffaçable. Les malades qui n'y avaient pas recouvré la santé, – et il y en avait, – emportaient cependant un bien inappréciable, car ils avaient appris à accepter avec patience et soumission les épreuves que le Seigneur leur envoyait.

Blumhardt, disent ceux qui l'ont entendu, avait le don aussi précieux que rare, et qui n'appartient qu'au véritable orateur, de pousser ses auditeurs à l'action.

Comme on lui en demandait le secret, il répondit : « Je me place toujours au centre de la révélation, et, de ce point, je vois les nombreux côtés par où l'Évangile peut atteindre le cœur. »

QUANT AUX GUÉRISONS dont on a tant parlé, il convient de dissiper les erreurs répandues à leur sujet. Jamais Blumhardt n'eût songé à faire de la religion une sorte d'amulette. Ce qu'il cherchait avant tout à rétablir, c'était la communion avec Dieu, par la repentance et la foi.

Evidemment, le bien-être et l'atmosphère paisible de la maison étaient pour beaucoup dans le rétablissement des malades. La science médicale nous dit, en effet, que le repos est un puissant remède, qui à lui seul, dans une multitude de cas, suffit à rendre la santé.

Un professeur de la faculté de médecine, à l'université de Tubingue, se décida, un jour, à passer ses vacances à Boll, afin d'examiner de près ces soi-disant cures merveilleuses. Il pria donc le pasteur de bien vouloir lui donner des preuves de la réalité de ces guérisons. Blumhardt ouvrit un tiroir rempli de lettres, et invita le professeur à les parcourir. C'était là, lui dit-il, la seule preuve qu'il pût fournir.

Laissé seul, le docteur se mit à la besogne. La lecture de ces lettres le remplit d'étonnement, car il y en avait de personnes à lui connues, dont il ne pouvait mettre en doute ni le bon sens, ni la droiture.

Un fait absolument certain, c'est qu'un grand nombre de malades, déclarés incurables par les médecins, recouvrèrent à Boll la santé.

Quelles que soient les explications que l'on essaie d'en donner, il n'est pas possible d'attribuer ces guérisons à une influence, magnétique ou autre, qu'aurait exercée la personne de Blumhardt, car l'œuvre qu'il a commencée se poursuit encore aujourd'hui.

Christophe Blumhardt fils dirige actuellement, toujours d'après les mêmes principes, la maison fondée par son père. Au moment où nous écrivons ces lignes, les bains de Boll sont aussi recherchés que jadis, par l'innombrable classe des malheureux, des souffrants, de ceux qui ont besoin de retrouver la tranquillité et la paix.

NOUS AJOUTONS, POUR COMPLÉTER le tableau que nous venons de faire de la vie à Boll, une lettre, écrite par un jeune Anglais, étudiant en théologie à Tubingue¹ :

Pendant mon séjour à l'université de Tubingue, — il y a plusieurs années de cela, — il n'était question dans l'auditoire de

¹ Lettre que nous trouvons dans l'ouvrage fort intéressant que le Révérend Guest vient de publier, sous ce titre : *Pastor Blumhardt and His Work*.

théologie que d'un établissement du voisinage, où, disait-on, les malades étaient guéris par la prière. Les témoins oculaires étaient tout honteux de rapporter des faits aussi peu admissibles, car certaines de ces cures tenaient presque du miracle.

J'étais intrigué par toutes ces histoires, mais j'attendis de faire un pèlerinage à Boll, que ma connaissance de la langue allemande fût assez complète pour me le permettre. Je me mis donc en route par un splendide après-midi d'automne, car j'étais impatient de voir de mes propres yeux le mystérieux établissement. La voie ferrée longe le Neckar, coupant de riches vignobles et des champs de houblon. Nous changeons de train et nous atteignons enfin une station, où je me trouve seul avec deux ou trois paysans. La contrée est ravissante. C'est une des plus riantes vallées du Wurtemberg. J'appris que les bains de Boll étaient à plus de trois lieues de l'endroit où je me trouvais. Impossible de se procurer une voiture ; mais le temps était superbe, je partis donc, sac au dos, d'un pas allègre.

La route, sinueuse, traverse un des coins de pays les plus délicieux que j'aie jamais vus. Les collines avoisinantes étaient couvertes de pampres rougis par l'automne. Je jouissais vivement de cette belle nature.

J'avais bien entendu parler de l'institution de Dorothée Truedel de Mænnedorf, mais, jusqu'à mon arrivée à Tubingue, le nom de Blumhardt m'était parfaitement inconnu, ainsi que l'établissement fondé par lui.

Comme il s'agissait d'une maison dont la renommée n'avait pas franchi les limites restreintes du pays, je m'attendais à voir quelque chose comme une ferme, ou tout au plus un de ces petits châteaux que l'on est presque toujours sûr de rencontrer partout en Allemagne. Quelle ne fut donc pas ma surprise, quand, au tournant de la route, je me trouvai soudain en présence d'un édifice de proportions si grandioses et d'aspect si imposant, qu'on aurait pu le prendre pour la résidence de quelque noble Anglais !

Cette splendide habitation, entourée de parcs magnifiques, se détache sur un fond de collines verdoyantes et boisées. On

voit que le fondateur n'a pas été absorbé par les préoccupations spirituelles au point d'oublier l'influence considérable que la belle nature exerce sur la santé en général.

Arrivé à la porte, je sonne ; un domestique vient m'ouvrir. Je demande si l'on peut me loger, et je me vois aussitôt conduit, au travers d'un magnifique corridor, jusqu'à une chambre à coucher.

Une pancarte imprimée, suspendue au mur, indique aux visiteurs les règlements de la maison. Tout en me préparant, je m'amuse à les parcourir, et j'apprends, non sans un certain plaisir, que le souper allait être servi. — A l'heure précise, une cloche retentit, invitant les hôtes à descendre. Je sors de ma chambre, et me trouve au milieu d'une foule de gens, qui se dirigent vers une des extrémités du bâtiment, Je me borne à suivre le flot, et comme personne n'a l'air de s'occuper de moi, je fais en sorte de paraître le plus allemand possible, et de me donner les allures de quelqu'un qui se sent chez soi.

Au bout du corridor, nous entrons dans une vaste salle où sont rangées deux tables fort longues, reliées au sommet par une troisième. A l'extrémité de l'une d'elles, se trouve une serviette avec un lien portant mon nom.

A peine étions-nous assis, qu'il se fait un profond silence, et que toutes les têtes s'inclinent. La prière terminée, mes yeux se portent instinctivement du côté d'où la voix est partie. J'aperçois un homme d'un certain âge, aux longs cheveux gris, au visage arrondi, portant sur toute sa personne l'empreinte d'une grande sérénité. Sans la petite sonnette placée devant lui, et au moyen de laquelle il nous avait invités au recueillement, je n'aurais jamais soupçonné que ce personnage, vêtu comme un simple pasteur de campagne, fût le célèbre Christophe Blumhardt, dont on m'avait tant parlé depuis mon arrivée à Tubingue.

Ensuite de quelles circonstances cet homme si modeste se trouve-t-il à Boll, entouré de plus de 150 étrangers, parmi lesquels je remarque des gens évidemment fort riches, et d'autres appartenant aux plus hautes classes de la société ?

Comment cette demeure princière est-elle devenue la propriété d'un pauvre ministre allemand ? C'est toujours la vieille histoire, celle que l'on retrouve à la base de toute œuvre chrétienne (...)

On assure que le roi lui-même envoya, plus tard, une somme d'argent au pasteur, pour lui faciliter les frais de première installation. Ce fait nous montre de quelle haute estime jouissait Blumhardt, auprès de tous ceux qui étaient capables de comprendre son projet.

Ces renseignements, et d'autres encore que je passe sous silence, je les ai recueillis en conversant avec mes voisins de table.

Les bains de Boll sont ce que je pourrais appeler un établissement hydrothérapique chrétien, si l'on peut s'exprimer ainsi. On y respire une atmosphère chrétienne, sans que la contrainte s'y fasse sentir. Il serait injuste d'accuser le pasteur de profaner à ce point la religion. Au contraire, tout ici est naturel, et l'on y jouit d'une liberté illimitée. La conversation est celle que l'on entend partout, entre chrétiens bien élevés. Les cultes ne sont ni trop longs, ni trop nombreux. Ce qui m'a le plus frappé dans les prières du pasteur, c'est leur simplicité et leur force. Ces mêmes qualités se retrouvent dans les petites méditations qu'il fait, le soir, et qui m'ont beaucoup plu par leur bon sens pratique et leur sérieux.

Au premier abord, on serait porté à ne voir dans le pasteur Blumhardt qu'un piétiste. C'est ainsi, à vrai dire, que je me le représentais, avant de l'avoir vu. Je m'étais bien trompé. Je ne puis le comparer qu'à Bengel, son compatriote, avec cette différence, toutefois, que Blumhardt possède une plus grande culture générale et beaucoup d'humour. Soit dit en passant, quelques-unes de ses méditations, ainsi que plusieurs de ses sermons, ont été publiés. Ses livres se trouvent dans la maison, à la disposition de ceux qui veulent se les procurer ; j'en achetai un ou deux, que je lus avec intérêt.

Le dimanche et le jeudi, à dix heures du matin, il se fait un culte spécial, dans la petite chapelle de l'établissement.

Le dimanche après midi, il y a, en outre, un catéchisme destiné aux enfants, et d'autres fois, un culte de missions ; à huit heures du soir, une lecture de la Parole de Dieu.

C'est à cela que se bornent les exercices de piété.

Qu'y a-t-il donc là qui puisse valoir à Boll cette réputation de boîte à miracles ? Où sont les personnes pour lesquelles on prie ? Où sont les malades et leurs gardiens ? Quelles sont les guérisons accomplies ? Il ne m'est pas possible de répondre catégoriquement à ces questions. Cent à cent cinquante personnes se trouvaient là en même temps que moi. Presque toutes me paraissaient jouir d'une excellente santé. Il est probable que l'on vient ici autant pour y trouver l'air pur des montagnes et le repos, que pour y respirer la saine atmosphère religieuse qui règne dans l'établissement. D'autres aussi y sont amenés par des motifs faciles à deviner : soit par reconnaissance pour les bienfaits reçus dans le passé, soit par l'affection qu'ils éprouvent pour celui qui les a secourus, aux jours de l'angoisse et de l'affliction.

Si quelques personnes semblaient ne pas jouir d'une santé florissante, elles étaient cependant loin d'avoir l'air d'invalides.

Il y avait aussi dans la maison, m'assura-t-on, des hôtes qui ne paraissaient point à table, et qui recevaient dans leur chambre les soins qu'ils étaient venus chercher à Boll. En quoi consiste le traitement auquel on les soumet, c'est ce que je ne suis pas en mesure d'indiquer. Leur impose-t-on les mains, prie-t-on pour eux, ou suivent-ils un traitement médical ? Je n'ai pu m'en assurer. Ces divers moyens sont probablement mis en jeu. En tous cas, le directeur de la maison recourt au médecin, chaque fois qu'il y a lieu de le faire. Quels que soient les rouages du mécanisme, – l'essence même de l'institution, son principe dirigeant me paraît indiqué dans ce passage de l'épître de Jacques, où l'apôtre dit : « Quelqu'un d'entre vous est-il malade, qu'il convoque les anciens de l'Eglise, qui prieront pour lui, l'oindront d'huile, au nom du Seigneur, et la prière, faite avec foi, sauvera le malade, et le Seigneur le guérira. »

Lors même que j'eus plus d'une occasion de parler avec Blumhardt, je me gardai bien de l'importuner de mes

questions sur ce sujet, son désir le plus sincère étant de faire le moins de bruit possible, et de travailler tranquillement sans attirer l'attention. Depuis des années, il se refuse à publier un rapport officiel des guérisons qui ont lieu chez lui.

Il m'est revenu, cependant, que ses deux fils, licenciés en théologie, et attachés à l'établissement, à titre d'auxiliaires de leur père, tiennent un journal régulier et complet de tout ce qui se passe à Boll. Le public en connaîtra probablement un jour le contenu.

Je m'abstiendrai donc de parler ici des guérisons qui m'ont été racontées, et de discuter ces faits. Cependant, je tiens à dire qu'il est absolument impossible d'en contester la réalité. Au reste, il serait bien facile de se renseigner, en s'adressant à des personnes judicieuses, et d'obtenir ainsi des preuves irréfragables de cures vraiment extraordinaires.

Ces dernières années ont vu s'accomplir dans l'établissement des améliorations considérables. Le gouvernement, pour témoigner de sa sympathie à l'œuvre de Blumhardt, dont l'importance est évidente aux yeux de chacun, a établi aux bains de Boll un dépôt des postes et un bureau télégraphique. Deux diligences font le service de la gare voisine de Göppingen aux bains. C'est là la voie la plus directe pour se rendre à Boll.

Je m'arrête ici, mon but étant simplement de donner une idée générale de cette institution et de l'œuvre qui s'y poursuit. Je fais grâce au lecteur de tout ce que je pourrais ajouter encore, relativement au séjour que j'y ai fait.

Deux mots, cependant, à l'adresse de ceux qui pourraient, à l'avenir, être tentés de s'y rendre. Les prix sont des plus modérés, la nourriture est abondante et bonne, et je n'ai trouvé nulle part un bon marché pareil. Quand je demandai ma note, on me répondit que les étudiants en théologie peuvent rester ici aussi longtemps que cela leur plaît, sans bourse délier. J'insistai cependant et voulus payer le prix de pension habituel. Quel ne fut pas mon étonnement en voyant qu'il n'était que d'un florin par jour (2 fr. 50) !

Pour donner au lecteur une idée de la variété des hôtes, je dirai que, parmi mes voisins de table, j'avais un missionnaire

allemand, sa femme (Anglaise), un Suisse, une famille russe tout entière, un général prussien et sa femme, un professeur et un étudiant, qui, comme moi, arrivait de Tubingue.

Depuis ma visite à Boll, il m'est souvent arrivé de reporter ma pensée sur cet établissement sans pareil. Je crois vraiment qu'à bien des égards, c'est une des œuvres les plus curieuses qu'il y ait en Europe.

L'intérêt qu'elle éveille ne provient pas seulement de la grande beauté du site lui-même, de l'histoire de la maison ou des bonnes amitiés qu'on y contracte, mais surtout de ce que cette institution rend un noble témoignage à la foi chrétienne.

Je ne crois pas qu'on puisse mieux jouir de ses vacances, qu'en les passant au milieu de cette petite colonie d'enfants de Dieu, groupés autour de ce bon vieux pasteur, dont le ministère a été si abondamment béni.

Depuis que ces notes ont été rédigées, le pasteur est entré dans son repos ; mais l'œuvre entreprise par cet homme remarquable est trop belle pour qu'elle puisse prendre fin. Dorénavant le visiteur cherchera en vain la figure si caractéristique de Blumhardt, mais il trouvera néanmoins à Boll la foi vivante qui a présidé à la fondation de cet établissement.

Henry DRUMMOND.

LA CURE D'ÂMES

Il est facile de comprendre, d'après ce que nous avons dit de Blumhardt, quel devrait être le côté de son ministère pour lequel il se sentait le plus richement doué, et qui correspondait le mieux à sa nature. C'était la cure d'âmes auprès des nombreux hôtes qui venaient à Boll, se placer sous sa direction.

Le bien que cet excellent homme fit à tant de milliers de malheureux dépasse toute description. Père spirituel d'une immense famille, il avait à écouter le récit, souvent poignant, de besoins, de misères, de fautes de toute nature, et à donner les encouragements, les directions, les réprimandes, que nécessitait chaque cas en particulier. De quelles consolations, de quelles délivrances, de quelles bénédictions ne fut-il pas l'instrument ! Sa chambre de travail était un sanctuaire, où les cœurs souffrants venaient se décharger des fardeaux qui les accablaient et puiser un nouveau courage. A Boll, plus encore qu'à Möttlingen, cette chambre était le vrai temple, la vraie maison de Dieu. C'est sous ce jour qu'elle apparaissait à tous les hôtes.

Lorsque, au bord de la tombe de Blumhardt, celui qui officiait fit allusion à cette chambre sacrée, où tant d'âmes s'étaient épanchées dans des aveux dont la mort maintenant gardait le secret, les sanglots qui éclatèrent parmi les assistants, rendirent témoignage au ministère saint et béni que Blumhardt avait exercé auprès de chacun d'eux.

Il serait difficile de donner une juste idée de tout ce que cet homme de Dieu accomplit dans cette sphère, aussi belle que modeste.

Tandis que tous les hôtes de sa maison jouissaient d'une paix et d'une tranquillité profondes, le pasteur, lui, était constamment livré à l'angoisse et à la douleur. Il vouait tant d'intérêt et de sympathie à chacun de ceux qui venaient à lui, qu'il partageait toutes leurs misères et souffrait de toutes leurs souffrances.

Rien ne fait mieux comprendre la valeur de l'Évangile que la vue des abîmes de misère, jusqu'où l'âme peut descendre. Ceux qui ont le triste privilège de voir de près les angoisses de l'homme et les tourments auxquels il est en proie, ensuite du péché, ceux-là saisissent, dans toute sa force, la puissance incomparable de l'Évangile de Jésus-Christ ; car c'est l'Évangile seul, qui peut guérir les plaies profondes que le péché a faites à notre nature. C'est l'Évangile qui seul aussi peut ramener l'homme au bien.

Cet apprentissage des misères humaines, que fait tout pasteur au cours de son ministère, Blumhardt le fit, mais dans une mesure tout particulièrement grande et complète. Jour après jour, il entend les aveux des malheureux, qui viennent auprès de lui, chercher la consolation et la paix. Ce spectacle constant des tourments de la conscience humaine, lui donne une idée claire de la dégradation de notre nature et, par contrecoup, de la puissance de l'Évangile, qui seul peut la relever.

Il en résulte chez lui une idée de la vie, étroite, peut-être, et exclusive, mais vraie pourtant, et basée sur une connaissance profonde du cœur. Sa conception de l'Évangile nous paraîtra quelque peu matérielle, mais qu'elle est puissante, pour le relèvement et la réhabilitation du pécheur !

VIVANT AINSI EN COMMUNION perpétuelle avec le Sauveur, il acquiert un talent merveilleux d'appliquer la Parole de grâce

et de salut à tous les découragés avec lesquels il est journellement en contact. Son œil, devenu perspicace, lui permet de débrouiller, avec une facilité et une sûreté admirables, les cas les plus difficiles. La notion élevée qu'il a de la vie, comme d'un ministère que Dieu nous prête, pour Sa gloire, lui permet de réconcilier avec l'existence une multitude de malheureux qui en étaient dégoûtés. Que de cœurs opprésés il a soulagés, que d'âmes écrasées il a fortifiées, que de consciences obscurcies il a ramenées à la lumière, que de morts, en un mot, il a rendus à la vie ! Cette œuvre de relèvement lui sera une glorieuse couronne au grand jour des rétributions.

Blumhardt aimait tout particulièrement ce ministère, d'autant plus béni qu'il était plus direct. Il y trouvait cette joie pure et souverainement excellente, récompense promise à ceux qui, ici-bas, se consacrent au Seigneur. Aucun bonheur à ses yeux n'égalait celui de ramener au bien les âmes égarées. Dans cette lutte contre l'ennemi, il aimait à faire valoir les armes puissantes du chrétien. Triomphant lui-même par Jésus-Christ, il savait communiquer à autrui cette force victorieuse. C'est en cela que consistait l'essence même de son œuvre.

RIEN N'AFFLIGEAIT AUTANT LE PASTEUR que de voir des hôtes de la maison la quitter, sans avoir eu, avec lui, un entretien particulier. Il s'en faisait même un reproche, et se promettait d'encourager davantage les timides, et de les inviter, au besoin.

Il y avait des gens qui redoutaient ces entrevues, et qui tremblaient à la seule perspective d'un tête-à-tête prolongé avec le pasteur.

Sa chambre, il est vrai, avait acquis aux yeux des hôtes une telle importance, elle occupait une si grande place dans leurs conversations, qu'elle était pour plusieurs un objet d'effroi. A la façon dont on en parlait, aux allusions indirectes dont elle était sans cesse l'objet, les plus jeunes et les plus timides s'en faisaient un véritable épouvantail.

« Avez-vous déjà vu le pasteur en particulier ? » demandait-on aux nouveaux-venus.

« J'ai fait ma visite hier, » disait l'un d'un ton solennel. — « Mon tour vient aujourd'hui, » ajoutait un autre, tout bas.

Cette étrange manie de donner tant d'importance à l'entretien privé, que le pasteur aimait à avoir avec ses hôtes, était, on le comprend, de nature à intimider même les plus courageux.

Aussi, se trouvait-il des personnes qui redoutaient cette sorte de confession et l'évitaient avec soin. Souvent, des hôtes quittaient Boll, sans s'être ouverts à Blumhardt, perdant ainsi l'avantage le plus sérieux que pouvait leur offrir ce séjour.

Il est probable que la manière de procéder du pasteur était pour quelque chose dans les sentiments dont nous parlons. Il avait une façon à lui de traiter certains cas qui pouvait, sinon froisser, du moins intimider quelque peu. Lorsque, par exemple, il avait affaire à ces personnes qui se figurent n'être pas comme tout le monde, et s'imaginent avoir passé par des expériences exceptionnelles ; en un mot, à ces gens chez lesquels la préoccupation de soi-même est exorbitante, il avait l'habitude d'humilier tant d'orgueil, et de remettre à leur place ces vaniteux à prétentions ridicules.

Une jeune personne, à l'imagination très montée, et souffrant beaucoup des nerfs, résolut, après une nuit de tourments et d'angoisses, de voir enfin le pasteur en particulier. Elle avait beaucoup, beaucoup à lui raconter. A peine entrée dans la chambre, elle se met à faire une description théâtrale de ses maux. Blumhardt, voyant à l'instant de quoi il s'agit, l'interrompt en lui disant : « Ma chère enfant, je suis pressé ; Dieu te bénisse, et te débarrasse de toutes ces absurdités ! » — Blessée, presque offensée de cette façon d'agir peu cérémonieuse, elle quitte la chambre, — mais ces idées étranges ne la hantent plus.

Une autre fois, on vit arriver une dame qui souffrait excessivement des nerfs. Avant de venir à Boll, elle avait épuisé tous les moyens de guérison. Des hommes éminents, des ecclésiastiques de grande réputation, avaient tout essayé, mais en vain, pour la délivrer de ses souffrances chimériques. Blumhardt, après avoir écouté patiemment tout ce que cette personne voulut bien lui communiquer, lui dit : « C'est le Seigneur qui vous guérira. Je vais le lui demander avec instances ! » – Cette dame, ainsi que la personne qui l'accompagnait, sourit à la perspective d'un traitement semblable, dont l'efficacité lui paraissait problématique. – Mais, circonstance singulière, elle se remit peu à peu.

Si l'on hésitait, avant d'aborder la chambre du directeur, si, parfois, on avait lieu d'être étonné de ce qu'on y entendait, dans la plupart des cas, cependant, cette entrevue faisait une impression qu'on n'oubliait plus. Quelle douce joie brillait dans les yeux de ceux qui, après s'être ouverts au pasteur, avaient appris de lui le chemin de la paix !

BLUMHARDT FAISAIT AUSSI BEAUCOUP de visites à ses hôtes, allant sans cesse de chambre en chambre. Souvent même, dans l'ardeur de son zèle, il se refusait le repos nécessaire.

« Je n'en puis plus, écrit-il à un ami. J'ai toujours sommeil, parce que je n'ai jamais le temps de dormir. Je suis toujours fatigué, parce que je n'ai jamais un instant de relâche. Je suis l'homme le plus exténué de la terre, je n'y tiens plus ! »

Blumhardt, disons-le, était ici victime de sa trop grande bonté ; car il recevait souvent, dans sa maison, des malades auxquels il savait d'avance ne pouvoir faire aucun bien. Il était ainsi appelé à s'occuper longtemps, fort longtemps même, de gens qui le fatiguaient sans aucun avantage.

Cet abus devint plus fréquent encore après la mort de Gottlieb. Celle-ci avait le coup d'œil si juste, qu'au premier regard elle pouvait dire si oui ou non, un séjour à Boll serait

profitable à ceux qui se présentaient, et, quand elle était bien convaincue de l'inutilité de la cure, elle refusait impitoyablement l'admission.

Blumhardt, lui, ne savait refuser personne, car toutes les âmes lui étaient précieuses, et il exerçait auprès de chacune d'elles un ministère de tous les instants. Mais aussi, quelles joies et quels bonheurs ne lui étaient pas réservés, quand, grâce à lui, les cœurs naissaient à la vie spirituelle, quand des pécheurs repentants se sentaient réconciliés avec Dieu !

Citons le fait suivant, qui nous montre avec quelle sollicitude le pasteur de Boll se consacrait à tous ceux qui, de près ou de loin, avaient affaire avec lui.

J'avais, écrit-il, un vacher suisse, de religion catholique. C'était un frère-lai, muni d'un diplôme de docteur, obtenu en Italie. Attaché de toute son âme au catholicisme, il avait été maître d'école dans ce pays, où son zèle trop ardent pour l'église lui avait attiré de nombreux ennemis. C'est ce qui le décida à renoncer à ses fonctions pour accepter, en toute simplicité, la place de vacher à Boll. Il va de soi que je lui laissais une entière liberté, — n'ayant, du reste, qu'à me louer de lui.

Il assista, d'abord, bien que rarement, il est vrai, à notre culte, car, tout en ayant de l'affection pour moi, il m'évitait plutôt, moi qui n'étais, à ses yeux, qu'un hérétique.

Ce fidèle serviteur tomba malade. Quand je le visitais, il me tournait le dos, craignant, probablement, d'être souillé par ma présence. Impossible de prier avec lui.

Il se remit et continua à assister aux catéchismes destinés aux enfants, ainsi qu'aux cultes qui se faisaient soir et matin, pour les domestiques.

Quelque temps après, ce pauvre homme fut atteint du miséréré. Ses souffrances étaient cruelles. Comme il continuait à refuser mes visites, je lui offris de faire appeler un prêtre catholique, ce qu'il accepta. Le prêtre vint et lui administra l'extrême-onction.

Le mal empira, les crises finales se déclarèrent. Comme nous attendions sa mort d'un instant à l'autre, nous ne le quittions plus, mais il s'obstinait encore à refuser mon ministère.

Un jour que, repoussé à nouveau, je m'éloignais avec tristesse, il m'appela, et me dit :

– Monsieur le pasteur, ne me quittez pas !

– Voulez-vous que je prie avec vous ? lui demandai-je.

Il y consentit, et je fis une courte prière, se terminant par ces mots : « Seigneur Jésus, reçois-le par ta grâce, comme ton enfant ! »

– Oui, par ta grâce, par ta grâce ! s'écria-t-il. Je le comprends maintenant ! Oh ! est-il possible qu'un misérable pécheur tel que moi puisse être sauvé ? »

Je prononçai encore une prière de repentance, puis nous chantâmes le cantique qui commence par ces mots : « C'est ta grâce qui me sauve... »

Le pauvre homme se mit à chanter avec nous de tout son cœur, nous suppliant de chanter toujours. Comme nous en étions à ces paroles : « Oui, c'est ta grâce qui nous sauve ; je ne compte que sur ta miséricorde, » il se leva soudain sur son séant, et m'embrassa, en me disant :

– Monsieur le pasteur, vous êtes un excellent homme !

Bientôt après, il expira. Tous les gens de service et plusieurs des hôtes de la maison qui se trouvaient là déclarèrent n'avoir jamais assisté à une mort plus belle et plus édifiante.

Pour son enterrement, je fis venir un prêtre catholique. Après lui avoir raconté en détail les derniers moments de notre ami, je lui posai cette question :

– N'est-ce pas que votre église enseigne aussi le salut par la grâce ?

– Mais, sans doute, me répondit-il.

C'est ainsi que nous nous trouvâmes unis, sur le terrain qui fait notre commune espérance.

Au bord de la tombe, il fit un service, conforme aux rites de son église ; après quoi, je prononçai, à mon tour, une prière. Cette cérémonie nous laissa à tous un excellent souvenir.

NOUS NE POUVONS ENTRER ICI dans tous les détails du ministère si riche et si varié de Blumhardt. Il a été donné à peu de chrétiens de faire des expériences aussi nombreuses et aussi sanctifiantes. Dans les dernières années de sa vie, cet homme de Dieu se plaisait à répéter : « Oh ! si je racontais tout ce qu'il m'a été donné de voir, combien l'on m'estimerait heureux ! » Ses yeux brillaient d'une joie divine, quand il songeait à sa glorieuse carrière. Le sentiment de n'avoir pas travaillé en vain le remplissait de force et de courage.

Blumhardt, tout entier à sa tâche, ne sortait de sa chambre d'étude que pour vaquer aux devoirs multiples de sa vocation. A peine s'accordait-il le plaisir de voir les familles de ses enfants, bien qu'elles fussent installées aux abords immédiats de la maison. Il ne les visitait guère que dans les occasions où sa présence pouvait leur être de quelque utilité. Jamais il ne s'accordait de repos. Un ami mourant lui ayant demandé de venir le voir une dernière fois, il répond : « J'irais bien volontiers te voir, tu le comprends, mais cette course demanderait plusieurs journées, et je ne puis m'accorder autant. Mes jours sont chose sacrée, ils appartiennent aux malheureux. »

Et, en effet, si un homme sut tirer parti du temps, ce fut bien Blumhardt. Le soir, l'entretien habituel terminé, alors que chacun se retirait, il s'enfermait dans sa chambre, et, jusqu'à 2 heures du matin, se mettait à sa correspondance.

Des lettres lui arrivaient chaque jour en grand nombre. Il ne les ouvrait qu'après avoir terminé tous ses autres devoirs. Avant de les lire, il se recueillait, demandant à Dieu de l'éclairer et de lui faire comprendre les cris de détresse qui parvenaient à son oreille. Puis il les parcourait toutes avec un soin minutieux et soulignait, au crayon rouge, dans chacune d'elles, deux ou trois mots saillants, qui, plus tard, servaient à lui en rappeler le contenu.

Il répondait à chaque lettre, avec l'exactitude et le dévouement qu'imposait à sa conscience ce ministère tout spécial que le Seigneur lui avait confié.

On ne se contentait pas de le consulter par écrit, le télégraphe était sans cesse en jeu, pour lui transmettre les appels les plus pressants. On a de la peine à se représenter l'activité de cet homme, ainsi en relations perpétuelles avec le globe entier.

Le lecteur se fera une idée plus exacte de ce que devait être la correspondance de Blumhardt, si nous lui disons qu'en une année le nombre des télégrammes seuls s'éleva à près de 1.500 !

NOUS VOUDRIONS DONNER ICI un aperçu de la manière dont le pasteur de Boll répondait à ceux qui s'adressaient à lui. Nous nous permettrons, à cet effet, de citer quelques lettres, prises au hasard dans sa correspondance.

A une jeune amie mourante :

Tu te trouves maintenant entre la vie et la mort, et tu te réjouis, quand tu te sens revivre. Nous devons, en effet, jouir avec bonheur de tous les moments que Dieu nous donne. Quand tu sens la vie t'échapper, tu regardes En-Haut, me dis-tu. C'est là une grâce précieuse que le Seigneur t'accorde, si pendant ta longue maladie, ton cœur reste joyeux et plein d'espérance. Accepte tout avec une confiance enfantine. Ne te tourmente pas à l'endroit du passé, tu y perdrais la joie que tu possèdes. Tu te trompes, en t'imaginant qu'il eût mieux valu te ménager davantage. Tu n'as pas trop travaillé. Tu aurais eu beau t'épargner, tu en serais arrivée au même point, car tu portais déjà en toi le germe de ta maladie. L'homme est ici-bas, non pour se ménager, mais pour se dépenser. Autrefois, c'est avec plaisir que tu te mettais à ton devoir. Ne te laisse donc pas abattre par le regret d'avoir été trop active. L'oisiveté est plus fatale encore que le travail, quand elle devient habitude. Console-toi donc, ne t'aigris point. Quoi qu'il nous arrive, c'est Dieu qui le veut pour notre bien. Les circonstances extérieures ne sont pas la cause de nos maux : elles n'en sont que l'occasion.

A une jeune malade qui était tout particulièrement attachée à Blumhardt :

Je souffre d'apprendre que tu t'ennuies toujours autant de Boll. Je demande sans cesse au Seigneur de te délivrer de ton ennui. C'est là une disposition que tu dois combattre, car elle nuit à ton progrès intérieur.

Ce n'est, au fond, pas autre chose qu'un attachement terrestre. Or, le Seigneur veut que les cœurs se donnent à Lui tout entiers. Tu te plains de ton isolement, et tu me dis que la nourriture spirituelle te manque. Il y a là, chez toi, quelque chose de maladif. Tu dois apprendre à te contenter de ce que tu as et à regarder au Seigneur, qui, seul, nous donne le salut. Songe, non pas à moi, mais à Lui. Les affections terrestres nous sont souvent un obstacle, quand elles ne sont pas sanctifiées par l'Esprit de Dieu.

Tu es et resteras toujours ma fille. Quand le jour viendra où je présenterai toute ma famille au Sauveur, en lui disant : « Me voici, avec les enfants que Tu m'as donnés, » – tu seras du nombre. Prends donc courage, mon enfant. Sois vaillante et ferme. Apprends à te détacher de tout, ainsi qu'il convient à une personne appelée à déloger bientôt. Tu es encore trop attachée à la terre. Il te faut triompher de cela, afin que ton âme puisse bientôt dire avec joie : « Toi seul, Seigneur, dans le temps et dans l'éternité ! »

Autre lettre à une mourante :

Je voudrais pouvoir t'envoyer des anges du ciel pour te garder, mais il y en a déjà qui nous gardent ; seulement leur mission n'est pas d'éloigner de nous toute difficulté, ni de nous débarrasser de nos douleurs. Persuade-toi qu'un jour il en sera ainsi. Quand tu seras rentrée chez toi, tu comprendras mieux que les choses devaient être ce qu'elles sont. Habitue-toi donc à la patience, à la soumission ; – fais-toi toujours plus petite, intérieurement. N'oublie pas que tu n'es qu'une pauvre pécheresse, n'ayant aucun droit à la grâce divine. Oh ! combien alors tu aimeras le Sauveur ! Comme Il te sera précieux !

C'est quand on est animé de ces dispositions-là, qu'on quitte ce monde avec le plus de joie, car alors il ne reste plus rien à purifier au-dedans de nous.

Il y a bien des choses qui te manqueront, quand tu seras rentrée chez toi. Débarrasse-toi de tout lien terrestre, c'est autant de gagné pour l'éternité.

P.-S. – Ton père m'écrit qu'il s'attend, d'heure en heure, à ton départ. Nous prions pour toi, nous demandons au Seigneur de te recevoir en sa grâce. Puisse-t-Il se tenir constamment auprès de toi ! Combien tu dois être heureuse ! Puisse l'Esprit de Dieu t'entretenir sans cesse, et te faire entrevoir les joies du ciel ! Adieu, au revoir, auprès du Sauveur ! Oh ! combien, moi aussi, je voudrais avoir terminé le combat ! »

A une autre jeune malade :

J'ai lu la lettre que tu as adressée à Gottlieb, et je viens y répondre. Il y a longtemps déjà que je sais tout ce que tu dis dans cette lettre. J'ai prié pour toi, souvent et beaucoup, demandant au Seigneur de te pardonner. J'espère vivement que cet orgueil, qui t'empêche d'accepter la grâce, ne te sera désormais plus en piège. Ta fierté t'est nuisible. L'orgueil, contre lequel je te mets en garde, aujourd'hui encore, est, chez toi, le grand obstacle à l'œuvre divine. Le Seigneur veuille délivrer ton âme de tout ce qui la distrait et la met en danger !

A un piétiste exalté¹ :

J'ai lu votre lettre avec beaucoup d'intérêt, et je serai heureux de vous aider, soit de mes conseils, soit autrement. Je considère comme un devoir de vous dire, bien fraternellement, ma pensée à l'endroit de ce que vous m'écrivez. Je trouve votre

¹Sous ce nom, on désignait en Allemagne ; au siècle passé (et aussi dans le nôtre) les disciples de Spener qui, tout en conservant les dogmes du christianisme, s'étaient peu à peu éloignés de l'esprit qui en fait la vie. Condamnant dans leur pharisaïsme tous ceux qui n'étaient pas des leurs, ils faisaient à leur insu un tort considérable à la cause de l'Évangile, par leur manque de charité et leurs allures cassantes et anguleuses.

christianisme trop exalté. Il y a, dans votre piété, bien des choses que la Bible ne nous enseigne pas. Travaillez à posséder davantage la simplicité de l'enfant. Débarrassez-vous de ces pensées obscures, qui ne vous font que du mal, et vous privent des bienfaits de la religion. Il n'y a, dans la Bible, pas un seul mot de tout ce que vous me dites, et, qui prie de cette façon, prie de travers. Jamais la Bible ne fait mention d'« l'or incorruptible, » de « métal imparfait, » – ou d'autres choses semblables. C'est dénaturer la religion chrétienne, et c'est là ce que le Seigneur ne saurait approuver. Il n'y a pas de bénédiction pour un christianisme tel qui, d'ailleurs, entraîne après lui, bien des misères. Au reste, ce qui me prouve votre erreur, c'est le grand désespoir dans lequel vous êtes plongé. Il n'arrive rien de pareil à celui qui croit au Sauveur, à ce Sauveur qui délivre de tout mal. Veuillez réfléchir, je vous prie, à ces choses, et les garder dans votre cœur, afin que vous ne vous écartiez pas de la saine doctrine. Si vous suivez ce conseil, vous vous convaincrez bientôt que le Maître n'est pas loin de vous, et qu'Il est prêt à vous tirer de toutes vos détresses.

A une jeune fille :

Je ne m'attendais pas à recevoir si tôt une lettre de toi. J'en ai été d'autant plus réjoui, comme tu peux le comprendre. Je suis très heureux de voir les dispositions qui t'animent maintenant. Il n'y a rien pour moi de surprenant, dans ce que tu me dis de toi-même. Je savais d'avance que tu serais fortifiée contre toute éventualité, et que tu n'éprouverais nullement l'ennui de Boll, au degré dont tu nous en parlais. C'est le Seigneur qui te fortifie par sa grâce, parce qu'Il sait que tu en as besoin. Il te fortifiera de même à l'avenir, car ce n'est pas pour rien qu'Il t'a retirée de tant de folies. Efforce-toi seulement de comprendre et de retenir ce qui t'est enseigné, et prends garde de retomber dans la tristesse. Tu n'as aucune raison de te tourmenter ainsi.

Nous pensons beaucoup à toi, ici, et nous parlons de toi tous les jours. Aujourd'hui encore, à table, il a été question de

toi. Bien des prières montent au ciel en ta faveur. Prends donc courage, le Seigneur ne t'abandonnera jamais.

Citons enfin, pour terminer, la lettre suivante :

...En ce qui concerne votre femme, je vous engage beaucoup à ne pas trop vous occuper d'elle. Moins vous ferez d'efforts pour la tranquilliser, plus elle trouvera facilement le repos. Dans une maladie comme la sienne, rien n'est plus fâcheux que de donner sans cesse des conseils, des encouragements et des consolations. Il faut éviter tout ce qui pourrait la tourmenter ou l'angoisser. Faites en sorte qu'elle ne reçoive pas trop de visites. Dans ses moments d'agitation, qu'on se montre tout particulièrement calme et patient à son égard, et les crises cesseront d'elles-mêmes. Il faut bien se garder de prier avec elle au sujet de sa maladie. Si vous suivez scrupuleusement mes instructions, vous verrez que les pensées de suicide ne reviendront plus, tandis qu'autrement le mal pourrait se changer en une vraie folie. Si vous remarquez une aggravation de son état, ne lui montrez aucune tristesse, car cela produirait sur elle une impression fâcheuse. J'insiste beaucoup sur ce point. Elle a l'esprit ébranlé. Il ne faut donc attacher d'importance, ni à ce qu'elle fait, ni à ce qu'elle dit. Autrement je n'ai rien de particulier à vous recommander. Quant aux prières prolongées et aux jeûnes dont vous me parlez, je vous engage à y renoncer, car cela ne pourrait que lui faire du mal.

Ces lettres, on le voit, cherchent toujours à ramener l'esprit du malade au Sauveur, source de toute véritable guérison.

Est-ce à dire que Blumhardt dédaignât le secours du docteur, et tint pour rien les découvertes de la science médicale ? On lui a attribué des dispositions semblables, mais, en réalité, il était loin de penser de la sorte. Personne plus que lui n'estimait les médecins, et il ne se faisait nullement faute de recourir à eux, dans toutes les occasions où leur présence pouvait être de quelque utilité.

Rejeter le secours des médecins, écrit-il, surtout en ce qui concerne la chirurgie, est une folie. Il n'y a pas d'erreur plus grave que celle de vouloir faire de la prière un moyen de guérison. De nos jours, nous n'avons pas plus de facilités de conserver la santé qu'il ne nous en faut. Pourquoi donc rejetterait-on les secours qu'une longue expérience nous a acquis ? Il y a une grande présomption et beaucoup de témérité à vouloir ainsi arracher à Dieu ce qu'Il ne nous donne pas de lui-même.

Blumhardt redoutait tout particulièrement ces gens qui guérissent par des moyens occultes, et dont l'influence est encore si grande et si universelle au sein des populations allemandes. Aussi engageait-il toujours à recourir au médecin.

Il espérait beaucoup, il est vrai, de la prière ; mais Il n'a jamais voulu entendre, par là, que la foi pût guérir les maux corporels. De telles aberrations l'effrayaient. Rien ne lui faisait plus de peine que d'entendre des gens lui attribuer le pouvoir de guérir par la prière. Il s'affligeait qu'une réputation semblable lui eût été faite dans le peuple.

« La prière, en elle-même, disait-il, n'est rien et ne peut rien faire. C'est le Seigneur seul qui agit, qui secourt, et Il le fait selon sa volonté. »

Il souffrait d'apprendre que des superstitions naissaient ainsi autour de sa personne. Aussi se donnait-il toutes les peines imaginables pour remettre ses amis dans le vrai, et pour les maintenir toujours sur le seul terrain solide, celui de l'Écriture.

Les paysans du voisinage venaient, en assez grand nombre, le voir, espérant obtenir de lui la guérison de leurs maux. La réputation de *guérisseur*, que Blumhardt s'était acquise, à Möttlingen déjà, l'avait suivi à Boll et lui valait la visite de tous les souffrants. Où qu'il se trouvât, il se voyait constamment entouré de gens qui venaient lui raconter leurs misères et lui demander conseil.

QUANT AUX GUÉRISONS OPÉRÉES, elles sont moins fréquentes à Boll qu'à Möttlingen. Il y eut pourtant des exemples nombreux de personnes, sur lesquelles l'influence du pasteur se fit sentir d'une manière tout particulièrement salutaire et bienfaisante.

Parmi les hôtes de Boll se trouvait un aimable jeune garçon, appelé Jean, qui avait la charge, fort enviée, de placer, chaque matin, devant Blumhardt, la grosse Bible dont on faisait usage pour le culte. Cet enfant était entré dans l'établissement, ensuite des circonstances très particulières que nous allons raconter :

Un jour, arrive à Boll une voiture, solidement fermée. On ouvre la portière. Des gens en descendent d'abord, puis on aperçoit une forme humaine, cachée sous un tapis, et donnant à peine signe de vie. En enlevant le tapis, on découvre un garçon d'une dizaine d'années, à demi vêtu. Il se met aussitôt à jurer et à prononcer des paroles d'une impertinence et d'une grossièreté inouïes, On l'enferme dans une grande chambre vide, du rez-de-chaussée, dans laquelle on ne laisse qu'un bois de lit avec un matelas.

Sa mère, qui tenait à rester auprès de lui, était, de sa part, l'objet des plus grossières insultes. Un jour, qu'un vernisseur avait oublié, dans cette chambre, son pot de vernis, le malheureux enfant s'en empara promptement, et en répandit le contenu sur la tête de la pauvre femme.

On était obligé de le garder à vue. Christophe Blumhardt (fils), qui avait charge de le surveiller, lui ayant, par hasard, tourné le dos un instant, se sentit tout à coup saisi par les cheveux avec tant de violence qu'il eut beaucoup de peine à se délivrer de cette étreinte dangereuse.

Pendant longtemps, on ne put constater aucune amélioration de cet état, vraiment effrayant, et le gardien avait constamment à prendre les plus grandes précautions, pour ne pas être exposé à quelque mauvais coup.

Un des fils de Gottlieb aimait à s'amuser avec cet enfant et à lui parler par la fenêtre. Il lui apportait des fruits et autres choses semblables. On s'empara de cette circonstance favorable, pour ramener à la raison le malheureux.

Le petit Brodersen, auquel on avait fait la leçon, commença par exiger de son camarade qu'il se vêtît un peu plus. Comme récompense, on lui permit de sortir et de se promener.

Mais il se prenait de querelle avec tous ceux qu'il rencontrait, et les insultait. C'est à cela qu'il dut de recevoir un jour, dans une bagarre, un violent coup à la tête qui le fit tomber évanoui sur le sol. Il demeura deux heures sans connaissance. Après quoi il ouvrit les yeux, et, apercevant Christophe Blumhardt, qui était accouru auprès de lui, il demanda de l'eau. Dès ce jour, il fut complètement remis, et sut si bien se faire aimer de chacun, qu'il resta longtemps attaché à la maison.

Ajoutons, pour terminer, le récit d'une guérison, qui fit grand bruit en son temps. — Laissons parler elle-même la personne dont il s'agit :

Dans mon enfance déjà, dit-elle, je souffris d'une grave maladie des yeux. Sur l'ordre des oculistes les plus distingués, j'eus à me soumettre à plusieurs traitements, si pénibles, qu'au bout de quelques mois, j'en fis une maladie qui me conduisit aux portes du tombeau. Je me remis lentement, mais, à peine rétablie, voici que les maux d'yeux recommencent, plus violents que jamais.

Après bien des hésitations, je me décidai à consulter un oculiste, le célèbre professeur Græfe. Il ne me laissa aucun espoir de guérison, et, pour sauver le peu de vue qui me restait, m'interdit tout travail de nature à me fatiguer les yeux : la lecture, l'écriture, et même le tricotage. Je devais rester parfaitement tranquille.

On me conseilla d'aller passer quelque temps à la campagne. J'avais entendu parler de Boll, et j'éprouvais un secret désir de m'y rendre. En 1868, j'avais eu le plaisir d'entendre prêcher le pasteur Blumhardt ; ses écrits m'étaient connus. Sans trop savoir ce qu'était son établissement, je me sentais puissamment attirée vers lui. Un vague pressentiment me disait qu'à Boll seulement, je trouverais le secours dont j'avais besoin, dans mon triste état.

Dieu m'y conduisit, d'une manière aussi merveilleuse qu'inattendue. Mon intention était d'y rester six mois.

Loin de s'améliorer, ma vue allait diminuant de, jour en jour. Mais j'avais appris à me soumettre et à accepter mon malheur.

Deux ans plus tard, je retournai à Boll. Mon état demeurait le même. J'étais aussi incapable que par le passé de me rendre utile, ou de m'occuper, d'une façon quelconque. Souvent, je fis part de mes misères au bon pasteur. Un jour, il s'avisait de me demander si ma famille ne désirait pas que je consultasse une dernière fois un oculiste.

– Sans doute, on le désire beaucoup, répondis-je, mais je suis bien décidée à n'en rien faire, car, j'ai déjà trop souffert, entre les mains des médecins.

– Ce n'est pas bien, cela, me dit Blumhardt. Tu te plais ici, tu crains qu'on ne t'envoie ailleurs, et c'est pour cela que tu évites le médecin. Mais quant à moi, ma conscience n'est pas très au net sur ce point. Tes yeux me semblent mieux, et qui sait si une opération n'apporterait pas quelque changement ? Nous irons donc à Stuttgart la semaine prochaine et nous ferons examiner tes yeux par un de mes amis, oculiste très distingué.

Ainsi fut fait. Nous partîmes pour Stuttgart. Je vois encore ce cher pasteur, penché sur sa chaise, et suivant du regard, avec un intérêt visible, les moindres mouvements de l'oculiste.

L'examen terminé, le docteur me dit : Il n'y a rien à faire. On peut retarder la perte complète de la vue ; – mais, pas davantage. Encore faut-il se soumettre au repos le plus absolu.

C'était exactement ce que le professeur Gräfe m'avait dit.

– Es-tu bien affligée, mon enfant ! me demanda le pasteur, quand nous fûmes en wagon.

– Nullement, car je savais déjà tout cela d'avance. Je n'avais qu'une seule crainte, c'est que l'oculiste voulût tenter une nouvelle opération.

– Tu sais bien, n'est-ce pas, que là où les hommes sont impuissants, le Sauveur est tout-puissant. C'est à Lui désormais que nous nous adresserons pour ta guérison, puisqu'il n'y a plus d'espérance ailleurs.

Neuf ans se sont écoulés. — Je n'ai point perdu la vue. Il est vrai que je suis extrêmement myope, mais mes yeux sont beaucoup plus forts que par le passé. Je n'éprouve aucune douleur. A l'aide de mes lunettes, je puis travailler toute la journée sans la moindre fatigue. J'écris, je tricote, je couds, etc. Certainement, le Seigneur a fait de grandes choses pour moi, par le moyen du pasteur Blumhardt, son serviteur.

Nous pourrions multiplier, à l'infini, les exemples ; mais ce que nous avons dit, suffit à montrer combien était grande et bénie l'influence du directeur de Boll.

BLUMHARDT HORS DE CHEZ LUI

Il est un côté de l'activité de Blumhardt qui, sans avoir une grande importance, mérite cependant quelques mots de mention. Nous voulons parler, soit des tournées qu'il faisait dans les environs de Boll, soit de ses voyages plus lointains.

Il ne franchit pas souvent, il est vrai, les étroites limites de son pays. Cependant, il fit un court séjour à Paris, où il eut le plaisir de voir Adolphe Monod, pour lequel il éprouvait la plus sincère admiration.

Dans une autre occasion, il se rendit à Amsterdam, où il rencontra quelques-uns des théologiens les plus distingués de la Hollande.

Il parcourut aussi la Suisse, visita Berne, Lausanne, mais surtout les villes de la Suisse allemande : Zurich, Schaffhouse, Winterthur, où il comptait un grand nombre d'amis.

Mais, si Blumhardt ne fut pas un voyageur au sens ordinaire du mot, il faisait de nombreuses courses dans son propre pays.

Son activité pastorale à Möttlingen, le retentissement qu'avaient eu, soit la maladie de Gottlieb, soit le réveil, lui avaient valu une sorte de célébrité. Devenu l'objet de l'attention publique, il se vit bientôt appelé à prêcher partout où il se trouvait.

Il fut fréquemment invité à se faire entendre dans les plus grandes villes de l'Allemagne : à Berlin, à Nuremberg, à Francfort, à Karlsruhe, etc.

Ces excursions étaient pour lui une source de vives jouissances, car rien ne lui était plus doux que de distribuer le pain de vie à tous ceux que le Seigneur plaçait sur son chemin.

Il s'amuse aussi des petits incidents qui, parfois, agrémentaient ses voyages.

Un jour, se trouvant à Nuremberg, il est invité à une fête populaire, qui avait lieu dans les environs de cette ville. Pressé de dire quelques mots, il monte sur une pierre, d'où, à défaut de chaire, il s'adresse à son auditoire improvisé. Les paroles qu'il prononça firent une profonde impression, et il aimait à rappeler ce discours auquel il avait donné le nom de sermon de la pierre.

Il suffisait que l'on eût connaissance de son arrivée, pour qu'aussitôt une foule de gens se trouvassent réunis autour de lui, comme par enchantement. Cette grande popularité dont il jouissait, il savait la consacrer au Maître, auquel il ne perdait aucune occasion de rendre témoignage.

Un jour, à Francfort, il se trouve tout à coup en présence de médecins, qui s'étaient réunis pour faire sa connaissance. Cet auditoire d'un nouveau genre fut, sans doute, une surprise pour lui, mais ne l'empêcha nullement de parler de ses expériences, ainsi que de la puissance de l'Évangile comme moyen de ramener à la paix, et, par là, à la santé, des malades que la science se déclarait incapable de guérir.

BLUMHARDT ÉTAIT, NOUS LE SAVONS, grand ami des missions, et ne manquait aucune occasion d'assister aux fêtes de missions qui se célébraient chaque année à Bâle, à Calw, à Elberfeld, et ailleurs, dans le voisinage. On lui donnait régulièrement la parole, car aucune de ces fêtes n'était complète, si sa voix, connue et aimée, ne s'y faisait entendre.

En revenant de Calw, il ne manquait jamais de passer à Möttingen, avant de rentrer chez lui.

Disons enfin qu'il se rendait une fois par mois à Stuttgart, pour y tenir, de concert avec quelques collègues, une réunion religieuse. Il visitait, dans le même but, Esslingen et Ludwigsburg.

EN VOYAGE, COMME PARTOUT, Blumhardt restait ministre de l'Évangile, ne laissant passer aucune occasion de proclamer ce qui constituait son espérance. Il envisageait comme lui étant spécialement adressées de Dieu, ces âmes qu'il rencontrait sur son chemin. Le ministère qu'il exerçait ainsi était abondamment béni, car le souvenir qu'il laissait invariablement dans l'esprit de tous ceux qui l'avaient entendu, ne fût-ce qu'une seule fois, ne s'effaçait jamais.

Il savait admirablement se mettre à la portée de chacun et se gagner toutes les sympathies. Les enfants éprouaient pour lui une affection toute spéciale. Les domestiques aussi bien que les maîtres se réjouissaient de le voir arriver.

Envoyant un jour un petit livre à un domestique, il avait écrit ces mots en suscription : « Le serviteur au serviteur. »

Hors de chez lui comme chez lui, les visites abondaient, si bien qu'en voyage, il trouvait à peine un instant pour se recueillir. Quant à ses préparations, il ne pouvait guère les faire qu'en empiétant sur ses heures de sommeil.

Accompagnons Blumhardt à une de ces fêtes de missions de Calw, où il ne manquait jamais de se rendre, – et nous aurons par là une idée de ce qu'il était pour le public en général.

La veille de la fête, déjà, des groupes de gens, et surtout des malades, l'attendaient à la gare. Il les écoutait l'un après l'autre, avec la même sollicitude, tout en se dirigeant lentement du côté de la ville. Épuisé de fatigue, il arrivait chez son ami, le docteur Gundert. A peine avait-il eu le temps de prendre quelque repos, qu'il se voyait encore assailli par de nombreux visiteurs, désireux de lui parler et de lui raconter leurs misères. La soirée tout entière leur était consacrée.

Mais c'est le lendemain, jour de la fête, que sa bonne volonté était mise à la plus rude épreuve. Dès le matin, on voyait arriver les paysans de la Forêt-Noire, qui, en grand nombre, se rendaient tout droit à la maison où l'on savait que le directeur de Boll s'était arrêté.

Ce jour-là, Blumhardt prêchait, et la foule des auditeurs était toujours considérable.

La fête proprement dite avait lieu dans l'après-midi ; il y prenait, on le devine, une part des plus active. La partie officielle terminée, il se voyait aussitôt entouré d'une multitude de gens, qui tenaient à le voir et à le consulter.

Enfin, vers le soir, il se mettait en route pour Möttlingen, où son arrivée était toujours saluée avec un nouveau bonheur.

CITONS, EN TERMINANT, LA LETTRE suivante du missionnaire Mœgling, d'Esslingen, qui nous fait voir combien les visites de Blumhardt étaient appréciées :

...Depuis dix ans, écrit-il, nous avons la joie de voir arriver chez nous, le troisième jeudi de chaque mois, le directeur de Boll. Combien de malheureux se pressent à la gare, à l'arrivée du train qui l'amène ! Souvent, plus de cinquante personnes sont là qui attendent, avec impatience, le moment où elles pourront raconter leurs misères à cet homme compatissant. Avec une bonté et une charité inépuisables, celui-ci, sans se lasser jamais, écoute ce que chacun tient à lui communiquer. Puis, avec cette admirable justesse de coup d'œil et cette droiture qui le caractérisent, il conseille, dirige, et souvent reprend, sans presque jamais se tromper. Que de gens lui doivent la santé du corps et la santé de l'âme ! J'en parle d'expérience.

Après une légère collation, Blumhardt se rend dans la salle des réunions, toujours remplie de monde. Il monte en chaire, et prononce une de ces allocutions simples, nourries, où vibre cette émotion vraie, qu'il sait mettre dans tout ce qu'il fait. Il a une manière à lui de présenter les choses. Ce que l'on sent en

lui, c'est, non la science de l'école, mais la science plus vraie, plus vivante et plus profonde de l'expérience de la vie.

Ses discours ne sont pas préparés ; il parle d'abondance, et ce qu'il dit jaillit des profondeurs mêmes de son cœur, tout rempli des choses de Dieu.

Un vieux théologien, qui l'avait souvent entendu, me disait : « Blumhardt est toujours nouveau. Il a des pensées à lui, aussi simples que surprenantes. Que de choses on apprend à l'entendre ! »

A 8 heures du soir, la fête était terminée, mais notre ami se voyait encore entouré de gens de la ville ou des environs, qui ne voulaient pas se retirer sans emporter une parole ou une consolation de cet homme vénéré.

Puis nous nous dirigeons, tous ensemble, vers la demeure du pasteur Krauss, où se trouvaient réunis quelques privilégiés, désireux d'entendre Blumhardt une fois encore. Il répondait volontiers aux questions qui lui étaient adressées, et il encourageait dans le Seigneur tous ceux auxquels il avait ainsi l'occasion de parler.

Ce qui me frappait le plus, chez cet homme extraordinaire, c'était son cœur débordant d'amour.

Il avait un talent merveilleux de découvrir ce qu'il y a de bon, de divin, en tout homme. Condamner qui que ce fût lui était impossible : « Dieu est amour, » disait-il, – et il voulait que tous les enfants de Dieu fussent animés de ce même esprit d'amour.

Nous restions ainsi ensemble jusqu'à 10 heures, souvent même beaucoup plus tard encore, nous entretenant des choses de Dieu, et discutant les questions qui, alors, nous occupaient.

Le lendemain matin, après le culte de famille, il allait, invariablement, voir une pauvre invalide, qu'il continua de visiter jusqu'au jour où il plut au Seigneur de la retirer.

LE PASSAGE DE BLUMHARDT à Esslingen était, comme partout ailleurs, du reste, une fête pour ceux qui réussissaient à lui parler. Sa présence était chère à tous et on ne pouvait se lasser de

l'entendre. Peu d'hommes ont eu, autant que lui, le talent de se faire aimer. Il est vrai qu'il en est peu qui apportent, dans les rapports avec leur prochain, autant de cœur et de dévouement.

Avec l'âge, les courses lui devinrent naturellement pénibles ; il y renonça donc peu à peu, pour consacrer le reste de ses forces, soit à ses hôtes de Boll, soit encore à ses travaux littéraires.

PUISQUE NOUS PARLONS des travaux littéraires de Blumhardt, disons quelques mots de ce qu'il écrivit pendant son séjour à Boll. C'est là qu'il prépara la troisième édition de son ouvrage : Manuel historique et géographique des missions.

Ce fut un travail considérable.

L'œuvre missionnaire avait acquis une importance nouvelle. Les conquêtes accomplies par l'Évangile dans le monde, depuis quarante ans, étaient immenses. Pour donner un aperçu quelque peu exact et complet de tout ce qui s'était fait dans ce champ, il fallait puiser à des sources nombreuses. Cela nécessitait des recherches souvent longues et difficiles. Il se mit à cet ouvrage avec une ardeur toute juvénile, et obtint un succès mérité. Son livre ne saurait être ignoré de quiconque s'occupe de la mission chrétienne.

Il publia aussi, en 1864, un volume de *Sermons*. Ces discours, au nombre de quinze, sont plutôt des études sur des sujets bibliques. L'auteur y expose ses idées eschatologiques. Comme la plupart des théologiens de sa tendance, Blumhardt s'occupait essentiellement de cet ordre de questions. Il ne partageait pas le point de vue de ceux qui croient au rétablissement de toutes choses, théorie qui, d'après lui, se heurte à la sainteté et à la justice de Dieu.

En 1865, il publia des *Méditations pour le culte du matin*, qui eurent un très grand succès. En 1868, encouragé par l'accueil fait à son précédent volume, il édita les *Méditations pour le culte de famille*.

Son œuvre littéraire la plus importante est, sans contredit, son *Journal des bains de Boll*, qui paraissait tous les samedis. Cette feuille périodique, due entièrement à la plume de Blumhardt, et qui s'étendit de 1873 à 1877, nous donne un commentaire de l'Évangile selon saint Matthieu, à l'exclusion du récit de la passion et de la résurrection du Sauveur. Ce commentaire, tout imprégné des idées personnelles de Blumhardt, porte aussi les marques de sa foi vivante et de sa culture si variée.

Théophile Blumhardt a publié, chaque année, jusqu'en 1880, un petit volume intitulé : *Pain quotidien des bains de Boll*, qui renferme les méditations que son père faisait aux cultes du soir. Ce volume a tout le charme des improvisations du pasteur de Boll.

Mentionnons enfin les *Sermons* et les *Études bibliques* que Blumhardt écrivait, tous les mois, pour la *Feuille évangélique de Stuttgart*, – et quelques *conférences*, prononcées en divers lieux. Nous aurons ainsi donné l'énumération complète des écrits en prose de notre auteur.

BLUMHARDT, ON LE SAIT, aimait aussi à rimer. Le talent de versificateur dont il fit preuve dans sa jeunesse, s'amoindrit au milieu des innombrables occupations de la vie de chaque jour. Il n'en continua pas moins à mettre en vers certaines portions de l'Évangile de Jean, des épîtres de Paul et de l'Apocalypse.

Cet exercice de versification était devenu, pour lui, un passe-temps des plus agréables.

Une autre jouissance de ses dernières années, c'était de mettre en musique et d'exécuter sur le piano les morceaux des Saintes-Écritures versifiés par lui.

Blumhardt était, nous l'avons dit, musicien dans l'âme. A la fin de sa vie, la musique devint son délassement favori. Il s'essayait parfois à des compositions plus difficiles, entr'autres à des motets.

Nous avons aussi de lui un *Hosannah* très connu. Vers la fin de ses jours, il tenta même de composer une sorte d'oratorio sur le cantique de Marie.

Le talent de Blumhardt était fort apprécié par les personnes capables d'en juger. Les meilleurs musiciens s'honoraient de revoir et de corriger ses compositions. Ce don musical du directeur fut une source de vives jouissances pour les hôtes des bains de Boll.

DERNIÈRES ANNÉES

L'isolement où Blumhardt se vit plongé, ensuite de ses opinions théologiques, jeta sur les dernières années de son existence un voile de tristesse et de douleur. Bientôt, cependant, ces sombres nuages se dissipèrent, et la vie du pasteur de Boll s'acheva dans la joie et dans l'espérance. Le vieillard aux cheveux blancs semblait rajeuni. Sa gaieté et son entrain des premiers jours lui étaient revenus et lui avaient rendu une partie de la force et de l'exubérance d'autrefois. Ses espérances chrétiennes avaient gagné en clarté et en certitude. Il vivait, non plus seulement par la foi, mais déjà par la vue.

Mieux que jamais, sans doute, il voyait toute l'étendue de la misère humaine. Le cri de désespoir que le cœur de l'homme perdu fait monter de la terre au ciel, – et qu'il entendait maintenant, avec cette netteté que donne la longue expérience de la vie et des hommes, remplissait son cœur d'effroi. La vue du mal, s'étendant toujours plus au sein de la société, – la guerre, avec ses terribles fléaux, l'incrédulité, plus dangereuse encore, – lui ouvraient les yeux sur la profondeur de la corruption et de la dégradation de l'homme.

Dans ce chaos de ténèbres et d'erreurs, il s'attachait avec la force d'un désespéré à l'Évangile de Jésus-Christ, seul refuge donné au pécheur. Il ne pouvait comprendre que les cœurs fussent si lents à se tourner vers le Rédempteur. C'était là, à ses yeux, une inexplicable anomalie.

Aux derniers jours de son existence terrestre, il aimait, d'un amour tout nouveau, le Sauveur des hommes ; – il se sentait animé pour tous les pécheurs, ses compagnons de misère, d'un sentiment profond de charité et de pardon. Son visage rayonnait de la lumière et de l'amour qui brûlaient en lui. Sa foi triomphante se lisait dans tout son être ; il semblait porter déjà la couronne.

Il est vrai que le moment de son retour auprès de Dieu approchait.

Le jour de Noël 1879, il eut encore la joie d'assister à l'exécution du *Cantique de Marie*, qu'il avait mis en musique. Ce fut pour lui une vive jouissance, car son âme tout entière s'était épanchée dans ce morceau. Il était, à cette date, tout particulièrement exalté dans ses espérances religieuses.

Après les repas, raconte son fils Théophile, nous nous réunissions en famille, pour nous entretenir des choses de Dieu. Le grand-père ne trouvait d'intérêt qu'à parler des perspectives de l'avenir. Chaque fois que la conversation revenait à des sujets plus ordinaires, il nous laissait continuer, et lui, fermant les yeux, attendait que l'on retournât à ses thèmes favoris.

Tous les amis de la maison qui venaient nous voir, étaient frappés de l'élévation de ses vues, et s'en allaient, heureux de ces instants bénis, dans lesquels tant de points obscurs pour eux avaient été élucidés. Ils ne pouvaient assez admirer l'abondance, la fraîcheur toujours renouvelée, et la profondeur des pensées qui jaillissaient sans cesse de ces conversations intimes.

BIENTÔT DES SYMPTÔMES avant-coureurs du déclin final se font remarquer. La santé de Blumhardt devient chancelante. Souvent, au cours de sa carrière, il avait été atteint d'indispositions et de maladies graves, qui avaient mis à l'épreuve sa patience et sa foi, mais il ne s'en était guère préoccupé. La douleur n'avait point ralenti son activité ni jeté aucune ombre sur son humeur toujours sereine.

Cette fois encore, il opposa à la maladie la même indifférence. N'avait-il pas passé par d'autres crises tout aussi pénibles ? Rien ne put donc le persuader de prendre du repos. En dépit d'une toux opiniâtre, il n'interrompit ni ses prédications, ni ses visites de malades.

Cependant, comme s'il eût eu le pressentiment de sa fin prochaine, il voulut mettre en ordre ses papiers. Il classa donc ce qu'il possédait de lettres et de manuscrits. Des rayons de bibliothèque où, pendant des années, il n'avait jamais mis la main, furent soigneusement inventoriés : « Il faut que je me hâte, si je veux finir à temps, » répétait-il souvent. Mais il demeurait si serein et si calme, que personne n'eût songé à se préoccuper outre mesure de ces avertissements. Du reste, il ne parlait jamais de sa mort, et les soins qu'il consentit enfin à prendre de sa santé rassurèrent tous les membres de sa famille.

Il s'amusait encore de temps à autre à mettre en vers des passages de l'Écriture, dans l'espoir que ses fils en pourraient tirer parti. Tout en se préparant, et en attendant, il portait le même intérêt aux gens qui venaient à Boll, et il ne s'épargnait aucune peine pour se rendre utile à chacun d'eux. Dans sa vieillesse, sa sympathie paraissait encore plus vive et plus chaude. Tous ceux qui l'approchaient étaient frappés de la joie divine qui brillait dans son regard.

L'impression qu'il produisait alors était profonde, Son amour pour les âmes paraissait grandir chaque jour. — Afin de n'oublier personne, il inscrivait le nom de ceux qui demandaient ses prières, et il apportait des scrupules excessifs à ne rien négliger. Les dépêches télégraphiques recevaient une réponse immédiate. C'était vraiment touchant de voir avec quel zèle il se consacrait à tous les malheureux.

AU COMMENCEMENT DE JANVIER 1880, malgré les efforts que Blumhardt faisait pour lutter contre la maladie, ses forces allèrent diminuant. Le 15 février, il prêcha, dans sa petite chapelle de Boll,

le dernier sermon qu'il lui fut donné de prononcer. Il prit pour texte ces paroles : « Je chercherai ta face, ô Eternel ! » (Psaume 37.9) Par exception, il voulut ce jour-là célébrer la cène.

Pendant la semaine, il éprouva une fatigue inaccoutumée. Le jeudi, il travailla jusqu'à 2 heures, et acheva une méditation sur Jean 13.4-9 (Jésus lavant les pieds de ses disciples), qui parut dans le *Journal religieux* de Stuttgart.

A 2 heures, il alla se coucher, mais ne put trouver de repos. Vers les 4 heures de l'après-midi, il fit appeler ses enfants, pour prier avec eux. Il eut ensuite quelques moments de calme.

La nuit suivante fut très mauvaise, mais cela ne l'empêcha pas de se lever, le lendemain matin, à 7 heures et demi. La journée se passa comme de coutume. Il vit un grand nombre de personnes, qui furent tout particulièrement frappées de sa cordialité et de son entrain.

Le vendredi soir, il se sentit plus fatigué, et le samedi, au matin, il ne put quitter son lit. Des symptômes d'inflammation et de fièvre se manifestèrent. En dépit de sa grande faiblesse, il voulut encore se lever, pour faire le service du soir. Comme il ne pouvait marcher seul, ses deux fils furent obligés de le soutenir.

Il parla pendant plus d'une demi-heure, et sa méditation toucha profondément les auditeurs. Un de ses fils était assis à ses côtés, pour le seconder, quand les mots venaient à lui manquer. Il avait pris pour texte : « C'est pourquoi nous ne craignons point, quand même la terre serait ébranlée et que les montagnes tomberaient dans la mer » (Psaume 46.2).

Cet effort acheva de l'épuiser. La fièvre augmenta d'une manière alarmante. Blumhardt ne cessait de prier et de dire : « Ton règne vienne ! – Grâce, grâce, pour moi et pour tous les hommes ! »

Le lendemain (dimanche), il voulut se lever pour prêcher encore, mais il ne le put. Il passa la journée alternativement dans son lit et dans son fauteuil, souffrant beaucoup, mais avec patience, et suppliant le Seigneur de se tenir près de lui.

La nuit fut des plus mauvaises. Il demanda à ses fils de prier dans la chambre voisine, afin qu'il pût s'unir à eux, en esprit.

Dès lors, Blumhardt ne songea plus qu'à son délogement. « Le Seigneur accomplira bientôt des choses merveilleuses, » répétait-il. Dans ses prières, il demandait à Dieu qu'aucun des siens ne fût perdu, mais que Sa grâce et Sa miséricorde descendissent sur eux et sur tous les hommes.

La fin approchait. Le mercredi 25 février, incapable de faire un seul mouvement, il ne cessait de prononcer des paroles d'encouragement et d'espoir. Son fils Théophile lui ayant rappelé les luttes de sa vie, et lui ayant dit, en terminant : « La victoire est à nous ! » Blumhardt étendit sa main sur la tête de son enfant, et lui dit, mais non sans difficulté : « Je te bénis, pour la victoire ! »

A 10 heures du soir, il prit une cuillerée de vin ; plus tard il en refusa une autre d'un signe de tête. Ses mains étaient déjà froides. Quelques instants après, il expira. Aucun changement n'altéra son visage. Il s'était endormi dans les bras du Père céleste. Mme Blumhardt, dangereusement malade, n'avait pu assister aux derniers moments de son époux. Ce fut pour elle une cruelle épreuve, mais elle l'accepta de la main de Celui au service duquel elle avait voué sa vie.

L'INHUMATION EUT LIEU le samedi 28 février, au milieu d'un immense concours de gens. Les anciens paroissiens de Möttlingen étaient accourus en grand nombre. Le pasteur du village de Boll présida à la cérémonie, qui fut tout particulièrement émouvante. Des enfants, portant des palmes dans leurs mains, chantèrent le cantique, composé par Blumhardt, qui commence par ces mots : « Jésus est le prince de la victoire. » – Et la terre se referma sur la dépouille mortelle de cet homme, qui fut, incontestablement, un témoin puissant de Celui à qui seul appartient la vie.

CONCLUSION

Nous voici arrivés au terme de notre récit. Recueillons, pour conclure, quelques-uns des enseignements qui se dégagent de la belle carrière que nous venons d'esquisser.

Les noms de Blumhardt et de Boll, peu connus encore du public de langue française, jouissent en Allemagne d'une grande notoriété.

Une récente biographie allemande du pasteur est parvenue, en peu de mois, à sa troisième édition. Des notices, plus ou moins étendues, ont aussi paru dans divers pays protestants. Les biographes s'accordent tous à reconnaître en Blumhardt une des figures les plus remarquables que le dix-neuvième siècle a produites.

Désireux, à notre tour, de faire connaître chez nous cette noble existence, nous avons cru accomplir une œuvre utile, en publiant le simple récit que le lecteur vient de parcourir.

Tout en reconnaissant les nombreuses imperfections de notre travail, nous aimons à penser qu'aucun des traits essentiels de cette personnalité si hautement douée, n'a été laissé dans l'ombre, et que nous avons donné de l'original une peinture exacte et fidèle.

Mais Blumhardt était-il, en réalité, l'homme éminent que voient en lui ses admirateurs ? Au cours de notre récit, le lecteur n'a-t-il pas eu mainte occasion de faire ses réserves ? N'y a-t-il pas dans les opinions de cet homme bien des choses

de nature à nous étonner ? Nul ne saurait le nier. Né et élevé dans un milieu fort différent du nôtre, subissant des influences qui nous sont totalement étrangères, il épouse certaines idées auxquelles nous ne pouvons souscrire, il adopte des points de vue que nous ne saurions accepter. Mais ce sont là, ne l'oublions pas, des détails secondaires, des choses sans importance, qui ne diminuent en rien la valeur réelle du fondateur de Boll.

Sachons donc passer par-dessus ces particularités, au fond insignifiantes, et voyons les mérites incontestables de cet homme de bien.

Or, qui refuserait le tribut de ses hommages à ce caractère si franc, si loyal et si vrai ? Comment ne pas admirer cette humilité, cette simplicité et cet imperturbable bon sens, qui le préservent des enivrements du succès, des entraînements de l'orgueil, aussi bien que des conseils de la flatterie ?

Toutefois, ce que nous apprécions en lui plus encore que l'homme, c'est le chrétien, l'enfant de Dieu.

En effet, il se faisait remarquer, avant tout, par sa grande piété. Dans un siècle d'incrédulité et de matérialisme, il a offert le spectacle d'une vie toute pénétrée de l'Esprit de Dieu. Echappant aux influences fatales d'une science irréligieuse, il est, au milieu de ses contemporains, un témoin vivant de Jésus-Christ. Des milliers d'âmes ont été, par lui, ramenées à la vérité.

Si nous examinons de près la nature de la piété de ce chrétien distingué, nous verrons qu'elle présente tous les caractères de la piété qui est selon l'Évangile.

Blumhardt est, d'abord, un homme de grande foi. Chez lui, la foi n'est pas un vain mot : c'est une réalité, sur laquelle repose tout l'édifice de sa vie. Aimant Dieu de toutes les puissances de son âme, se sentant l'objet de Son amour, il vit dans une communion intime et profonde avec Lui. Confiant dans son Créateur, d'une confiance vraiment enfantine, il s'en remet à Lui, en toute circonstance.

On comprend, d'après cela, qu'il ait été l'homme de la prière, tel que nous le connaissons. La prière, état naturel et permanent de son cœur, vraie respiration de son âme, était pour lui ce qu'elle doit être pour le chrétien : la force qui supplée à notre faiblesse, le levier puissant qui écarte les obstacles, la consolation qui soutient dans toute affliction. Elle occupait une si grande place dans sa vie, que c'est presque exclusivement sous les traits d'un homme de prière, qu'il est resté dans le souvenir de tous ceux qui l'ont connu.

La foi véritable a pour base l'espérance. Or, Blumhardt vivait dans l'espérance chrétienne. Sûr des promesses de Dieu, l'avenir lui apparaissait comme présent. Vivant déjà par la vue, il puisait, dans les perspectives brillantes de cet avenir, la force victorieuse qui le rendait toujours triomphant.

La foi est enfin charité, et Blumhardt était l'homme de la charité. Heureux dans la possession du salut en Jésus-Christ, il est dévoré du besoin de communiquer à autrui ce trésor inappréciable. Brûlant d'un saint amour pour les âmes, dans lesquelles il est jaloux de voir le règne de Dieu s'étendre, il consacre ses forces et sa vie à son ministère, rendant ainsi un glorieux témoignage à Celui qui inspire de si nobles dévouements.

Ce ministère si beau est vraiment selon l'esprit de l'Évangile.

En nos jours où tant de chrétiens ne savent travailler à l'extension du règne de Dieu qu'à grand renfort d'argent, de collectes, de comités, d'associations de tout genre, Blumhardt a remis en mémoire ce fait trop méconnu, c'est qu'il est quelque chose de plus puissant que l'argent, que les comités et que toutes les combinaisons humaines imaginables, savoir un cœur, un seul cœur, que l'amour de Dieu anime et qui ne craint pas de se dévouer à Lui.

Imitateur de ces hommes qui disaient : « Je n'ai ni argent, ni or, mais ce que j'ai, je te le donne, » – sans argent, sans

bruit aucun, avec la seule force de son cœur dévoué à Dieu, ce pasteur a exercé un ministère admirable et fondé une institution qui est et restera un des beaux monuments que l'Évangile a inspirés.

Et ce noble exemple, il l'a donné à un moment où, en Allemagne, la théologie elle-même contestait à l'Évangile tout pouvoir. Au lieu de perdre son temps en discussions inutiles avec une critique acharnée à tout nier, Blumhardt a donné la seule réponse qui puisse jamais confondre les adversaires. Il a prouvé la vertu et la puissance de l'Évangile, en montrant les œuvres que cet Évangile est capable de créer.

TEL FUT BLUMHARDT, Homme de Dieu dans le sens le plus étendu du mot, il a fait voir ce que devient le cœur, quand Jésus-Christ l'habite, ce que peut être une vie qui se consacre au Seigneur.

Puissent ces modestes pages nous inspirer à tous le désir de marcher sur les traces de ce chrétien si remarquable ! Notre travail recevra ainsi la plus belle récompense que nous puissions ambitionner.

LES EGLISES-COMMUNAUTÉ¹

Malgré tout le mal qui existe dans notre société, nous tenons à témoigner du fait que l'Esprit de Dieu est à l'œuvre dans le monde aujourd'hui. Dieu nous appelle encore à quitter les systèmes qui génèrent l'injustice, la violence, la peur et l'isolement, et à suivre la nouvelle voie de la paix, de l'amour et de la fraternité. Dieu nous appelle à vivre en communauté. Dans ce sens, nous — les frères et sœurs des Eglises-communautés — désirons vous communiquer quelque chose de notre réponse à cet appel.

Notre vie en communauté est basée sur les enseignements du Christ dans le Sermon sur la Montagne et dans tout le Nouveau Testament, notamment les enseignements concernant l'amour fraternel, l'amour envers les ennemis, le service mutuel, la non-violence et le refus de porter les armes, la pureté sexuelle et la fidélité dans le mariage.

Nous n'avons pas de propriété privée ; nous partageons tous nos biens comme les premiers chrétiens, comme le décrit le livre des Actes des Apôtres, chapitres 2 et 4. Chaque membre consacre ses talents et tous ses efforts aux besoins de la communauté. L'argent et les possessions sont mis volontairement en commun, et en échange, chaque membre reçoit ce dont il a

¹ Church Communities International

besoin. Nous nous rassemblons tous les jours pour les repas, les réunions, le chant, la prière et pour prendre des décisions.

EN 1920, EBERHARD ARNOLD, THÉOLOGIEEN bien connu, conférencier et écrivain, quitta l'abondance, la sécurité et une carrière professionnelle importante à Berlin, et vint s'installer avec sa femme et ses enfants à Sannerz, petit village en Allemagne, où ils fondèrent une petite communauté — appelée alors le Bruderhof (foyer des frères) — basée sur la vie de l'Eglise primitive.

Malgré les persécutions des nazis, la communauté survécut. Elle fut expulsée d'Allemagne en 1937 et le mouvement s'établit en Angleterre. Cependant, lors de la Seconde Guerre mondiale, une deuxième émigration fut nécessaire, cette fois-ci en Amérique du Sud. Pendant vingt ans, la communauté survécut dans les régions lointaines du Paraguay, le seul pays prêt à recevoir ce groupe multinational. En 1954, une nouvelle branche du mouvement fut fondée aux États-Unis.

En 1961, les communautés au Paraguay furent fermées et tous les membres partirent pour l'Europe et les États-Unis. Aujourd'hui, il y a des communautés aux États-Unis, en Angleterre, en Allemagne et dans d'autres pays. Notre nombre est insignifiant, mais nous savons que notre tâche est d'une importance primordiale : suivre les enseignements de Jésus dans une société qui s'est tournée contre Lui.

LA MISSION A TOUJOURS ÉTÉ un point essentiel de notre activité, non pas dans le sens d'essayer de « sauver » les personnes, ou de gagner des membres pour nos Eglises-communautés, mais pour témoigner de la puissance du message de l'Évangile dont le but est une vie de paix, d'amour et d'unité.

Notre porte est ouverte à toute personne qui veut chercher la voie de Jésus avec nous. Bien qu'on puisse penser que nous vivons une utopie, ce n'est pas le cas. Nous ne sommes pas des

saints et nous avons les mêmes problèmes que tout le monde.
Ce que nous avons que le monde n'a pas, c'est un engagement
pour la vie et la promesse de lutter pour l'âme de chaque frère
et sœur et de nous sacrifier jusqu'à la mort si nécessaire.

Achetez une copie imprimée
de ce livre chez
THE PLOUGH PUBLISHING HOUSE
Darvell Community
Robertsbridge, E. Sussex TN32 5DR, UK
+44 (0) 1580-88-33-00
Mél : charrue@ccimail.co.uk
Site web : www.editionscharrue.com